

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

Lettres de la marquise de M*** au comte de R*** [Document électronique] / par
C.-P. de Crébillon fils

PARTIE O

p331

*extrait d' une lettre
de Madame De à M De .*
je viens de faire une découverte qui
me donne une joie sensible : j' ai trouvé
dans les papiers du comte de R les
lettres de la marquise de M, et j' ai

p332

été charmée de voir la seule chose qui
reste d' une personne illustre par sa naissance,
et célèbre par son esprit et par
sa beauté. Je les ai lues avec plaisir,
et peut-être vous en feront-elles autant
qu' à moi. Je ne serois pas même
fâchée qu' elles vissent le jour. Vous n' y
trouvez pas cette correction de style
dont se parent nos écrivains ; mais
les négligences d' une femme spirituelle,
sont des graces que tout votre esprit
ne sauroit attraper : quoi qu' il en soit,
si elles vous plaisent, je ne douterai
plus de leur sort. J' aurois souhaité de
trouver dans ces lettres plus de vertu ;
mais la marquise aimoit : voilà le
premier malheur, et les autres n' en
sont qu' une suite presque inévitable.
Je sais qu' à voir de loin un amant, il
ne paroît pas dangereux, et que la
vertu croit, en l' écoutant, ne courir
aucun risque : mais les choses changent
de face à mesure qu' on en approche ;

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

et ce seroit ne pas connoître le coeur
humain que de le croire incapable
de foiblesse. J' aurois là-dessus bien
des choses à vous dire ; mais je suis
femme, et vous ne croirez peut-être
pas mes réflexions tout-à-fait désintéressées.
Revenons aux lettres. Je ne

p333

vous en envoie que ce que j' ai cru
digne d' être lu ; et dans plus de cinq
cent qui me sont tombées entre les
mains, je n' en ai réservé que soixante-dix ;
ce n' est pas que les autres fussent
plus mauvaises, mais les amans s' écrivent
souvent des choses qui ne peuvent
intéresser qu' eux-mêmes. D' ailleurs,
il y en avoit qui m' ont révoltée
par la trop grande passion : il m' a paru
ridicule qu' on pût avoir tant de foible
pour un homme. J' en ai retranché
aussi plusieurs autres par des raisons de
bienséance et de ménagement. J' ai tâché
cependant de ne pas déranger absolument
l' ordre dans lequel elles étoient
écrites ; mais malgré mes soins, vous
en trouverez quelquefois la suite interrompue.
Quand vous serez de retour
ici, vous jugerez par vous-même si
j' ai bien fait de ne les pas donner
toutes. Je ne crois pas cependant que vous
me condamnerez ; quelque bien que des
lettres amoureuses soient écrites, les
mêmes termes y sont souvent employés,
les mêmes situations reviennent ; c' est
toujours le même objet présent aux
yeux du lecteur : brouilleries,
raccommodemens, caprices, fureurs,
larmes, joie, jalousie, craintes, désespoir ;

p334

et quoique ces mouvemens soient
variés en eux-mêmes, c' est l' amour
qui les fait naître ; c' est l' amour qui les
détruit ; c' est toujours l' amour que l' on
voit sous des formes différentes ; et il
ne seroit pas possible que l' uniformité

du fond ne dégoûtât malgré la variété
des sentimens. Enfin, pour vous
dire mieux, je l' ai voulu ainsi, et je
ne crois pas pouvoir mieux me justifier
auprès de vous.

Lettre 1.

Je ne sais si vous vous souvenez que
nous n' avons lié ensemble qu' un commerce
d' amitié ; je vous ai promis la
mienne de bonne foi, et je serois fâchée,
qu' en me demandant ce que je
ne puis vous donner, vous m' obligeassiez
à vous refuser ce qui dépend
de moi. Quoique jeune, vous devez
croire que je suis instruite ; et qu' un
mari doit m' avoir appris ce que ce peut
être qu' un amant. Mes réflexions, l' exemple,
les conseils de quelques personnes
éclairées m' ont donné de ce que les
autres n' acquierent que par expérience ;

p335

et tout cela sans avoir le chagrin
des épreuves. Je sais donc, à vue de
pays, comme sont faits les amans, et
je meurs de peur que vous n' en soyez
un. Vous m' avez écrit presque sans besoin,
et je crois découvrir dans les
termes dont votre amitié se sert, quelque
chose qui semble appartenir à l' amour.
Peut-être me trompai-je ; mais
on m' a rendu votre lettre avec mystere ;
on craignoit qu' elle ne tombât
entre les mains de mon mari ; elle étoit
écrite avec désordre, et rien n' y étoit
si bien exprimé que ce que je n' aurois
pas voulu entendre. Toutes ces choses
supposent de l' amour, ou de l' envie
d' en montrer. Pourquoi vous seriez-vous
caché de mon mari ? Il vous connoît
depuis long-tems ; il ne lui paroîtroit
pas extraordinaire que vous eussiez eu
occasion de m' écrire ; c' est une action
innocente, et vos seules démarches peuvent
la rendre criminelle. Mais que
m' importe, après tout, que vous m' aimiez,
si je suis sûre de ne vous aimer
jamais ? Je suis cependant fâchée, sachant
l' envie que vous avez de vous
consoler de l' infidélité de Madame De
H, de ne pouvoir vous aider, et

je suis infiniment sensible à l' honneur

p336

que vous me faites de me choisir pour la remplacer dans votre coeur. Mais pensez-vous que je fisse mon bonheur de vous être toujours fidelle ? Je suis trop défiante pour le faire, et je craindrois avec raison que, trahi par une femme, vous ne fussiez occupé avec une autre que du désir de prendre votre revanche. Cela veut dire que je ne songerois qu' à vous prévenir ; et j' entrevois que nous formerions un commerce où la confiance ne seroit pas trop établie. Je ne trouve pas, d' ailleurs, que la constance soit un plaisir si vif qu' il puisse tenir lieu de tous ceux qu' il empêche de prendre. Vous êtes gênans, vous autres hommes ! Vous voulez qu' on ne soit jamais rempli que de vous ; un moment de distraction sur un autre objet vous paroît un crime : et, en effet, vous êtes si tendres, si fideles, qu' il n' est pas étonnant que vous exigiez toutes les attentions d' une femme. Je ne me sens pas capable d' une si grande réflexion : je n' aurois pas pour votre mérite tous les égards qu' il faudroit : vous me trouveriez dissipée, folle, badine ; vous ne m' aimeriez pas long-tems, et je serois peut-être assez sotté pour en être fâchée. Peut-être aussi l' amour m' ôteroit

p337

ma gaieté : car pour sa dignité, il faut qu' il soit triste ; du moins vous le commencez d' une façon lamentable, et je serois obligée de prendre votre ton. On peut se dispenser d' aimer un mari ; mais un amant : cela devient grave. Il faut se conformer à ses caprices, être fâchée quand il l' est, ne rire que quand il le veut, n' oser regarder personne ; et je vous avertis que je suis grande lorgneuse, que j' ai des fantaisies, que je hais la contrainte, et que mon mari me laisse fort libre. C' est un fâcheux article que celui-là pour un amant ; il

n' a point à espérer ce desir de tromperie
et de curiosité que la gêne inspire.
Voilà, comme vous voyez, de fortes
raisons contre les vôtres ; mais il ne
m' en falloit pas tant : deux mots font
la valeur de tout ce que je vous écris ;
et ce qu' il y a de singulier, c' est qu' ils
ne me coûteront rien à dire : *je ne veux
point aimer*. c' étoit même l' unique réponse
qu' il dût y avoir à votre lettre,
mais je n' avois rien à faire quand je
l' ai reçue, et je me suis amusée à vous
écrire. Adieu, monsieur : je ne vais
point aujourd' hui à l' opéra, je reste
chez moi, je suis malade, et je ne vois
personne ; je me sens même tant de

p338

goût pour la solitude, que je ne sçais
pas encore quand l' envie de reparoître
me prendra. J' avoue que pour un coeur
aussi bien enflammé que le vôtre, l' absence
doit être un supplice bien rigoureux ;
mais si je ne débutois pas avec
vous par quelque cruauté, le commencement
de notre commerce auroit quelque
chose de trop languissant. à propos,
vous me priez de vous dire si vous
devez espérer, je me suis consultée ; je
crois que non.

Lettre 2.

Oui, monsieur le comte, mon
mari est un scélérat, un perfide, un
infidele : tout cela est vrai ; j' entre on ne
peut pas mieux, dans vos raisons ; je
devrois me venger, mais je ne suis pas
sujette à la rancune : je n' ai, je vous
jure, aucun besoin de consolation. Je
pardonne généreusement à mon ingrat
son libertinage ; et si je suis fâchée de
quelque chose, c' est que vous y preniez
tant d' intérêt. Vous êtes trop touché
des peines d' autrui, et je vous
plains, si vous êtes aussi sensible aux

p339

afflictions de vos autres amis, que vous

paraissez l' être aux miennes. Je dis aux
miennes, pour vous faire plaisir, car
vous voulez absolument que je sois affligée.
Vous concluez delà que pour dissiper
ma douleur, je ne puis mieux faire
que de rendre à mon mari les tourmens
qu' il me cause : je le connois, il est
philosophe, rien ne l' inquiete ; et j' aurois
le malheur, après m' être mise en frais
pour le punir, de le voir insensible à la
correction. Il est des naturels pervers
qu' on ne redresse pas ; le sien est de ce
nombre ; laissons-le donc s' égarer : le
tems et la raison le rameneront vers
moi plutôt que nous ne pensons. Il y
a dans la vie des momens d' inaction
qu' il faut, malgré soi, donner à sa femme.
Le pauvre homme ! Je le plaindrois
bien s' il falloit qu' occupé sans
cesse à me plaire, il n' eût pour toute
ressource que le triste badinage de l' amour
conjugal ; je ne suis point assez
injuste pour l' exiger. Vous attribuerez
peut-être à quelque inclination secrete,
l' indifférence où je paroiss être pour mon
mari ; vous vous trompez ; il m' a dégoûtée
d' aimer les hommes. Je ne les hais
cependant pas ; leur ridicule m' amuse ;
sans celui que vous vous donnez, de

p340

vouloir m' aimer malgré moi, vous
ne me paroîtriez pas si divertissant :
n' allez pas, au moins, me gronder de
ce que je vous dis, il est glorieux d' amuser
ce qu' on aime. Au reste, je suis
fâchée qu' avec le mérite que vous avez,
vous perdiez auprès d' une ingrate telle
que moi, un tems que beaucoup d' aimables
femmes, que je connois, rempliroient,
sans doute, plus agréablement.
Vous en trouverez mille qui ne
savent que faire, et qui seront charmées
de votre personne : car quoique
je ne vous aime point, je ne laisse pas
de vous trouver du mérite ; et si j' étois
moins occupée, il ne me déplairoit
pas de vous entendre soupiner auprès
de moi ; mais j' ai un foible fort
singulier : mon mari m' amuse ; quand
il n' a pas le tems ou le moyen de me

faire des infidélités, il me raconte celles qu' il m' a faites, et me désigne celles qu' il pourra me faire : cela me divertit plus que tous les discours doucereux que vous composez, vous autres amans. Mais, pour venir au but principal de votre lettre, vous me croyez fâchée contre vous : je ne sçais pas sur quoi vous l' imaginez ; je n' ai aucune raison de vous vouloir du mal :

p341

vous êtes galant homme, poli, prévenant, séduisant même, si l' on n' y prenoit pas garde. Vous me contez fleurette ; cela ne laisse pas de me divertir, attendu que le peu d' habitude où je suis d' en entendre, empêche qu' elles ne m' endorment. Sans vous encore, je ne saurois pas affirmativement que je suis jolie ; je ne l' avois vu que dans les yeux de ma belle-soeur ; car elle est de mauvaise humeur quand elle me regarde : mais ce n' en étoit pas assez pour m' assurer de mes charmes ; et je crois qu' en pareil cas, le suffrage d' un homme fait comme vous, vaut bien la jalousie d' une femme. Vous voyez, par l' aveu que je fais de toutes les obligations que je vous ai, combien j' ai envie d' être reconnoissante. Adieu, monsieur ; un autre que vous n' en voudroit pas d' autre preuve que la peine que je prends de vous écrire : mais vous êtes difficile à contenter. Je veux bien encore vous dire que je vais ce soir chez Madame De ; je vous ordonne de vous y trouver : vous devez être bien content de moi. Un rendez-vous !

p342

Lettre 3.

La jalousie que vous avez conçue de mon mari me paroît rare, et j' aime bien à avoir un amant si singulier. Hier devant vous il m' embrasse, je lui dis des douceurs, je lui témoigne enfin

l' amour le plus violent ; vous m' avez
même entendu soupiner : je m' étonne que
votre imagination ait tant travaillé sur
ce soupir ; il me semble qu' il n' étoit point
équivoque ; cependant il a troublé votre
repos. Vous m' accusez d' être la plus
dangereuse coquette du monde ; vous
dites encore que je pousse cela jusques
à aimer mon mari ; je voudrais bien
sçavoir d' où naissent ces beaux discours,
et quel droit vous avez de les tenir ?
Ce n' est pas seulement contre le marquis
que votre colere éclate, je sçais que
R a perdu vos bonnes graces, parce
que, de son chef, il a fait des vers pour
moi, et que peut-être ils valent mieux
que ceux que vous m' adressez. Mais
mettez-vous à ma place : est-ce ma faute
à moi, s' il m' appelle Gélime ? Vous
me traitez d' ingrate ! Je ne sçais pas

p343

quelle preuve d' ingratitude je puis vous
avoir donnée. Est-ce parce que vous me
dites que je suis belle, et que je ne réponds
pas à cela comme vous le voudriez ?
Le plaisir que vous prenez à me
le dire, n' est-il pas pour vous une assez
grande récompense ? Si j' aimois tous
ceux qui me content ces sornettes, vous
me trouveriez bientôt trop reconnoissante.
Ne devriez-vous pas être content
de la bonté avec laquelle j' écoute les
choses que je ne voudrais jamais entendre
d' un autre ? Comptez-vous donc
pour rien la peine que je prends de vous
écrire ? Pensez-vous qu' il soit bien à
moi de le faire ? Quoique mon intention
soit bonne, on en jugeroit tout autrement
dans le monde ; et en effet,
que ne seroit-on pas en droit d' en penser ?
Vous me dites que vous m' aimez,
vous me l' écrivez, et j' entretiens avec
vous un commerce de lettres, qui,
tout innocent qu' il est de mon côté, qu' il
me paroît l' être, que je souhaite même
qu' il soit, est peut-être un crime pour
moi. Cette idée m' attriste : croyez-moi,
finissons ce badinage, il m' ennuie. Devenez
mon ami, si cela se peut, mais ne
vous obstinez pas à vouloir être mon

amant. Attachez vous à quelqu' un qui

p344

connoisse mieux que moi le prix de votre coeur ; je le crois très-fidèle, très-constant, fort capable d' un attachement respectueux : ce sont des qualités charmantes, et je suis bien fâchée de ne sçavoir qu' en faire. Si ce n' étoit aux dépens de ma tranquillité, je serois charmée de vous rendre heureux ; mais vous êtes trop généreux pour vouloir qu' il m' en coutât tant. Pour votre repos et pour le mien, défaites-vous de cette fantaisie. Je vous ai vu touché de ma froideur, et il me semble que je vous plaignois : je ne veux point assujettir mon coeur à ces mouvemens-là ; mon devoir et même mon inclination me déterminent à ne pas souffrir vos poursuites ; ainsi trouvez bon que je refuse toutes les lettres qui viendront de votre part, ou que je les envoie à mon mari. Vous m' aimerez tant que vous voudrez, je ne m' en appercevrai plus ; je craindrois que de s' inquiéter de vos sentimens, ce ne fût en quelque façon y prendre part, et je ne le dois ni ne le veux.

p345

Lettre 4.

Vous avez tort de croire que je fusse hier chez moi, quand vous y êtes venu, et que j' eusse des raisons secretes pour desirer qu' il n' y entrât personne. Quand il seroit vrai que je m' y fusse renfermée et, comme vous le supposez, avec un homme aimé, je ne vois pas quel compte j' aurois à vous rendre de mes sentimens, quels éclaircissemens vous pourriez exiger. Si vous êtes malheureux auprès de moi par ma froideur naturelle, ou parce que mon coeur est prévenu pour un autre, c' est ce que je ne vous dirai point : la seule chose dont je puisse vous assurer, c' est que je ne vous aime pas, et que sans doute je ne vous aimerai jamais.

Le chevalier de N, que votre jalousie
a pris pour objet, n' est pas plus favorisé
que vous, et vous sçavez en
conscience s' il y a dans le traitement
que je vous fais de quoi flatter l' amour-propre :
ce n' est pas qu' il n' ait du mérite,
mais il ne m' a peut-être jamais dit
à ma fantaisie qu' il m' aime, peut-être

p346

aussi n' y a-t-il jamais pensé. Vous pouvez
choisir des deux. Au reste, je ne
suis point surprise que vous croyez que
je m' étois hier renfermée avec lui. Il
vous est plus commode de penser mal
de moi que de vous. Je vous rends toute
la justice que vous méritez ; vous êtes
un des plus aimables hommes du monde.
Il y a quelque tems que vous me
dites que vous m' aimez, et je résiste à
vos soins ; vous avez raison, cela n' est
pas naturel, et il faut que je sois éprise
pour un autre d' un violent amour, pour
retarder si long-tems ma défaite. Mais
heureusement nous ne sommes point
constantes ; je cesserai d' aimer le chevalier ;
vos charmes me détermineront
plus promptement à l' abandonner ; il
seroit trop étonnant que vous perdissiez
vos soupirs ; vous ne l' avez pas mérité.
Accoutumé à être prévenu, vous avez
bien voulu me prévenir ; vous m' avez
épargné des démarches déshonorantes ;
vous m' avez trouvé paresseuse à louer
vos yeux, et vous avez daigné me dire
que je les avois beaux : vous avez renoncé
pour moi à toutes les personnes
qui prenoient intérêt à vous ; seroit-il
possible qu' une si grande preuve
d' attachement demeurât sans reconnaissance ?

p347

Mais pourquoi veux-je vous
rassurer ? Vous vous connoissez trop
bien pour ne pas croire ma froideur
affectée ; je ne veux que vous éprouver,
et par un peu de résistance, vous rendre

ma conquête plus agréable. Je parois plus difficile qu' une autre à persuader ; mais au fond, vous ne m' en tromperez pas moins. Vous devriez être charmé de ma façon de penser ; elle est nouvelle pour vous, et je suis sûre que vous m' en trouvez plus aimable. Les inconstans seroient trop malheureux si toutes les femmes se ressembloient ; ce n' est pas que je veuille penser que vous ne soyez capable d' aimer véritablement ; je ne vous reproche rien et je suis persuadée que si plusieurs femmes dans le monde se plaignent de votre légéreté, c' est moins votre faute que la leur. Vous vous êtes lié avec elles plus par leur choix que par le vôtre, et leurs bontés précipitées ne vous laissant pas le tems d' être amoureux, il n' est pas étrange que vous ne le soyez pas devenu. Vous voyez, monsieur, que je suis plus généreuse que vous ; vous m' accusez d' aimer le chevalier, de le favoriser, et je vous justifie sur les bruits ridicules qui courent de vous dans le monde. Douterez vous après

p348

cela de mon aveuglement ? Et puis-je mieux vous prouver combien je vous aime, qu' en vous croyant si digne d' être aimé ? Ne doutez pas, je vous en conjure, que lorsque le hasard nous rassemblera, je ne vous donne les preuves les moins équivoques de mes sentimens à votre égard.

Lettre 5.

Je ne m' attendois pas à vous écrire encore, et toujours des choses désobligeantes, lorsque vous pourriez, en vivant autrement avec moi, éprouver que si je suis insensible à l' amour, je suis fort tendre en amitié. Que prétendez vous de moi ? Qu' en devez-vous attendre ? Est ce dans la situation où je suis que je dois écouter vos soupirs ? Il est vrai, je n' ai pu me défendre hier d' un moment d' attendrissement : mais avez-vous pu penser qu' il l' emporterait sur mes réflexions, sur mon devoir ? Et pour avoir donné quelque compassion à vos malheurs, dois-je approuver

vosre amour ? Et sur quoi puis-je croire
que vous en ayez pour moi ? Sont-ce

p349

vos sermens qui me l' assureront ? Quand
même vous me diriez vrai, m' aimeriez-vous
toujours ? Et ce même caprice qui
me rend aujourd' hui l' objet de tous vos
voeux, ne peut-il pas demain vous en
faire naître pour une autre ? Mais sans
vouloir vous soupçonner de perfidie,
sans chercher de raisons contre vous
dans l' avenir ; puis-je, en examinant mon
état présent, me livrer aux sentimens
que vous voudriez m' inspirer ? Liée par
le plus sacré des devoirs, ouvrirai-je
mon coeur à des desirs qui me sont
défendus ? Puis-je disposer de ce coeur ?
Est-il à moi ? Si je vous le donnois, ce
ne seroit pour vous qu' une félicité
passagere, que vous ne souhaitez à présent
que parce que vous n' en jouissez pas, et
ce seroit pour moi une source cruelle
de larmes et de tourmens ; ou s' il se
pouvoit que votre amour fit mon bonheur,
qu' est-ce qu' un bonheur qu' on se
reproche sans cesse, et qu' on ne trouve
jamais qu' environné de troubles et de
remords ? Votre passion s' éteindroit
bientôt, et il ne me resteroit que la
honte d' avoir été séduite, et peut-être
celle de vous aimer encore. Vous ne me
demandez à présent que mon coeur ;
mais après l' avoir obtenu, vous voudriez

p350

me conduire de foiblesse en foiblesse,
et me rendre enfin l' objet de
mon mépris et du vôtre. Je ne suis
point heureuse, mais je suis tranquille :
cette tranquillité m' a coûté trop ; je la
possede depuis trop peu de tems ; enfin
j' en connois trop les charmes pour
vouloir m' exposer à la perdre. Vous
me vantez vainement l' amour et ses
plaisirs. J' ai souvent repassé dans mon
esprit ceux que peuvent goûter deux

coeurs bien unis ; j' y vois cette confiance
mutuelle, cette amitié véritable,
ce desir toujours pressant de se plaire ;
mais cet amour n' est qu' une idée, et
je ne crois pas qu' il ait jamais existé.
Ce n' est aujourd' hui qu' un lien formé
par le caprice, entretenu par un sentiment
encore plus méprisable, et détruit
par tous deux. Peut-être êtes-vous sincere ;
mais je ne puis vous connoître
qu' en vous éprouvant, et ce seroit le
moyen d' être trompée. Je vous parle,
comme vous voyez, sans aigreur et
sans emportemens, et je n' ai pas cru
qu' il fût nécessaire d' en affecter. Je vous
ai dit tout ce que je pense, vous devez
voir que je ne vous aime point, que
je ne vous aimerai jamais ; et mon
coeur, en vous le disant, m' en assure

p351

encore plus que ma raison. Adieu, je
vous avois promis des choses désobligeantes,
et je suis fâchée d' y avoir été
forcée. Daignez désormais ne plus troubler
mon repos et ne vous obstinez
pas à poursuivre un coeur qui, par
devoir et par choix, se refuse à vos
empressements. Puissiez vous ailleurs être
plus heureux ! Et peut-être que... adieu
encore un coup ; je parle trop long-tems
pour avoir si peu à dire.

Billet.

Je suis bien malheureuse, ou vous êtes
bien heureux, vous, (je ne sçais encore
lequel des deux) que j' ai quelquefois
besoin de vous, et que je sois sans cesse
obligée de vous écrire. Ce n' est pas que
la chose en vaille la peine ; mais j' ai des
gens si mal adroits, et je suis si mal
servie quand je m' en rapporte à eux, qu' il faut
que j' écrive pour les moindres bagatelles.
Jugez combien cela m' amuse, moi qui, comme
vous sçavez, suis une des plus paresseuses
personnes du monde. Cela posé, je vous
dirai sans compliment que je sors aujourd' hui
pour une affaire de la dernière importance.
Mon mari m' a refusé de m' accompagner,
et j' ai pensé dans le moment que

vous seriez plus honnête que lui. Madame De et S Fer m' ont tant dit que vous étiez assez poli et assez désœuvré pour me faire ce plaisir que j' ai cru devoir vous en prier. Votre oncle, le commandeur, quatre fois plus goutteux et plus begue qu' à son ordinaire, m' a offert de me donner la main ; mais outre qu' il m' ennuie, j' ai eu peur qu' il ne m' entraînât avec lui dans une de ces chûtes qui lui sont ordinaires ; et quand on choisit un cavalier, encore faut-il qu' il sache parler, et nous soutenir. D' ailleurs il m' aime, et quoique vous en fassiez autant, tout le monde m' a conseillé de vous donner la préférence. Venez donc de bonne heure chez moi ; mais songez à n' être point amoureux. Point de mines, ni de soupirs ; cela vous gênera. Mais tenez, pour vous laisser quelque amusement, je vous passerai les langueurs, et si vous voulez encore, les réflexions les plus séduisantes sur ce que vous annonce la faveur que je vous fais d' être auprès de moi. Je ne sçais ce que je ne vous accorderois pas, tant le marquis m' a mise de mauvaise humeur.

Lettre 6.

Sçavez-vous qu' enfin votre obstination me révoltera tout de bon, et que nous romprons infailliblement ensemble ? Comment faut-il donc s' y prendre pour vous forcer à laisser les gens en repos ? Ne vous ai-je pas assez maltraité hier au soir ; et n' avois-je pas lieu de croire qu' après ce que je vous avois dit, vous prendriez votre parti ? Mais point : lorgneries et soupirs dans la journée, et tendres billets le matin ; franchement je commence à me lasser de ce manège ; et si je n' avois eu peur de faire faire des réflexions à mon suisse, je lui aurois déjà ordonné de ne plus laisser entrer votre valet de chambre. Je m' ennuie de lire toujours la même chose, et de n' avoir jamais rien de nouveau à vous répondre. Encore si mon coeur entroit dans tout cela, je m' en amuserois

un peu plus ; mais rien n' est si désagréable
que de s' entendre dire perpétuellement
qu' on est aimée, et de ne s' en pas
trouver plus sensible. Nous étions convenus
de n' être que bons amis ; vous

p354

me jurez que vous ne m' en demanderez
pas davantage, que vous ne m' écrirez
plus, et en m' éveillant, la première
chose qu' on m' annonce, c' est que Dupré
depuis deux heures attend mon réveil,
et qu' il a un billet à me rendre
de la part de m le comte. Je n' ai point
été fâchée que vous ayez manqué à votre
engagement ; vous me fournissez un
prétexte pour rompre le mien. J' ai fait
cette nuit de sérieuses réflexions sur
l' amitié mutuelle que nous nous étions
promise ; il m' a paru qu' il étoit dangereux
pour une femme d' avoir un ami si
intime ; et que ce nom n' étoit imaginé
que pour parler plus hardiment d' amour
dans l' occasion. J' ai craint naturellement
aussi cette confiance qu' on a pour
quelqu' un qu' on estime. Une femme
s' accoutume à ne rien déguiser des
mouvemens de son coeur ; l' ami en profite et
est bien sérieusement votre amant, que
vous ne vous doutez pas encore qu' il ait
eu envie de le devenir. Je ne veux point
de ces surprises ; vous avez commencé
par vouloir m' inspirer quelque chose de
plus vif que l' amitié, et la vôtre auroit
toujours un air trop tendre pour ce
qu' elle seroit. Il ne me convient donc
plus que vous soyez mon ami ; je voudrais

p355

cependant que vous ne me fussiez
pas indifférent ; ne pourrais-je
trouver un milieu qui me délivrât de cet
embarras ? Je ne voudrais point d' amans ;
ils incommodent quand on ne
les aime pas ; et ils s' ennuiant quand
ils sont aimés. Je vous ai dit ce que je
pensois sur l' amitié, et il me semble

qu' un objet qui me seroit indifférent,
seroit le plus désagréable de tous pour
moi : voilà pourtant ce que vous me
causez. Ne parlons de rien, je vous
prie, jusqu' à ce que je puisse vous faire
un état fixe dans mon coeur ; j' y vais
rêver, et si je n' imagine rien de mieux,
nous resterons comme nous sommes.
Adieu, ne prenez point la peine de venir
aujourd' hui chez moi. Je sors pour
aller chez Madame De ; elle s' est
brouillée avec Saint Fer ; il m' a priée
de lui demander les raisons de sa mauvaise
humeur, pour parler comme il
s' exprime ; car je ne crois pas qu' elle
ait tort : on ne peut jamais l' avoir avec
vous autres hommes. Vous me ferez
plaisir, si vous trouvez Saint Fer,
de me l' amener ; il me débarrassera du
soin de le justifier, et sa présence
hâtera leur raccommodement. Mon dieu !

p356

Que les amans sont sots ! Bon jour,
monsieur.
Lettre 7.
De quoi vous excusez-vous, monsieur,
et de quoi puis je à présent vous
accuser ? Vous êtes devenu sage ; il y
avoit long-tems que je le souhaitois, et
je n' aurois plus que des remerciemens
à vous faire, si vous ne vous imaginiez
pas que votre procédé a dû me fâcher.
Détrompez-vous ; ce n' est pas en cessant
de me tourmenter qu' on peut mériter
ma haine ; je ne m' attendois pas
à vous voir si raisonnable, et je suis
charmée qu' en vous rendant justice,
vous me l' ayez rendue à moi-même.
Vous avez tort de croire que j' aie averti
mon mari de vos persécutions ; je n' étois
pas si près de succomber que j' eusse
besoin de ce remede. Attribuez à vous-même
le froid qu' il vous a fait paroître ;
vous n' aviez pas envie apparemment
qu' on ignorât dans le monde que
vous me rendiez des soins, et vous avez
pris tant de confidens de cette fantaisie,
qu' il n' est pas impossible que M De

M n' en ait su quelque chose. Vous m' avez encore exposée aux plaisanteries de Madame De G, qui hier me félicita à demi sur le bonheur que j' avois d' être aimée de vous, et de n' être pas insensible à votre passion. Cette femme, à ce qu' il m' a paru, sçait mieux que moi ce que vous valez ; je crois même qu' elle me regarde comme sa rivale ; et de quelque prix que vous puissiez être, je ne trouve pas ce titre fort avantageux. Vous me ferez plaisir de détourner les idées que de pareilles impostures doivent donner de moi, il me seroit fâcheux que n' étant pour rien dans vos extravagances, on me crût capable de les partager ; et je crois que votre probité souffriroit de me faire jouer ce personnage. Il est tems que ces bruits finissent ; et puisqu' ils ont vos fréquentes visites pour principal fondement, trouvez bon que je vous prie très-sérieusement de cesser de me voir. J' ai regret d' en venir avec vous à cette extrémité, mais souvenez-vous que vous m' y avez forcée, et qu' au défaut d' un amour que je ne pouvois ni ne devois vous donner, je vous avois offert une amitié dont vous deviez peut-être faire plus de cas.

Lettre 8.

Puisque vous le voulez absolument, je consens à vous revoir, et veux bien accorder cette grace au repentir dont vous me paraissez pénétré, sûre que vous ne me manquerez pas de parole, et que vous avez véritablement étouffé votre amour. Mais cependant, pourquoi chercher à le rallumer ? Et s' il est vrai que vous m' ayez aimée, sera-ce en me voyant tous les jours que vous pourrez m' oublier ? Il me semble qu' il seroit à propos que nous ne nous vissions pas si souvent, et que vous vous en tinssiez avec moi aux simples déférences qu' on a dans

le monde pour une femme qu' on estime.
Je ne sais, mais je prévois que notre
amitié ne sera pas de longue durée,
et ou je m' y connois mal, ou vous
n' êtes pas si bien guéri que vous me
le dites, que vous le croyez peut-être.
Encore une fois, pensez-y bien, affermissiez-vous
contre une fantaisie qui
trouble votre repos, et qui m' inquiete :
songez à ce que je suis. Quand je pourrais

p359

vous aimer, pensez-vous que vous
en fussiez plus heureux, et que je ne
préfèrassé pas toujours mon devoir à
un caprice qui seroit la honte et le
malheur de ma vie ? Je sens que je vous
plains ; mais c' est cette même pitié qui
doit vous faire perdre toute espérance.
Si j' étois disposée à répondre à votre
amour, il ne me feroit pas tant de peine.
Quand même il seroit vrai que je vous
aimasse, votre conduite suffiroit pour
me rendre à mon devoir ; et c' est assez
que quelqu' un puisse me soupçonner
de foiblesse, pour m' empêcher d' en
avoir jamais. Vous ne connoissez pas
mon coeur ; il est fier et délicat, et de
la façon dont vous pensez, sa possession
feroit moins votre bonheur que
votre tourment. Ce n' est pas un sentiment
né malgré vous qui vous a porté
vers moi : je ne vous ai point vu ces
mouvements qui agitent involontairement.
Vous m' avez dit par galanterie
que vous m' aimiez ; vous avez imaginé
que je serois plus propre qu' une autre
à vous amuser ; quelque perfidie que
vous aviez peut-être faite vous avoit
laissé le coeur vuide ; vous cherchiez
à le remplir ; vous m' avez trouvé plus
sévere qu' une autre, et vous vous êtes

p360

opiniâtré à me poursuivre, parce que
c' est un affront pour votre vanité de ne
pouvoir me rendre sensible. D' ailleurs,

de quelque soumission, de quelque respect dont vous vous pariez, je sens que votre amour m'outrage ; vous ne vous êtes sans doute attaché à moi que parce que vous m'avez cru plus facile à vaincre qu'une autre. Quoi qu'il en soit, je consens que vous me voyiez quelquefois : il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon estime ; et si j'ai assez de raison pour ne vouloir ni vous aimer, ni être aimée de vous, je n'en ai pas assez peu pour vous refuser une amitié que vous mériterez plus que personne du monde, quand vous n'exigerez que cela. Adieu ; votre conduite décidera de la mienne.

Lettre 9.

Hé quoi ! Mon pauvre comte, vous êtes malade, et malade d'amour ! Le cas est singulier ! Mes rigueurs vous coûteront la vie ! Je ne me croyais pas si redoutable. N'allez pas vous aviser de mourir, cela me donneroit dans

p361

la postérité une réputation d'insensible que je ne mérite peut-être pas. Quelque poète chargerait votre tombeau d'une épitaphe ridicule, dans laquelle je serois injuriée, et je ne veux pas être mêlée dans les caquets de ces messieurs-là. D'ailleurs, en mourant pour moi, quelle récompense exigez-vous ? Voulez-vous avoir le plaisir de me faire répandre des pleurs dont vous ne jouiriez pas ? Et quelle satisfaction auriez-vous, quand désespérée de votre mort, j'irai sur des roches désertes fatiguer les échos de mes regrets, et me plaindre aux dieux cruels de la perte de Tircis ? Mes larmes ne valent pas en vérité la peine que vous prendriez à les mériter, et nous avons, nous autres femmes, un caractère si léger que peut-être ne vous pleurerois-je pas du tout. Nous oublions si-tôt un amant vivant que nous ne devons pas nous souvenir long-tems des morts ; sans entrer même ici dans le détail de ce que les autres femmes peuvent faire en pareille occasion, je vous dirai naturellement qu'il n'y en a pas

que je ne surpasse en légèreté et en coquetterie. Veuve d' un amant, j' en prendrais d' abord trois autres pour me consoler ; en faut-il moins pour me

p362

dédommager d' une si fâcheuse perte ? Ainsi jugez, vous que je n' aime pas, combien peu je serois chagrine de votre mort. Vous que je n' aime pas ! Que ce mot me paroît dur ! Pourquoi cette sévérité ? Et quel risque court-on de dire à un pauvre moribond, vous qu' on aime un peu ? Est-il pour cela nécessaire de le penser ? Pourquoi ce mot me coûte-t-il tant ? Vous me l' avez dit tant de fois, avec tant de grace, si tendrement, quel inconvenient de le répéter, sur-tout dans l' état où vous êtes ? Quel usage pouvez-vous faire de ce mot ? Il me semble même qu' il y a plus de malice que de bonté à vous assurer que je vous aime. Tant que votre maladie durera, je me ferai un plaisir de vous le dire. Vous me verrez entrer dans vos peines avec tant de sensibilité, je serai si douce, si attentive, que vous serez au désespoir de recouvrer la santé aux dépens de tant de faveurs. Vous êtes plus dangereux que je ne pensois : tomber malade pour m' attendrir ! En vérité l' idée est rare ! Je ne vous conseillerois pas de vous en servir avec toutes les femmes ; je ne crois pas qu' avec ce stratagème vous fissiez une grande fortune. Il seroit pourtant

p363

plaisant que vous l' eussiez fait exprès : pardonnez-moi cette folle idée ; mais, en vérité, je pense si mal des hommes que je crois qu' il n' y a sortes d' artifices qu' ils ne mettent en oeuvre pour nous abuser. Mais qu' en pourriez-vous espérer ? Si vous feignez une maladie, et que je le sache ? Un mépris éternel. S' il est vrai que vous soyez malade, un

peu de compassion, et le tout parce que je vous en tiendrai compte, et que je croirai, si vous en revenez, que vous n'avez pas pu mieux faire. Adieu, comte, gardez-vous de mourir. Imaginez-vous que je suis sensible, faites-vous des idées gracieuses ; baisez ma lettre ; faites enfin toutes les folies d'un homme bien amoureux ; il n'y a rien que je ne vous pardonne, mais songez surtout que c'est à l'amour seul à disposer de vous. Adieu. Vous avez souhaité que je vous écrivisse. Que je suis heureuse que dans la disposition où je suis de faire tout ce que vous desirez, vous ne puissiez rien exiger de plus ! Le pauvre comte !

p364

Lettre 10.

En vérité, vous pensez d'une façon bien singulière. Je vous écris la lettre du monde la plus tendre, je vous fais de ma faiblesse l'aveu le plus sincère que vous puissiez souhaiter, et vous n'êtes pas content. Vous êtes au désespoir de ce que je ris sans cesse ; que vous êtes bon de vous en fâcher ! Ne faut-il pas en amour commencer par quelque chose ? Je finirai peut-être avec vous moins gaiement que je ne voudrais. Que savez-vous si je n'ai pas besoin de cet enjouement que vous me reprochez, pour vous cacher la moitié de votre bonheur, et pour me dérober la confusion de vous dire que je vous aime ? Vous allez prendre cela pour de nouvelles railleries ; mais quand je mentirais, ne vous est-il pas plus doux d'entendre des mensonges gracieux que des vérités brusques ? Vous êtes d'un caractère difficile ; quand je vous dis que je ne vous aime pas, vous vous fâchez ; lorsque je vous assure que vous m'avez rendu sensible vous n'en

p365

croyez rien ; quel tempérament prendre ?
Enseignez-le moi, je vous promets
de m' en servir. Je n' approuve pas
non plus le dégoût qui vous a pris pour
la vie. Si nous étions dans le tems où
les amans se tuoient pour se faire
regretter de leurs inhumaines, je craindrois
pour vos jours, mais vous êtes
homme de bon sens, et vous sçavez,
aussi-bien que moi, que la plus sotté
preuve d' amour qu' on puisse donner,
est de se tuer. Vous me direz qu' il ne
tint pas à Céladon de se noyer ; mais
en conscience, l' avez vous pris pour
modele ? Je suis charmée au reste de
ce qu' on m' a dit de vous : on m' a assuré
que toutes les permissions que je vous
ai données vous ont presque rendu la
santé. Pourquoi avez-vous la malice de
ne m' en rien dire ? Ne vous ai-je pas
assez plaint ? Ou, croyez-vous que la
nouvelle de votre rétablissement me
fût si indifférente ? Ah comte ! Que vous
me connoissez peu ! Si vous saviez combien
je m' ennuie, combien je vous souhaite,
enfin combien j' ai formé de voeux
pour vous, vous m' en aimeriez mille
fois davantage. Je ne sçavois pas qu' un
amant amusât tant. Je suis désœuvrée
depuis que je ne vous entends plus dire,

p366

je vous adore : j' ai tant de distractions,
je suis si changée que, si vous me voyiez,
je vous ferois autant de pitié que vous
m' en avez inspiré. Il me semble que
je ne devois pas vous dire toutes ces
folies ; mais l' envie que j' ai que vous
vous portiez bien, m' en feroit hasarder
davantage. Pourtant je ne vous
promets rien ; n' allez pas tirer de ma
lettre des conséquences avantageuses.
Je vous permets seulement d' y voir que
je suis sensible aux malheurs de mes
amis, et que de tous ces amis, vous êtes
un de ceux que j' aime le mieux. Quant
à mon portrait que vous me demandez...
comme j' allois achever ma lettre, M
De Saint Fer est entré dans ma chambre,
et après de longues plaintes
sur l' état auquel il prétend que je vous

réduis : madame, m' a-t-il dit d' un ton grave, ces cruautés-là ont mauvaise grace. Il n' est pas juste, parce que vous avez des beaux yeux, que vous fassiez périr un misérable qui vous a vue et qui vous adore. Que vous en coûteroit-il de le sauver ? Il vous demande seulement la liberté de vous aimer, et se repose du reste sur votre bon coeur et sur ses services. Voilà des belles fiertés ! Quelque jour peut-être vous

p367

en aimerez un qui ne le vaudra pas, et dieu sçait les reproches que vous serez obligée de vous faire. Quant à moi, je suis d' avis que vous ne rebutiez pas celui-ci : vous avez trop d' esprit pour ne pas suivre mon conseil, et ce n' est que l' intérêt que je prends à ce qui vous regarde qui m' oblige à vous le donner. Quelques petites faveurs seulement ; il en est mille d' innocentes : par exemple, a-t-il ajouté, pour le dédommager de votre absence, que ne lui envoyez-vous ce portrait qui ne fait rien sur votre toilette ? Vous ne sçauriez croire combien il en sera reconnoissant. En achevant ces mots, il l' a pris, et malgré ma colere et les refus que j' ai faits de vous l' accorder, il l' a emporté. Je ne doute pas que vous ne l' ayez actuellement entre les mains. Mon intention n' a pas été de vous le donner, et je vous sçais trop honnête homme pour vouloir le garder malgré moi. Faites-le rapporter par Saint Fer chez Madame De . Songez si vous m' aimez, à m' obéir, et ne me donnez point, par votre obstination à le retenir, des raisons pour vous le refuser toujours. Mais n' admirez-vous pas l' étourderie de Saint Fer ?

p368

Lettre 11.
Je le sçavois bien que vous prendriez

pour de l' amour ce qui n' est que
de l' amitié. Je conçois par vos
remerciemens l' étendue de votre reconnoissance ;
mais j' en serois plus satisfaite,
si elle n' excédoit pas le prix d' un bienfait
qui n' existe que dans votre vanité,
et dans la certitude parfaite que vous
croyez avoir de mon amour pour vous,
je vous ai écrit que Saint Fer a
surpris mon portrait, et vous l' a donné :
voilà, je crois, les choses que vous avez
à m' objecter, et les seules sur lesquelles
vous pouvez établir ma passion prétendue.
J' avoue que je suis une étourdie
d' avoir cru que mon badinage avec
vous ne fût d' aucune conséquence. Je
veux bien convenir encore que ma
vivacité naturelle, et le peu de réflexion
que j' ai faite à ce que vous me disiez et
à ce que je vous écrivois, sont cause
que je vous ai répondu d' une façon à
vous entretenir dans votre erreur. Sûre
que je ne vous aimois pas, je me suis
moins crainte que je ne l' aurois fait si

p369

j' avois eu pour vous quelque sentiment
particulier, et je me suis livrée à des
discours que mes actions démentoient,
et que mon coeur n' a jamais avouées.
Cependant vous croyez que je vous
aime : que dis-je ? N' avez vous pas dû
le croire ? Ah ! C' est plus à mon
imprudence qu' à votre vanité que je dois
m' en prendre. Devois-je vous écrire ?
N' y avoit-il pas d' autre moyen de vous
empêcher de m' aimer ? Ne devois-je
pas sentir que mon devoir me le
défendoit, et que quelque peu qu' une
femme puisse répondre en pareil cas, elle
en répond toujours trop ? Quelle
seroit donc la cause de ma facilité ? Je
sçais que je ne vous aime pas : seroit-il
possible que je m' abusasse ? Et si je me
trompe à mes propres mouvemens,
pourrois-je espérer de connoître jamais
bien les vôtres ? Et je vous aimerois !
Et vous le sçauriez ! Finissons un commerce
que je dois me reprocher, que
je me reproche même, quoique mon
intention le justifie. Renvoyez-moi mes

lettres et ce malheureux portrait. Ne me voyez plus, ou du moins ne me parlez plus de votre amour : vous me l' aviez promis, ne devrais-je pas bien vous haïr de m' avoir manqué de parole ?

p370

Encore un coup ne m' en parlez plus. Ce n' est pas que je craigne les impressions que vos discours pourroient faire sur mon coeur. Ce que l' on appelle fleurettes, et qui séduit tant de femmes, seroit sur moi sans effet ; mais après tout, il vaut mieux ne s' y point exposer et toute femme qui se repose trop sur sa vertu, court toujours risque de la perdre. Je ne compte pas assez sur la mienne pour la mettre à une épreuve aussi dangereuse que l' est celle de vous voir et même de vous entendre. Les soins d' un amant nous flattent malgré nous ; et nos réflexions contribuent plus à nous perdre qu' elles ne nous aident à nous retenir. Que sais-je, au bout du compte, si la vertu l' emporteroit ? Elle n' entre que trop rarement en comparaison avec le plaisir. En un mot, je ne veux pas combattre : je ne veux plus recevoir vos lettres, et je ne sçais comment, depuis ma dernière résolution j' ai pu vous écrire encore ; mais c' est votre opiniâtreté qui m' y force. Je m' imagine vous dire mieux dans mes lettres des choses que je vous exprime trop foiblement, lorsque je vous parle ; votre présence ne me laisse pas assez de liberté d' esprit pour vous prier,

p371

aussi fortement que je le dois, de cesser de me tourmenter. Ne me forcez point à vous fuir, je ne vous cache pas que je souffrirois de ne vous plus voir. Quand je ne vous envisage que comme ami, je vous vois le plus aimable homme du monde. Ce malheureux titre d' amant m' empêche de vous trouver tout le

mérite que vous avez ; je n' ose y faire attention, et il y a des momens où je souhaite que vous en eussiez moins, ou que vous ne m' aimassiez que comme je le desire. Adieu. J' ai appris avec beaucoup de plaisir que vous vous portez bien ; mais je crois que j' en aurai davantage quand vous viendrez m' en assurer vous-même. Vous n' en croirez peut-être rien ; mais je vous défends d' être ridicule : et pour vous faire le plaisir tout entier, je vous permets de me le croire un peu.

Billet.

Je vais ce soir chez la marquise de L ; dussiez-vous prendre la priere que je vous fais de vous y trouver pour un rendez-vous dans toutes les formes, soyez-y : j' ai résolu de m' y réjouir, et je ne sçais pourquoi je m' ennuie quand vous n' êtes

p372

pas où je suis. Peut-être est-ce par le soin que vous prenez de me chercher, peut-être aussi que vous me convenez mieux qu' un autre, et que l' amitié que vous avez pour moi, veut que j' aie quelque retour pour vous ; car je ne suis pas ingrate ; au moins soyez bien déguisé. Votre oncle le commandeur veut venir avec nous, j' ai eu beau lui dire que le bal lui nuirait, qu' il tomberoit malade, il m' a répondu qu' il ne pouvoit pas mourir pour une plus belle cause : enfin, malgré toutes mes raisons, il a fallu se résoudre à l' emmener. Il m' aime, il est jaloux, il ne dormira pas. Je serois fâchée qu' il vous supçonnât et je serois bien aise que sa présence ne m' empêchât pas de vous parler. Faites en sorte que personne ne vous reconnoisse, et ne craignez pas que mes yeux se trompent à votre déguisement. Je serai avertie quand vous entrerez ; et comme je ne doute pas que vous n' ayez la même pénétration, je ne prendrai pas la peine de vous instruire de mon ajustement. Au reste ne craignez pas les yeux du commandeur, Madame De , qui s' en est chargée, le privera de sa lorgnette, et pour plus d' une raison, je ne serai pas auprès de lui.

Lettre 12.

Que cette femme d' hier arriva à propos pour me convaincre que vous êtes perfide ! Et que ces grands sentimens dont vous faites tant de parade, sont bien moins de votre coeur que de votre esprit ! Je sçavois déjà qu' elle vous avoit plu, et vos façons avec elle m' ont confirmé ce qu' on m' en a raconté. Vous étiez embarrassé, vous n' osiez soutenir ses regards, il sembloit qu' ils vous reprochassent quelque crime ; ses yeux attachés sur vous se mouilloient de tems en tems de larmes, qu' elle s' efforçoit en vain d' arrêter : je l' entendis soupirer et se plaindre. Quelque peu honnête qu' il fut à vous de me quitter, vous aimâtes mieux le faire que de me mettre à portée d' entendre ses reproches. Vous revîntes à moi, mais confus, et quelque gaieté que vous affectassiez, il étoit aisé de juger, par l' embarras de vos discours, du dépit que vous causoit cette aventure. Vous en avez senti la conséquence, et vous n' avez pas douté que je ne fisse des réflexions

peu avantageuses pour vous. Quoi ! Vous voudriez me tromper ? Est-ce de vous que j' ai mérité de l' être ? Ai-je recherché vos soins et vos empressemens ? N' êtes-vous pas le plus perfide de tous les hommes ? Juste ciel ! Quel déplorable état que celui où j' ai vu cette infortunée ? Et que ne devrois-je pas craindre de votre inconstance, si je venois à vous aimer ? Vous l' avez sacrifiée à la fantaisie d' être aimé de moi, ne me sacrifieriez vous pas pour retourner à elle ? Vous me diriez vainement que ce n' est pas à moi à craindre une pareille infortune. Qu' a-t-elle qui puisse justifier votre infidélité ? Elle est belle, jeune, elle a de l' esprit, de la naissance, elle vous aimoit, elle vous aime encore. Jusques ici, sa conduite ne l' a point mise au rang de ces femmes

méprisables qui vous lavent, en les
quittant, de la honte de les avoir aimées.
On n' a à lui reprocher que son amour
pour vous : reproche que peut-être on
ne lui auroit pas fait si votre
indiscrétion n' eût pas fait éclater sa faiblesse.
Pensez-vous qu' après tant de raisons de
vous détester, je voulusse par un aveuglement
impardonnable mettre entre
vos mains mon coeur, mon honneur,

p375

mon repos, et que je pusse me fier à
l' amour que vous me jurez, lorsque tout
me prouve que les sentimens que vous
m' avez montrés sont bien plutôt de
l' habitude où vous êtes de les feindre, que
d' une passion véritable ? Vous m' avez
offert hier de détruire mes soupçons,
vous avez deviné dans mon silence les
justes reproches que j' avois à vous faire.
Vous seriez-vous avoué coupable si vous
ne l' aviez pas été ; et votre
empressement à vous justifier auroit il été si grand
si vous n' aviez senti votre crime ! Je
vous avouerai qu' il me touche, non que
je vous aime, mais vous me paroissiez
honnête homme. Si vous m' en croyez
cependant, n' ajoutez pas à ce que vous
avez déjà fait des discours qui ne vous
rendroient que moins estimable à mes
yeux. Je suis difficile à persuader ; je
hais le mensonge, je suis pénétrante,
et je ne doute pas que tout cela ne vous
embarrasse un peu. Ainsi restons-en où
nous en sommes. Si pourtant... grand
dieu ! Serois-je assez folle pour souhaiter
que vous puissiez vous justifier ?

p376

Lettre 13.

Que voulez-vous que je vous dise ?
Je croyois que vous me trompiez ;
j' en étois sûre, et mon coeur, pour le
peu que vous avez parlé, empressé à
vous justifier, à démentir mes yeux, s' est
démenti lui-même, et s' est livré aveuglément

à la plus parfaite confiance.
Oui, je vous crois digne de mon estime :
vous le voulez, j' ai pu m' abuser :
mon trop de délicatesse m' a égarée, je
n' ai pas même dû vous soupçonner si
légèrement ; mais vous m' êtes assez cher,
mon amitié pour vous est assez vive
pour s' alarmer aisément : elle est
jalouse, déraisonnable, gênante, si vous le
voulez ; mais je vous l' ai promis, je
serai quelquefois extravagante. Ne soyez
pas assez injuste pour m' en haïr : si
vous m' aimez, je trouverai mon excuse
dans votre coeur. Soyez content, s' il
se peut, de l' assurance que je vous donne
d' être éternellement votre amie, et
laissez-moi goûter le plaisir de vous sçavoir
le mien, puisque je le puis sans
remords. Ne cherchons point des malheurs

p377

que nous pouvons éviter ; et
pendant qu' il nous reste un peu de
raison, profitons-en pour vaincre un
penchant qui, sans son secours, pourroit
devenir condamnable ; qui l' est déjà
peut-être. à quelle fatale situation me
réduisez-vous ? Je sens des mouvemens que
je n' ose démêler : je fuis mes réflexions,
je crains d' ouvrir les yeux sur moi-même,
tout m' entraîne dans un abyme
affreux ; il m' effraie, et je m' y précipite.
Je voudrois vous haïr, je sens que vous
m' outragez, et je ne sais pourquoi je
ne trouve point de colere contre vous.
Il y a des tems où je vous haïs de ce
que vous m' aimez, il y en a d' autres où
je vous haïrois bien davantage si vous
ne m' aimiez pas. Tout me dit que je
ne dois pas vous aimer, mais vous me
dites le contraire, et j' ai honte de me
trouver si foible contre vous. Je
voudrois vainement me déguiser mon
désordre, tout me le rend présent, tout me
le fait sentir : mon inquiétude quand je
ne vous vois pas, ma joie lorsque je vous
retrouve, votre idée qui me poursuit
sans cesse, les projets honteux que je
forme, étouffés quelquefois, et revenant
toujours avec plus d' empire. Ah !
Juste ciel ! Comment fuir, lorsque mes

p378

larmes, mes soupirs, jusqu' à mes efforts
mêmes, tout irrite une passion malheureuse ?
Ne devrait-ce pas être assez pour
ne point achever le crime, que de se
sentir criminel ? Est-il rien de plus
affreux que de se combattre sans cesse,
sans pouvoir jamais se vaincre ? Le
devoir est-il donc si foible contre l' amour ?
Malheureuse que je suis ! Osai-je bien
me flatter encore d' un reste de vertu,
en ai-je assez pour vous fuir, en ai-je
même assez pour souhaiter d' en avoir ?
Ne croyez cependant pas que je vous
aime, je ne me suis pas encore oubliée
jusqu' à ce point ; mais je ne répondrais
pas de moi si je vous voyois encore.
Cet aveu ne vous rendra pas plus heureux,
je puis vous le faire sans crime,
puisque je vous annonce en même tems
qu' il faut nous séparer pour jamais.
J' aurois dû sans doute prendre plutôt ce
parti ; mais j' ai trop compté sur moi-même,
et je ne vous ai pas imposé
assez de silence ; c' est une leçon pour
l' avenir. Je sçais qu' il y a des momens
de foiblesse, et je ne m' en crois pas
plus exempte qu' une autre. Je vais chercher
loin de vous un repos que je ne
trouverai peut être jamais. Je tâcherai
de vous oublier, j' y dois faire tous mes

p379

efforts, ne cherchez pas à me revoir,
vous ne me coûtez déjà que trop de
soupirs. Que sais-je même si, après vous
avoir vu, je pourrois accomplir la
résolution que j' ai prise de vous fuir pour
toujours, moi qui commence à m' alarmer
lorsque je suis un jour sans vous
voir. Que ne puis-je vous aimer sans
honte ! Vous n' auriez pas à vous plaindre
de mon insensibilité, et je n' aurois
pas à rougir de mes sentimens ; mais
telle est ma situation, que j' ai même à
vous reprocher la pitié que je vous
donne. La pitié ! Se peut-il que je
m' aveugle au point de donner ce nom aux
mouvemens qui m' agitent ? Vous-même,

croiriez-vous que ce ne soit que de la pitié ? Seroit-il possible que mon coeur fût si tourmenté pour aussi peu de chose ? Je vais prier mon mari de me permettre d' aller à la campagne passer des jours que votre absence rendra tristes et languissans, mais quoi qu' il en puisse arriver, c' est l' unique moyen de sauver ma vertu, et je ne sçaurois l' acheter trop chèrement. Vous me demandez un rendez-vous, que voulez-vous que je vous dise, et que puis-je vous dire, qui n' intéresse mon honneur ? Ne cherchons

p380

pas à nous rendre plus malheureux, il ne nous servira de rien de nous attendrir l' un l' autre ; tâchez de m' oublier, pour moi, je ne vous oublierai jamais ; mais du moins vous ne serez pas témoin de ma foiblesse. Adieu... je viens de relire votre lettre, et il me semble que je ne puis, pour la dernière fois, vous refuser un moment d' entretien. Trouvez-vous demain à neuf heures du matin au jardin du..., peut-être m' y rendrai-je. Pardonnez-moi ce doute, je suis dans un état d' incertitude et de douleur où vous ne pourriez me voir sans pitié.

Lettre 14.

Que l' amour nous rend tous deux malheureux ! J' ai encore, avec mes chagrins, à souffrir de ceux que je vous cause ; d' autant plus à plaindre, qu' il ne m' est pas permis de vous consoler, et que je ne puis résister à l' envie que j' ai de vous revoir ! Est-ce donc ainsi que j' ai triomphé ? Nous nous étions jurés de ne nous revoir jamais. Hélas ! Devois je compter sur des sermens, que vos

p381

transports et mes larmes démentoient à tout moment ? Pouvions-nous nous dire mieux que nous nous aimerions toujours ! Pourquoi avez-vous retardé

mon départ ? Que ne me laissiez-vous m' affermir dans mon devoir ! Je vous aurois peut-être oublié ; mon intérêt, mon honneur le veulent, et quelques soupirs qu' il m' en eût coûté, je leur aurois enfin obéi. J' aurois éteint une passion que votre vue et vos discours augmentent sans cesse. Ayez pitié de l' état où je suis. Si vous m' aimez, respectez-le ; ne me revoyez plus : que mon exemple vous serve à détruire un amour qui ne peut avoir que des suites funestes pour moi. Envisagez les malheurs qui seroient inséparables de notre commerce ; la perte de ma réputation, celle de l' estime de mon mari : peut-être pis encore. Quelqu' épurés que soient nos sentimens ; car je veux bien croire que les vôtres sont conformes aux miens, croyez-vous qu' on leur rende justice, et qu' on ne saisisse pas avec malignité l' occasion de me perdre dans le monde ? Votre mérite même serviroit à me condamner. Les femmes, jugeant de moi par elles, ne croiroient pas que je m' en fusse tenue avec vous à l' amitié. Les

p382

plus décriées seroient les premières à blâmer ma conduite ; et je n' ai pas comme elles le front de soutenir des discours injurieux. L' unique moyen de me délivrer de tant de craintes, est de m' éloigner de vous ; tant que nous serons dans le même lieu, je ne serai pas sûre de moi. Aidez-moi, je vous en conjure, à vaincre ma foiblesse. Vous voulez que je vous revoie encore ! Dois-je m' y exposer ? Ce rendez-vous aura-t-il le succès du dernier ? Aurai-je encore assez de fermeté pour vous dire que je vous quitte ? Si vous m' en croyiez, vous ne me verriez pas. Consultez-vous là-dessus ; je ferai, quelque chose qu' il en arrive, tout ce que vous voudrez. Je serai à midi chez Madame De ; que de larmes cette journée me coûte !
Lettre 15.

Quel aveu exigez-vous, et que fait à votre bonheur ce mot que vous demandez tant ? Laissez-moi la satisfaction

de croire que vous n'avez pas lu
absolument au fond de mon coeur ;
laissez moi un secret que je me réserve, je

p383

ne vous le cacherai pas long-tems, et
mes actions sçauront bien vous dédommager
de mon silence. Que demandez-vous
de plus ? Je reste, et je ne veux
plus votre départ ; répondriez-vous
si bien à mes yeux si vous n'entendiez
pas leur langage ? Ah ! Plût à dieu que
vous doutassiez autant de ma tendresse
que vous en doutez peu ! Vous ne m'en
aimeriez que mieux, peut-être même
que l'aveu que je vous en ferois
m'enleveroit votre coeur, et que la certitude
où vous seriez d'être aimé, vous ôteroit
le plaisir que vous aviez à vouloir
l'être. Je vous fais sans doute injustice,
mais jugez de mon amour par ma
défiance ; je tremble que vous ne vous
repentiez de votre choix, je crains l'effort
de mes rivales, je me crains moi-même
et vous plus que tout le monde ensemble :
mon mari m'inquiete ; les remords
m'assiègent, et mon coeur est aussi troublé
que le vôtre à présent est tranquille.
Que vous êtes heureux, vous autres
hommes ! De pouvoir sans honte vous
livrer à votre penchant, pendant que,
soumises à des loix injustes, il faut que
nous vainquions la nature, qui nous a
mis dans le coeur les mêmes desirs qu'à
vous ; d'autant plus malheureuses que

p384

nous avons à combattre vos poursuites
et notre foiblesse. Que les réflexions
que je fais différent de celles que je
faisois il y a deux jours ! Que je suis loin
de ma raison ! étoit-il possible après tout
qu'elle pût long-tems tenir contre vous ;
et n'est-ce pas une folie que d'en regretter
la perte ? Vous êtes ami de mon mari,
ménagez-le : il n'est pas jaloux, mais il
est vain, et s'il se croyoit offensé, il se

porteroit à toutes les extrémités dont
l' homme du monde le plus amoureux
pourroit en pareil cas être capable.
Songeons à prévenir tous les malheurs qui
pourroient nous accabler : il est aisé d' y
réussir. Occupé ailleurs, sa froideur
pour moi, et l' attention qu' il donne à
ses amours, lui fermeront les yeux sur
les nôtres ; s' il se peut encore, n' exposons
pas au grand jour les mouvemens
de notre coeur. Je vais, pour votre
satisfaction, et pour notre sûreté, me
dérober au tumulte dont j' avois autrefois
besoin pour dissiper mes chagrins :
vous me serez tout, mon cher comte ;
jouissons seuls de nous-mêmes ; l' amour
remplira tous nos momens ; faisons en
sorte de ne pouvoir nous plaindre que
du peu de durée des jours. Votre lettre
m' apprend que vous avez pensé à moi :

p385

j' ai passé une partie de la nuit à vous
écrire ; c' est ainsi que je m' occupe,
lorsque je ne vous vois pas. Pourrois-je
mieux employer mon tems ? Je vous
écris que je vous aime, je vous attends
pour vous le dire.

Billet.

Comment vous portez-vous de la fête
d' hier ? Le duc de n' en a-t-il pas
bien fait les honneurs ? N' est-il pas l' homme
du monde le plus galant et le plus magnifique ;
et aviez-vous raison de n' y vouloir
pas venir ? Peut-on mieux passer la nuit
que vous l' avez fait ? On a rendu justice à
votre mérite ; on vous a trouvé l' air noble,
la démarche aisée, l' esprit charmant, les
yeux d' une vivacité... en un mot, une
figure adorable. Et qui étoit-ce ? La plus
belle femme de l' assemblée ! La duchesse,
à qui, je crois, vous avez promis d' écrire,
et dont peut-être actuellement vous lisez
une lettre. Je vous félicite sur votre
nouvelle conquête, elle en vaut la peine, et je
ne doute pas qu' en peu de tems vous
n' avanciez beaucoup vos affaires ; mais
sera-ce aussi promptement que moi qui ai dans
ce moment le duc au chevet de mon lit.

Lettre 16.

Il est certain que vous avez tout l' esprit du monde ; que vous écrivez tendrement ; que vous avez mille belles qualités qui vous rendent aimable : vous êtes un homme accompli, je vous aime autant qu' il est possible d' aimer, je ne pense qu' à vous, sans vous enfin, je n' ai point de plaisirs, mais il n' en est pour moi que d' une espece, et, à vous parler franchement, je veux m' y tenir. Je ne doute pas que cela ne vous paraisse extraordinaire ; mais soit que les romans m' aient gâté l' esprit sur cet article, soit que j' aie reçu en naissant cette façon de penser, je ne vois point que ce que vous avez la bonté de me proposer, soit une chose si essentielle à mon bonheur. J' ai prevenu tout ce que votre esprit pourroit trouver de plus fort pour me persuader. J' ai essayé de me convaincre ; je me suis représenté tous vos charmes, les maux que vous souffriez, vos insomnies, vos langueurs, et je n' y ai rien gagné ; jugez, par l' inutilité de mes efforts, quel sera le succès des vôtres.

Peut-être y a-t-il un plaisir infini à rendre ce qu' on aime heureux, pour parler comme vous ; mais pourquoi vous faut-il plus qu' à moi pour l' être ? Votre coeur me suffit, pourquoi ne bornez-vous pas vos voeux à la possession du mien ? Que vous êtes ridicules vous autres hommes, avec vos desirs ! Vous m' aviez tant promis que vous seriez content, si vous obteniez l' aveu de mon amour, pourquoi ne vous l' ai je pas toujours fait desirer ? Je sçais que ma facilité à vous l' accorder, a dû vous faire tout attendre de ma foiblesse ; mais je sens trop combien elle me coûte, pour avoir quelque chose de plus fort à me reprocher. Ne me forcez pas à détruire ce que je sens pour vous, craignez les réflexions que je pourrais faire. Voulez-vous me faire croire que vous ne

voulez plus m' estimer ? Ce bonheur
imaginaire, après lequel vous soupirez
tant aujourd' hui n' a rien d' aussi charmant
que vous pourriez vous l' imaginer. Peut-être
seroit-il la fin du nôtre : l' amour
languit dans les plaisirs, et quand les
desirs ne sont pas de la partie, il lui
reste bien peu de chose. Jusques ici,
notre amour n' a été que sentiment, et
nous devons nous sçavoir d' autant plus

p388

de gré d' être vertueux, qu' il dépend de
nous de ne l' être pas. Mais ne suis-je pas
bien folle de vous parler raison ! Ne me
suffit-il pas de réprimer vos desirs, et
devrois-je me fâcher d' une proposition
que l' usage autorise, et qui est rarement
rebutée ? Mais, je vous l' ai dit, je suis
une femme extraordinaire, l' exemple
des autres ne me corrige pas ; et quand
vous m' accableriez de toutes les rigueurs
imaginables, que je vous verrois
m' abandonner, je serois persuadée qu' il
vaut mieux que nous perdions un amant
mécontent de nos cruautés, que fatigué
de nos faveurs. Je voudrois pouvoir
mieux faire ? Mais je vous aime trop pour
vouloir si-tôt vous perdre ; et ma résistance
sur cet article, doit vous servir de
preuve de la solidité de mon attachement :
d' ailleurs, si je vous rendois heureux, je
perdrois le plaisir que votre impatience
me donne, et je ne crois pas en vérité
que celui que vous me vantez tant, pût
jamais m' en dédommager. C' est en vain
que vous m' assurez que les faveurs sont
l' aliment de l' amour, je n' en ai jamais
vu périr que par cette espece de nourriture :
donnez-moi les noms d' ingratitude et
de cruelle, épuisez dans votre chagrin
tous les regrets des héros maltraités, il

p389

n' en sera ni plus ni moins. Adieu, mon
cher petit comte ; une autre se seroit
mise en colere de s' entendre demander

une si belle preuve d' amour ; mais je ne suis pas assez prude pour cela, et je crois qu' en pareil cas, les femmes ne se brouillent que pour mettre tout sur le compte du raccommodement. à dieu ne plaise que je sois ni si mutine ni si dupe ! Nous souperons ce soir tête-à-tête, je ne prends point, comme vous voyez, de précautions contre vous ; mais je me connois, et je suis sûre d' accorder toujours mon amour et ma vertu. Oui toujours.

Lettre 17.

En un mot, monsieur, vous le prendrez comme il vous plaira, mais il n' en sera que ce que je voudrai. Si l' amour vous donne tant de chagrin, reprenez votre liberté : vous trouvez mes chaînes trop pesantes, et je suis lasse moi de voir mon esclave vouloir me donner la loi. Est-ce m' aimer véritablement que d' exiger de moi mon déshonneur ? Perfide que vous êtes ! Que vous me

p390

rendriez malheureuse si vous jouissiez de ma faiblesse ! Pensez-vous que, quand même la vertu ne s' opposerait pas à vos desirs, je pusse fermer les yeux sur les malheurs qui suivraient une pareille démarche ? Punie par la honte que je me ferois à moi-même, punie par vous, ingrat, qui me feriez bientôt repentir de vous avoir tout sacrifié, je verrois le maître succéder à l' amant ; et loin que vous m' en fussiez plus attaché, votre amour attiédi me feroit payer cher la faiblesse de l' avoir satisfait ; je verrois disparaître avec lui l' estime et la considération : je ne devrois plus vos soins qu' à votre générosité ; toujours dans la crainte de vous perdre, je vous perdrois en effet. Heureuse encore si je n' étois sacrifiée qu' à une rivale, et que le bruit de ma honte ne se répandît pas par-tout. Vous me jurerez vainement que je n' ai point à craindre de vous un procédé aussi lâche. Toutes ces malheureuses que je vois victimes de la perfidie des hommes, n' ont-elles pas eu des amans qui

leur disoient ce que vous me dites ?
En ont-elles moins éprouvé les malheurs
que je crains ? Et tous les ermens
qu' ils leur ont fait, les ont-ils garanties

p391

de leur infidélité ? Tant d' exemples
me font trembler, et je mériterois
d' en servir moi-même si je n' en profitois
pas. Peut-être serois-je plus heureuse
que je ne le crois ; mais pensez-vous
que ma délicatesse pût se contenter
d' une constance forcée, qui feroit
votre supplice et le mien ? Je vous
crois une discrétion parfaite ; mais
je n' ai eu jusques ici besoin de celle
de personne. Peut-être me sauveriez-vous
des reproches du public,
mais qui me sauveroit de mes remords ?
Croyez-vous, quelque épuré que soit
mon amour pour vous, que j' en sois
exempte ? Je vous aime, n' ajoutons pas
à cette faute des fautes plus odieuses :
il n' a point dépendu de moi de ne vous
pas aimer ; les mouvemens du coeur
ne sont pas soumis à la réflexion ; mais
il dépend de moi d' être vertueuse, et
l' on ne cesse pas de l' être malgré soi.
Il me semble que je vous hais depuis
que vous me tourmentez : ne devriez-vous
pas, content de mon amour, ne
point exiger de moi ce que je ne dois
pas vous donner ? Vous ne serez pas
sûr de mon coeur, si je ne m' abandonne
pas à vos desirs. Ah ! Si vous ne l' étiez
point, vous ne seriez pas si prompt à

p392

m' offenser. N' abusez pas cependant de
ma facilité à vous pardonner : je sens
que, malgré ma colere, vous m' êtes
plus cher que je ne voudrois ; mais ne
doutez pas, quelque tourment que me
causât une rupture avec vous, que je
ne vous sacrifiasse à ma gloire ; hors ce
qui peut l' intéresser, il n' y a rien que
je ne fasse pour vous prouver combien

je vous suis attachée. Adieu, mon cher comte, je vous fais bien des reproches, mais si je ne vous aimais tendrement, je ne serois pas si sensible aux injustices que vous me faites. Vous verrai-je aujourd' hui ? Je passerai toute la journée chez Madame De . Je sçais que pour faire ma paix avec vous, il m' en coûtera quelques bagatelles, mais c' est encore regagner votre coeur à peu de frais, et tant que vous n' exigerez que cela... adieu, j' entends le marquis, et je ne sçais s' il seroit d' assez bonne humeur pour approuver ce que je vous écris.
Billet.

Vous avez, j' en suis bien sûre, passé une mauvaise nuit, et les discours du baron allemand vous donnent autant de chagrin qu' ils m' ont fait de plaisir. Je vous

p393

ai bien fait souffrir hier ; mais ne l' avez-vous pas mérité ? Pourquoi cet air grondeur, et cette affectation de ne me parler que froidement ? Vous vouliez me rendre jalouse, et je vous ai désespéré. Vous ne disiez à Madame De que vous l' aimiez que pour me tourmenter, et moi avec un seul regard adressé à un autre que vous, je vous ai mis plus de trouble dans l' ame que vous ne m' en causeriez peut-être par une infidélité réelle. J' eus le plaisir de vous rendre aussi ennuyeux que vous aviez d' abord paru amusant. Croyez-moi, renoncez à tous les petits maneges d' amour, les femmes en sçavent là-dessus plus que vous, et j' ai précisément la coquetterie qu' il faut pour vous rendre le plus malheureux de tous les hommes, quand vous voudrez me chagriner mal-à-propos.

Lettre 18.

Je pardonne tout aux rivales quand elles ne sont point aimées ; mais je ne vous pardonne point à vous, qui ne devez point douter de ma passion, de vous laisser troubler la raison par les discours d' une vieille jalouse. En ai-je

p394

cru votre oncle le commandeur, lorsqu' il
m' a dit que vous étiez indiscret,
petit-maître, homme à bonnes fortunes,
et cent mille autres choses encore
de cette force-là dont il vous chargeoit ?
N' aurois-je pas été injuste de
vous juger sur un rapport aussi intéressé ?
Mon amour s' en est-il démenti ?
En ai-je voulu même croire mes yeux ?
Pourquoi ne suivez-vous pas mon exemple ?
On vous dit que je vous trompe,
et votre esprit reçoit avec plaisir
une impression qui m' est si désavantageuse.
Si vous m' aimiez, le croiriez-vous ?
Vous cachai je mes démarches ?
En fais-je aucune sans votre aveu,
et vos ordres ne reglent-ils pas ma
conduite ? M' offensez-vous assez pour
croire que j' en aie besoin, et pensez-vous
que mon amour ne m' instruisse pas
assez sur ce qui peut vous plaire ? Se
pourroit-il que vous ne vous crussiez
pas aimé ? Plût à dieu que vous pussiez
lire dans le fond de mon coeur !
Mais vous ne seriez pas en état de me
rendre ce qu' il sent pour vous, tant
d' amour vous gêneroit, votre insensibilité
naturelle en seroit trop émue. Ah !
Si vous m' aimiez autant que je vous aime,
vous ne douteriez pas de ma tendresse ;

p395

vous n' en doutez, ingrat, que
pour n' être pas obligé d' y répondre. De
quoi pouvez-vous vous plaindre ? Avez-vous
eu quelques rivaux que je ne vous
aie pas sacrifiés ? Ai-je craint, en le
faisant, d' attirer sur moi les regards
du public ? Ai-je jamais rien ménagé
quand j' ai dû vous donner des preuves
de mon amour ? Vous avez exigé que
je ne sortisse pas si souvent, je ne sors
plus. Je n' ai pas voulu examiner si
vous aviez droit de me prescrire des
loix ; contente de renfermer en vous
tous mes plaisirs, votre présence me
suffit, et je me plaindrois de moi-même
si j' avois senti que ce sacrifice m' eût
coûté. Peut-être que mon égalité vous
déplaît. Accoutumé aux caprices des

coquettes, à leur jargon, à leurs fourberies,
vous vous ennuyez de n' avoir
rien à craindre : la simplicité de mes
discours vous dégoûte ; je vous dis sans
cesse que je vous aime, je ne le dis
qu' à vous, et mes yeux esclaves de mes
sentimens, ne regardent jamais que vous.
Je vous vois souffrir avec peine mes
empressements ; ils ne flattent plus que
votre vanité. Votre coeur n' est plus à
moi, votre assiduité diminue, et vous
ne me voyez encore de tems en tems

p396

que pour me faire sentir plus douloureusement
tous les tourmens que me
cause votre absence. En vain vous vous
efforcez quelquefois à me cacher votre
refroidissement, il perce au travers de
tous les soins que vous vous donnez
pour vous contraindre, ou plutôt c' est
cette même contrainte qui me prouve
que votre amour n' est plus qu' artifice.
J' en crois aussi mes mouvemens secrets :
avec un mot vous me persuadiez autrefois
que vous m' aimiez, aujourd' hui
avec toutes les peines que vous vous
donnez, vous augmentez ma défiance.
Adieu, il y a deux jours que je ne vous
ai vu, et ce n' étoit pas la peine de
m' écrire pour me dire tant de choses
désobligeantes. Venez ce soir, je serois
bien aise d' avoir une explication avec
vous. Adieu, encore un coup ; quelque
irritée que je doive être de vos
soupçons, je ne puis vous dire assez
combien je vous aime.

Lettre 19.

Je ne vous ai pas vu hier, mon cher
comte ; mais il n' a pas dépendu de moi

p397

de me soustraire aux volontés de mon
mari, et quelle que fût ma répugnance
pour la partie qu' il me proposoit, trop
de résistance auroit pu lui être suspecte,
et notre bonheur dépend de sa sécurité.

Nous fûmes donc hier chez sa
mere. Quelle compagnie ! Je n' avois
pas besoin de mauvaise humeur pour
la trouver insupportable. Tout y étoit
d' une impudence et d' une fatuité difficiles
à imaginer. Le fade marquis de ,
moitié malade, moitié amoureux, la
grande mouche au front, et le teint
blafard, marmotant un air d' opéra, regardoit
languissamment la prude Madame
De H, qui, d' un air dévot et
contrit, soupiroit sensuellement pour
le chevalier de N, qui, dans le même
tems disoit des fadeurs respectueuses
à la fille de la bigote. Madame
et Mademoiselle couchées sur un
canapé, s' occupoient à dire autant de
mal des hommes que les hommes en
pensent d' elles. Mon mari, penché
nonchalamment, demandoit, de la maniere
la plus modeste, à la douceuse
Madame De G, les choses du monde
qui le sont le moins. La précieuse
L, faute d' avoir quelqu' un qui lui
demandât quelque chose, s' amusoit à

p398

vanter un auteur dont le triste conseiller
P lui contestoit le mérite ; de
R faisoit, avec une admirable facilité
des vers exécrables. Ma mere et
celle de mon mari, tout en déchirant
le prochain, s' écrioient sur les miséricordes
de Dieu. Les autres jouoient :
moi j' étois spectatrice, et je vous assure
que je ne jouois pas le plus mauvais
rôle. J' avois le plaisir de sentir,
en considérant les ridicules de cette
compagnie que j' aimois, et que j' étois
aimée d' un des plus aimables hommes
du monde. Ma vanité étoit agréablement
flattée de ce qu' ils vous étoient
si inférieurs. Que je vous aimois dans
ce moment-là ! En vérité, je suis d' un
babil bien extraordinaire ! Je voulois
vous écrire pour sçavoir seulement si
vous n' étiez pas fâché contre moi,
pour vous prier de m' aimer toujours,
et il me semble que je n' ai rien fait de
tout cela. Vous voudrez bien y suppléer.
Je ne suis pas aujourd' hui d' humeur

aimante, et je vous dirois peut-être
trop froidement ce que vous méritez
que je vous dise bien. Ce n' est
pourtant point par caprice : mais je ne
me trouve pas jolie ; l' ennui m' a enlaidie
considérablement, et je ne puis

p399

me résoudre à croire que dans cet état
vous m' eussiez quelque obligation de
ma tendresse. J' ai, avec ce chagrin, un
mal de tête prodigieux, et toutes ces
choses jointes ensemble, me rendent à
moi-même ma personne insupportable.
N' avoir pas vu ce qu' on aime, passer
toute la journée avec un mari, que de
raisons pour être triste ! Voir des prudes,
des marquis contant sonnettes ;
avoir par dessus tout cela un amant
importun, qui ne veut pas laisser la
vertu des gens en repos, ce n' est pas
pour être contente. Le moyen de combattre
sans cesse ? Je vois tant de femmes
qui se lassent à la fin, et qui n' ont
peut-être de toute leur résistance que
le chagrin de ne s' être pas rendues plutôt !
Comment être tranquille ? Ah !
Si... adieu, je vous écrirais jusqu' à
demain, si je n' entendois pas venir la
prude Madame De : que je les trouve
laidies ces femmes si vertueuses !
Aurois-je envie de ne l' être plus ?

p400

Lettre 20.

Je vois vos soupçons à regret, mais
je les aime encore mieux que cette sécurité
où je vous ai vu plongé tant de
tems. Quelque injustice que vous me
fassiez, je vous pardonne tout. Votre
chagrin est la première preuve d' amour
que vous m' ayez donnée, et je veux
bien n' en pas exiger davantage. Vous
avez deviné juste, quand vous avez
deviné que votre ami le marquis de
C m' aimoit ; mais vous vous
êtes trompé lorsque vous avez cru que

je répondois à ses soins. J' avoue que vous pourriez en quelque façon me faire des reproches ; je ne devois pas vous cacher sa passion, et du premier moment qu' il a osé me la déclarer, je devois le bannir de chez moi ; mais c' est vous qui me l' avez amené cet homme : il étoit, disiez vous, votre ami intime, je l' ai reçu parce que vous le vouliez ; vous sçavez mon aversion pour les nouvelles connoissances. Pouvois-je présumer qu' il deviendrait amoureux de moi ? Et quand il l' est devenu, pouvois-je, emporté comme vous

p401

êtes, vous faire une pareille confidence ? J' ai cru qu' il étoit mieux de rebuter sa passion et de lui ôter toute espérance, que de vous exposer et de m' exposer moi-même à une aventure disgracieuse, et toujours cruelle, de quelque façon qu' elle puisse tourner. Je ne vous aurois jamais fait cet aveu si les tourmens que cet homme me cause ne m' y avoient déterminée. Je ne vous dirai pas toutes les rigueurs dont je l' ai accablé pour l' obliger à finir ses poursuites ; c' est un détail inutile pour vous. D' ailleurs vous ne m' en croiriez pas ; et il suffit que vous m' ayez rendue sensible, pour que vous croyiez que je ne puis résister à personne. Mais passons sur la maniere dont vous pensez de moi : cette idée me donneroit de l' aigreur, et pour peu que je m' emportasse, vous diriez que je cherche un prétexte pour détruire une passion qui ne me touche plus. Il s' agit de vous confirmer la mienne, et ce soin anéantit tous les autres. J' ai fait ce que j' ai pu pour m' épargner des visites que je détestois. Si vous voulez vous en souvenir, je vous ai dit que cet homme me déplaisoit ; vous avez condamné mon dégoût pour lui, vous m' avez forcée

p402

à le recevoir, et pour toute réponse
à mes plaintes, vous m'avez dit que
j'étais capricieuse. Pouvez-vous penser
cependant que j'eusse souffert si long-tems
ses discours, si votre indiscretion
ne m'avoit pas contrainte à le ménager ?
Il me dit hier une chose qui me
fit trembler ; il sçait que je vous aime,
il sçait des circonstances que vous seul
pouvez lui avoir apprises. Heureuse encore
de ne vous avoir pas donné matiere
à lui en raconter davantage, et
de ne pas voir mon honneur et mon
repos entre les mains d'un scélérat assez
perfide pour avoir trahi son ami. Je
viens d'ordonner que ma maison lui
fût fermée ; et pour l'éviter, j'y resterai,
s'il le faut, toute ma vie. Je ne
doute point que ce procédé ne le pousse
à bout, et que faisant succéder la rage
à l'amour qu'il avoit pour moi, il
ne me noircisse dans le monde, et même
auprès de mon mari. Mais si, malgré
mes prieres, vous voulez vous venger,
attendez pour le faire un motif
légitime et ne hâtez pas ma perte par
un éclat hors de saison. Ce n'est qu'à
ce prix que je puis vous conserver mon
coeur, et vous pardonner de m'avoir
mise dans la plus cruelle situation où je

p403

me sois encore vue. Je ne vous montre
pas tout mon dépit et toutes mes
craintes ; je prévois que ceci ne finira
pas tranquillement : je vois déjà votre
perte assurée pour moi ; mais si vous
m'aviez aimée, ingrat, vous ne m'auriez
pas exposée, par votre indiscretion,
au désespoir de vous voir risquer vos
jours, ou s'ils sont conservés, à la
douleur de n'oser plus vous revoir sans
confirmer mon amour et ma honte.

Lettre 21.

Saint Fer venoit de me dire
que vous vous étiez battu contre C,
et j'étais dans la dernière inquiétude
lorsque votre lettre est arrivée. Mais
pourquoi n'êtes-vous pas venu vous-même
me l'apprendre ? Seriez-vous

blessé ? Ou si vous ne l'êtes pas, que craignez-vous ? Pourquoi vous dérober à mes yeux ? Ne vous soucieriez-vous plus d'y lire tout l'amour que j'ai pour vous, ou auriez-vous des raisons pour redouter de me voir ? Vous ne devez point vous cacher ; la brutalité de votre ennemi vous excuse, met ma gloire

p404

à couvert et votre personne en sûreté. Mais que dis-je ! Vous n'êtes caché que pour moi ; je suis la seule que vous ne daignerez pas voir, tout de moi vous embarrasse, vous supportez à regret mon amour : vous voudriez ma haine, ingrat ! Vous employez tous vos soins à la mériter, mais vous n'avez accoutumé mon cœur qu'à vous aimer, et malgré vos mépris, je sens qu'il ne vous refusera jamais que ces mouvemens d'aversion auxquels vous voudriez le contraindre. Si j'en crois les discours de Saint Fer, vous êtes jaloux. Vous craignez de voir couler les larmes que vous voulez que je donne au malheur de votre rival. Vous même, il me semble, de la façon dont vous m'avez écrit, que vous vouliez insulter à ma douleur. Vous m'auriez annoncé plus modestement votre avantage, si vous n'aviez pas cru que c'était me braver que de me détailler si bien ce qui vous est arrivé. Se peut-il que vous ne me donniez jamais un sujet de joie, sans qu'il soit accompagné de tout ce qui doit me déplaire ? Si j'avois aimé votre ennemi, vous l'aurois-je sacrifié ? Si j'avois voulu changer, votre indifférence ne m'en fournissoit-elle

p405

pas un prétexte spécieux ? Si je ne vous avois point aimé, aurois-je craint votre courroux, et le mépris que vous auriez conçu pour moi ? Ah ! Comte, vous sçavez mal aimer ; et mon cœur,

plus neuf que le vôtre, vous donneroit bien des leçons. Il vous apprendroit du moins que la crainte ne peut rien sur l' amour, et que loin que la négligence et la bizarrerie vous fassent plus aimer, elles répandent entre les amans la froideur et les degoûts, et qu' elles parviennent enfin à leur rendre leur désunion nécessaire. Voilà ce que vos procédés me font sentir tous les jours. Je vous aime, mais je me lasse enfin d' avoir à combattre sans cesse mon amour. Peut-être s' affoiblira-t-il. Vous me perdrez, et vos larmes et vos remords ne vous rendront pas un coeur dont vous ne connoîtrez le prix que lorsque vous n' en serez plus possesseur. Songez-y, il est tems encore d' empêcher que je ne m' aigrisse davantage ; je vous offre un pardon que je puis encore vous accorder, mais que peut-être demain vous ne pourriez plus obtenir. Je ne croyois pas, en commençant cette lettre, la finir si désagréablement pour vous et pour moi.

p406

Mais si vous étiez aussi las d' essayer des reproches que je le suis de vous en faire, nous serions bientôt d' accord sur l' amour ou sur l' indifférence.

Lettre 22.

Hier le chagrin de mon mari me mettoit en peine ; je craignois que vous n' en fussiez l' objet, et qu' il ne trouvât à redire à des assiduités qui ne sont déjà remarquées que par trop de personnes. Son procédé me rassure, et il faut, puisqu' il vous choisit pour confident, que vous ne lui soyez pas suspect. J' aurois parié presque, à voir son inquiétude, qu' une nouvelle passion l' agitoit, car il ne m' appartient pas d' être le but de ses réflexions, de quelque façon que ce puisse être. C' est donc de votre cousine qu' il est amoureux, et c' est vous qu' il charge du soin de faire valoir ses soupirs. Il faut, pour être si timide, qu' il soit bien cruellement blessé. C' est sans doute pour réserver à votre cousine le plaisir de faire ses avances. Elle n' est

pas si cruelle que l' on doive tant craindre
de lui dire qu' on l' aime, et la passion

p407

du marquis est de nature à ne devoir
pas l' ennuyer. Il ne demande pas
mieux que d' avancer ; et je ne répondrais
pas de son amour, si on le laissoit
trois jours aux petits soins. Avertissez-en
votre cousine, afin qu' elle s' arrange
là-dessus. Mais que deviendra le pauvre
petit D, que deviendra R, enfin
que deviendra toute la cour ? Que de
malheureux ! Il n' y aura pas moyen de
les garder tous ! Le marquis est pour les
rivaux d' une incommodité sans égale,
sur-tout dans les premiers jours. La
croyez-vous capable de se refuser une
semaine le plaisir d' être perfide ? Il voudra
être aimé sans partage, au moins ce
tems-là. Mais, quoi qu' il en puisse arriver,
servez mon mari. Peignez à votre
cousine le feu qui le consume. Présentez-lui
le funeste tableau d' un homme
qui, depuis deux jours, est plongé dans
une tristesse mortelle. Dites-lui qu' il est
de conséquence de ne le pas laisser gémir
long-tems, et que le moindre chagrin
l' abat. Faites-lui envisager la perte du
tems. Vantez les bonnes qualités du
marquis, et passez légèrement sur sa
constance, de peur de l' épouvanter. Faites-lui
voir ses amans au désespoir, les
uns s' exilant dans leurs terres, les autres

p408

cherchant en vain des remedes
contre son changement, et réduits, au
milieu d' un autre amour, à souhaiter
encore son coeur, tout perfide qu' il est.
Appuyez, d' un autre côté, sur la reconnaissance
de mon mari. Faites-lui
valoir les empressemens d' un nouvel
amant. Comptez tous les momens de la
journée, et dites-lui que le marquis ne
lui en laissera pas un à regretter. N' oubliez
rien, en un mot, de ce qui peut la

déterminer. Vous trouverez peut-être
extraordinaire que je vous presse de
vous charger de cette négociation ; mais
sérieusement parlant, je crains tout de
la l' oisiveté de mon mari. Il n' est jamais
amoureux de moi que quand il ne sçait
que faire. C' est à vous, puisque vous
m' aimez, à prévenir les chagrins que
son retour pour moi pourroit vous donner.
Je ne sçais s' il me sied bien de vous
le dire ; je ne sçais même si vous ne souhaiteriez
pas qu' il revînt à moi. Vous
voudriez qu' il fût jaloux, parce que
vous n' auriez pas la commodité de me
voir si souvent, ou que vous seriez bien
aise de devoir à la contrainte dans laquelle
il me tiendrait, ce que jusqu' ici
mon amour vous a refusé. J' ai cru remarquer
que vous aviez cette fantaisie,

p409

mais ce sentiment-là n' est point délicat ;
et si cela arrivoit par cette voie, ce seroit
lui, et non pas moi qu' il en faudroit
remercier. Adieu, comte, je ne
sçais pourquoi je vous aime tant aujourd' hui ;
je vous ai dit toute la nuit les
plus jolies choses du monde ; je me suis
exagéré mes rigueurs, j' ai même été
jusqu' à craindre que vous n' en mourussiez
de désespoir ; en un mot, j' étois
un peu folle ; quel dommage que...
bon jour.

Billet.

Je ne puis vous répondre de rien. Le rendez-vous
que vous me proposez me paroît
un peu trop dangereux. Je ne suis point observée,
mais si je prenois moins de précautions,
je risquerois sans doute de l' être. Ne
nous mettons point au hasard de perdre,
par un instant de folie, la liberté qu' une
longue circonspection nous a acquise. Je
conçois d' ailleurs ce que vous exigeriez de
moi ; je me souviens des marques de foiblesse
que je vous donnai hier, et peut-être
vous les voudriez mettre à profit : toutes
réflexions faites, je ne puis. Si vous voulez
venir ce soir chez moi, vous m' y trouverez ;
cependant je n' y serai point seule :
je vous aime, et je craindrois d' employer

p410

plus de tems à vous le prouver qu' à vous le dire.

Lettre 23.

Non pas, s' il vous plaît monsieur le comte ; ne nous brouillons plus, il m' en coûte trop en raccommodemens : encore un, je ne répondrois plus de moi. Scélérat que vous êtes ! Je crois que vous ne me donnez tant d' inquiétude que pour me rendre plus sensible encore que je ne le suis. C' est un moyen admirable pour se faire aimer. Je sens, au travers de toutes vos démarches, que vous recherchez moins les plaisirs du coeur, et les tendres épanchemens que ceux que l' amour peut procurer. Je ne sçais comment vous dire cela ; mais je suis sûre que vous m' entendez mieux que je ne m' exprime. Je ne sçaurois m' empêcher de rire quand je pense à vos emportemens et à ma résistance. Elle doit vous prouver que j' en veux absolument rester où nous en sommes. Bien des femmes à ma place auroient accepté le parti ; elles auroient pu se vanter de ne s' être rendues

p411

que par lassitude, et c' est toujours autant de pris sur les reproches qu' on peut avoir à se faire. Quant à moi, je m' imagine qu' en pareille occasion, on a des forces tout autant qu' on en veut avoir ; jugez de ma volonté par les miennes. Sçavez-vous bien que je ne sçais plus que penser de Lucrece ? Encore avoit-elle un avantage sur moi : elle n' aimoit pas Tarquin ; mais, moi qui vous adore, moi qui vous trouve charmant, avoir opposé à vos prieres, à vos larmes, à vos caresses tant de fermeté, c' est un effort qui surpasse le sien. Je vous pardonne vos extravagances ; mais désormais laissez-moi en repos. Quoique ma vertu soit grande, et qu' elle ne brille jamais mieux que lorsqu' on l' attaque, ne l' exposez plus, je vous prie, au péril qu' elle courut hier. Les femmes sont

journalières : j' étois, après que vous m' eûtes quittée, d' une humeur détestable, et j' étois déjà couchée lorsque mon mari, tout essoufflé, tout botté, tout hors de lui, entra dans mon appartement. Il me dit d' abord qu' il étoit horriblement fatigué ; après il me trouva jolie ; et lui, qui avec moi ne s' avise jamais de rien, s' avisa de vouloir partager la moitié de mon lit. Il m' expliqua

p412

plutôt en amant qu' en mari ses amoureuses intentions, et je ne sçais pas ce qui en seroit arrivé, si je ne l' avois pas prié brusquement de s' en aller chez lui ; et de me laisser reposer. J' étois si lasse, si rebutée des hommes que je l' aurois battu, s' il eût persisté dans son dessein. ç' auroit été effectivement un caprice singulier de donner à mon mari ce que je venois de refuser à mon amant. Adieu, venez dîner avec nous ; mais songez à vous observer. Le marquis me croit la moins sensible de toutes les femmes, et c' est sur cette idée qu' il s' est faite qu' il se repose absolument. Tâchez donc de ne le pas détromper ; lui-même nous fournira les occasions de nous voir en liberté ; et qui sçait après tout si je serai toujours disposée à en user comme de celle d' hier ? Je le sens ; sa présence m' obligera à lui jouer un méchant tour. Un mari seroit trop heureux s' il pouvoit faire oublier à sa femme qu' il est au monde.

p413

Lettre 24.

Il est vrai, je suis jalouse, et l' explication que j' eus hier avec vous, loin de détruire mes soupçons, n' a servi qu' à les augmenter. Vous avez encore osé me présenter ma rivale. La cruelle qu' elle est ! Avec quelle feinte douceur elle m' a demandé mon amitié. Avec quel art elle m' a parlé de vous ! Je n' avois

pas seulement l' esprit de m' en défier ;
je jouissois de la douceur extrême
de vous entendre louer, et je croyois
qu' elle me félicitoit tacitement sur mon
choix, pendant qu' elle ne cherchoit par
mes réponses qu' à s' affermir dans le sien.
Que je la hais de cet artifice ! Que je
vous hais vous-même, perfide, et que
mon coeur, en vous détestant, se venge
bien de l' amour qu' il eut pour vous et
de sa crédulité ! Peut-être serois-je encore
dans mon erreur si vos yeux ne
m' eussent tout appris. Vous m' estimez
si peu que vous ne daignez pas même me
tromper bien. Vous croyez, qu' aveuglée
par ma passion, je ne verrai pas ce
qui la blesse si vivement. L' amour est

p414

toujours clair-voyant quand il est au
point que je sens le mien. Accoutumée
à être aimée, réfléchissant avec plaisir
sur tout ce qui me prouvoit votre tendresse ;
comment avez-vous pu penser
que je ne m' appercevrois pas de votre
négligence et de vos mépris ? Sera-ce
en m' accusant de bizarrerie que vous
dissiperez mes soupçons ? Pouvez vous
me nier que vous n' ayez point passé
avec elle les deux jours que vous m' avez
refusés ? En répondant même hier
à mes reproches, vous ne regardiez que
ma rivale, vous sembliez lui demander
pardon de la peine que vous preniez de
vous justifier. Vous aviez honte de dire
à un autre que vous craigniez d' aimer
toujours vainement ; vous fites entrer
dans vos justifications la comparaison
d' elle à moi. Vous soupiriez d' être obligé
d' en faire un portrait que vous croyez
infidèle ; et vous lui rendiez en secret
tous les charmes que votre bouche traîtresse
vouloit lui dérober. Mais quand
il seroit vrai qu' elle me fût inférieure
autant que vous vouliez me le faire
croire, pensez-vous que j' en fusse plus
persuadée de votre indifférence pour
elle, et votre caprice ne suffiroit-il pas
pour me faire tout appréhender ? Je vous

p415

l' ai dit cent fois, je crains tout. J' aurois tous les agrémens que vous m' avez donnés, je serois seule avec vous dans tout l' univers, que je ne serois pas encore rassurée sur votre inconstance. Vous souvient-il de ce jour où je pensai vous perdre sur quelques agaceries que vous fit la princesse de , et que votre vanité vous fit attribuer follement à l' amour qu' elle avoit pour vous. Ai-je ignoré que vous ne revîntes à moi que lorsque vous eûtes perdu toute espérance de lui plaire. Trop heureuse encore de n' avoir pas été instruite de toutes les perfidies que vous m' avez faites. Mais sans aller chercher dans le passé, tâchez de me persuader que cette joie qui vous animoit, quand vous jouiez hier, n' étoit que pour moi. Rappelez-vous cette froideur avec laquelle vous me parlâtes, ces regards inanimés et contraints, ces soupirs que vous donniez plus au chagrin d' être loin d' elle, qu' au plaisir d' être auprès de moi. Ne me dites pas que c' étoit pour cacher aux yeux des autres votre véritable passion, que vous en feigniez pour elle. Quand on aime, l' amour perce au travers de la contrainte ; un regard, un geste prouve plus en certaines occasions que les discours

p416

les plus étudiés. D' ailleurs ce seroit pour vous une excuse frivole. Quand vous m' aimiez, vous étiez moins circonspect, et quelque peine que j' eusse à contraindre vos empressemens, je vous aurois plutôt pardonné mille imprudences que tant de froideur. Je vous ai vu. Ingrat ! Je ne puis me le rappeler sans frémir. Adieu. Je suis honteuse d' avoir perdu tant de tems à me plaindre ; ne me voyez plus, renvoyez-moi mes lettres et mon portrait ; il ne vous sieroit point de garder ces marques de ma foiblesse, et vous n' avez pas de raison pour vous opposer à ce que je desire. Laissez-moi m' affermir

contre vous, contre moi-même,
vous ne triompherez plus de ma foiblesse,
et si je ne puis m'empêcher de
pleurer votre perte, je me sauverai du
moins de l'affront de la pleurer à vos
yeux.

Lettre 25.

Non, monsieur, je ne vous verrai
pas, vos efforts sont superflus, et
vous m'êtes à présent trop indifférent

p417

pour vouloir de vous aucune justification.
La crainte où vous êtes que je ne
vous haïsse est mal fondée, je ne vous
haïs pas ; mais je ne vous aime plus :
rassurez-vous, on ne haït en pareil cas
qu'autant qu'on aime bien ; et pour que
vous n'en puissiez pas douter, trouvez
bon que je vous assure ici de mon
indifférence. Vous ferez là-dessus tels
commentaires qu'il vous plaira. Je ne
suis que trop bien vengée, s'il est vrai
que vous m'aimiez encore. Il est douloureux
d'aimer seul, et aimable comme
vous êtes, peut-être cela ne vous
est-il jamais arrivé ? Je ne vous dis rien
sur votre changement, il est l'effet de
votre caprice ; et comme vous aimiez,
il y a quelques jours, Madame De ,
il se peut bien que vous m'aimiez aujourd'hui.
Quant à mon coeur que vous
me redemandez, il n'est plus à moi, ou
du moins je ne veux plus qu'il soit à
vous. Il sera plus avantageux pour vous
que les choses restent entre nous dans
l'état où elles sont : si je renouois avec
vous, ce ne seroit que pour avoir le
plaisir de vous tromper à mon tour ;
mais ce plaisir là est indigne de moi. Je
ne vous aime plus. Il est fâcheux pour
votre vanité de voir ces tristes mots

p418

tracés de la main qui vous a tant de
fois écrit le contraire ; mais il n'est pas
étonnant que je suive votre exemple ;

je serois morte de douleur si mon inconstance
ne m'avoit pas mise hors d'état
de sentir la vôtre. Ainsi, épargnez-vous
des démarches qui, loin de vous
rendre mon estime, vous avilissent encore
à mes yeux. Vous me défiez dans
votre lettre de vous prouver que vous
aimiez Madame De ; cela ne me touche
point assez pour le faire. Aimez-la,
j'y consens, mais que ce soit d'une façon
bien tendre ; épargnez-lui les tourmens
que vous m'avez causés. S'il se peut,
rendez vous digne de posséder une aussi
aimable conquête, ou si vous n'avez
plus de ses rigueurs à craindre, songez
à vous conserver des bontés si peu communes.
Vous partez, dites-vous, si vous
me trouvez inflexible. En cas que cela
arrive, prospérité et bon voyage.
Lettre 26.

Quelle est donc la puissance de
l'amour ! Je vous sçais coupable et je
vous pardonne. Mais qu'il est difficile

p419

de haïr ce que l'on aime, et qu'on a de
plaisir à penser qu'il n'est point infidèle,
quand on a eu tant de raisons de croire
le perdre pour toujours ! Reprenez mon
coeur, puisse sa possession vous rendre
assez heureux pour vous fixer ! Et puissiez-vous
m'aimer assez pour m'empêcher
de vous haïr un jour ! Je veux bien
croire que je me suis trompée quand je
vous ai cru prévenu pour une autre, et
il ne tiendra pas à moi que bientôt je ne
reconnoisse encore mieux mon erreur.
Je ne cherche point à me tourmenter,
mais exempte de caprices, je ne le suis
pas de soupçons ; mon amour s'alarme
de tout, un regard jetté sur une autre,
me fait penser mille choses extravagantes,
j'envisage dans le moment votre
perte ; et l'idée de n'être plus aimée
de vous, est une idée que je ne sçaurois
soutenir. Et vous croyez que mon
amour est refroidi ! Si je ne vous aimois
avec fureur, prendrois-je garde à
vos actions ? Hélas ! Il en est qui vous
paroissent innocentes, et qui me mettent
au désespoir. Que ne pensez-vous

de même ? Pourquoi, toujours occupée du soin de vous plaire, ne trouvai-je pas en vous le même retour ? Par cette feinte cruelle, aviez-vous prétendu me

p420

faire mourir de douleur ? Aviez-vous besoin de réchauffer dans mon coeur des sentimens que votre indifférence, votre changement, votre haine même ne pourroient point amortir ? Avez-vous pu concevoir le dessein de feindre de me donner une rivale, et si vous m'aimiez autant que je vous aime, auriez-vous pu, je ne dis pas lui adresser le moindre des discours, mais seulement contraindre vos yeux à la regarder ? Seriez-vous assez maître de votre coeur pour jouer un pareil personnage ! Ah ! Gardez-vous de me le laisser croire, je vous aimerois mieux infidèle que perfide. Mais qui m'assure que vous n'avez pas eu envie de changer ? Vous me dites que non, devrait-ce être assez pour me le faire croire ? Encore troublée du péril que j'ai couru, craignant sans cesse, mon coeur frappé dément en secret vos sermens et ma crédulité. Je sens même, je vous l'avoue à regret, que le peu de confiance que j'ai en vous, m'a refroidie, et j'ai trop de peine à vous justifier pour que vous n'avez pas été plus coupable que vous ne le dites. Je crois votre repentir et votre douleur sincères ; mais le souvenir du passé, et la crainte de l'avenir me glacent sur le

p421

présent. J'ai besoin de raisons pour vous rendre un amour aussi vif que celui que vous avez éprouvé. Je m'efforce de vous trouver aimable, je soupire de me trouver si différente de ce que j'étois ; je sens que j'ai perdu de ce trouble et de ces desirs que je me plaisois à entretenir, sur lesquels même je n'avois pas besoin de réflexions pour en faire mon bonheur.

Un peu plus tard, peut-être je ne vous aimerois plus. Que l'aveu sincere que je vous fais, vous fasse connoître de quelle conséquence il est avec moi d'imaginer de pareilles choses. Ne croyez pas cependant que je vous voie sans plaisir revenir à moi ; quoique je vous aime moins, vous ne pouvez concevoir combien je vous aime. Que vous me rendriez heureuse si votre ame insensible pouvoit se remplir d'une partie des feux dont la mienne est agitée ! Je crois n'avoir pas besoin de vous prescrire de ne plus voir Madame De , examinez si cela vous coûte, et songez à ne me pas laisser penser qu'en cessant de la voir, vous me faites un sacrifice. Adieu. Mon mari, comme j'achevois ma lettre, est entré dans mon cabinet, et occupé d'un soin assez singulier, en m'annonçant qu'il alloit à Versailles, il m'a

p422

demandé pourquoi je ne vous voyois plus, et me voyant interdite à sa demande : madame, m'a-t-il dit d'un air très-sérieux, vous devenez de jour en jour plus capricieuse, et il semble que ce soit sur mes amis que vous vous plaisiez de répandre les effets de votre bizarrerie ; le comte en est un que j'estime, et vous me ferez plaisir d'accepter le pardon qu'il viendra vous demander : ce n'est pas qu'il soit coupable ; mais il est assez poli pour ne pas vous faire souvenir de votre brusquerie, et pour prendre sur son compte vos mauvaises façons. Faites en sorte qu'en revenant je le voie ici aussi content qu'à son ordinaire, ou permettez que je m'en prenne à vous. Mais, monsieur, lui ai-je répondu, qui vous a dit que nous fussions brouillés ? Lui-même, a-t-il repris ; mais ne lui en voulez pas de mal, car j'ai eu toutes les peines du monde à lui arracher ce mystere. Quoi qu'il en soit, recevez-le bien, soyez sûre que, pour vous punir, je l'amenerai tous les jours chez vous. Ces femmes, a-t-il ajouté en partant, ne peuvent vivre en paix avec les gens. Je vous sçais bon gré de

vous être servi de son intercession pour
vous raccommoier avec moi : le fait est

p423

rare. Mais si je ne vous avois pas aimé,
sa recommandation auroit été assez inutile.
Je meurs de rire de son zèle, mais
ne conviendrez-vous pas que c' est dommage
de le tromper ?

Lettre 27.

Vous m' accusez d' être indifférente,
et vous ne concevez pas comment,
au milieu de vos transports les plus tendres,
vous ne me voyez point cette
émotion qu' ils devroient naturellement
faire naître. Je l' ai bien conçu quelque
tems ; mais ce qui me fâche, c' est que
je commence à ne le plus concevoir.
Vous inférez de mon insensibilité prétendue,
que votre passion est plus forte
que la mienne, vous vous répandez en
reproches, et ne connoissant en amour
d' autres plaisirs que ceux que les sens y
attachent, vous traitez de chimere et
d' illusion les mouvemens qui portent à
l' ame une volupté plus vive et plus délicate
que celle dont vous faites votre
unique objet. Que ne pouvez-vous la
connoître ! Et comment, en étant si pénétrée,
puis-je si peu la décrire ! Si je

p424

la sentois moins vivement, sans doute
je l' exprimerois mieux. Vous m' accusez
d' indifférence. Ah ! Que ne puis-je sans
crime répondre à vos empressemens !
Vos plus tendres transports ne suffiroient
pas aux miens, et je vous ferois
bientôt rougir d' avoir osé croire que ma
passion est moins violente que la vôtre.
Moi, sans desirs ! M' en croyez-vous
exempte ? Voyez vous tout mon désordre ?
Moins heureuse que vous, ne suis-je
pas dans la nécessité de vous le cacher ?
Puis-je m' y abandonner, sans offenser
cette vertu cruelle dont le secours, tout
foible qu' il est, m' a jusqu' ici sauvée de

la perte de votre estime, de celle de votre
coeur ? Sans cette fatale certitude
que... hélas ! Où m' emportai-je !
N' avois-je que cela à vous écrire ? Que
je vous ai dit de choses criminelles pour
moi, peu flatteuses pour vous, qui comptez
peut-être pour rien l' égarement de
ma raison ? Pourquoi n' ai-je pas la force
d' effacer tout ce que je me reproche ?
Ne vous en prévalez pas au moins. Sans
Dupré, qui s' impatient dans ma chambre,
et qui ne me donneroit pas sans
doute le tems de recommencer, je m' épargnerois
la honte de tant de folies.
Comptez-les pour rien, je vous prie.

p425

M' en croirez-vous, quand je vous dirai
que je serai plus prompte à les désavouer,
que je ne l' ai été à les écrire ?

Adieu.

Je suis au désespoir, ma mere m' emmene
avec elle je ne sçais où. Je ne vous
verrai pas de toute la journée : j' ai eu
beau lui dire que je ne me portois pas
bien, elle s' est obstinée à me trouver le
meilleur visage du monde. Je ne vous
verrai pas. Que je vais m' ennuyer !

Billet.

Je ne sçais si je fais bien de vous avertir
que je suis seule ; mais je m' ennuie et
je voudrois vous voir ; peut-être ne le devois-je
pas dans l' état où les belles descriptions
du marquis vous ont mis. Je lui suis
obligée du soin qu' il prend de me vanter
avec tant de zele ; s' il en est si content,
jugez combien le seroit un homme que j' aimerois
et qui jouiroit de mes transports.

Un mari ne voit que la statue, l' ame n' est
faite que pour l' amante. Je ne doute point
du plaisir que vous auriez à vérifier ses
discours ; quoi qu' il en soit, mon mari ne
dîne pas avec moi, et quand vous viendriez
remplir une place qu' il laisse vuide,
je ne vois pas ce qu' on aura à me reprocher.

p426

J' aurois bien envoyé chercher des femmes ;
mais il me semble que vous m' amusez
davantage, et je hais par-dessus tout à
m' ennuyer. Ayez donc la bonté de me venir
tenir compagnie. Je ferai ce que je pourrai
pour vous rendre la mienne agréable,
et dieu veuille que ce soit assez pour vous
du plaisir de me voir.

Lettre 28.

Oui, je l' avoue, si mon mari arriva
hier à propos pour lui, il vint
fort mal à propos pour vous ; ma vertu
chancelante ne se défendoit plus que
foiblement, vos empressemens m' avoient
surprise au point de me la faire perdre
de vue. L' occasion, votre amour, le
mien, tout combattoit contre moi, je
sensois ce que je n' ai jamais senti. Mes
yeux égarés, même en vous regardant,
ne vous voyoient plus. J' étois dans
cet état de stupidité où on laisse tout
entreprendre, et mes réflexions avoient
fait place à une ivresse, plus aisée à
ressentir qu' à exprimer : que serois-je devenue
si le marquis ne fût arrivé ! Je
recule votre perte d' un jour. Que sais-je ?

p427

Peut-être pour jamais ! L' état où
je me suis vue, quelque désordre qu' il
porte dans les sens, quelque enchanteur
même qu' il puisse être, est trop à craindre
pour que je ne cherche pas à ne
m' y plus retrouver. Vous n' attendiez
pas, j' en suis sûre, cette conclusion,
et dans l' impatience que vous avez de
réparer ce que le hasard a gâté, vous
m' en supposez une semblable ; vous avez
tort. Que dans ces momens cruels où
la nature nous livre à nous-mêmes,
où tous les sens troublés agissent pour
notre séduction, où les transports d' un
amant échauffent sans cesse les nôtres,
et ne portent à l' imagination que l' idée
d' un plaisir vif et présent, que dans
ce délire, dis-je, on souhaite sa défaite,
je le crois. On ne la voit pas. Mais
que, revenue de ce funeste état, on
puisse se soumettre aux desirs d' un amant
et le rendre heureux, parce que votre
foiblesse l' a mis une fois au point de

l' être, voilà ce que je ne conçois pas.
Donc, en suivant ce raisonnement, je
ne vous donnerai pas de rendez-vous,
parce que je ne suis plus folle. Vous
en serez fâché, et moi aussi peut-être.
Mais, en vérité, je ne puis faire autrement :
si j' étois sûre cependant que

p428

mon mari pût encore venir nous troubler,
je vous l' accorderois ; car sans lui,
ma vertu n' étoit qu' une sottise. Ce cher
marquis ! Je l' ai tant embrassé ! Il ne
sçavoit à quoi attribuer mes caresses ;
et comme il est amoureux de votre parente,
il les recevoit avec un air sombre
et contraint qui vous auroit fait
rire. Je crus d' abord hier, en le voyant
entrer... que les maris ont des pressentimens
qui les avertissent de ce qui
se fait chez eux en leur absence ; mais
ils donnent tous les jours trop de preuves
du contraire, pour que j' aie pu m' arrêter
long-tems à cette idée. Il avoit
été troublé aussi, ce pauvre marquis.
Assurément, c' étoit hier un bon jour
pour les maris. Le plaisir que j' ai de
vous être échappée, m' a donné une
gaieté, a répandu sur toute ma personne
des graces si vives, si touchantes, que
vous mourrez d' amour en me voyant
si jolie. Je serai à la vérité un peu cruelle ;
mais, comte, cette vertu n' est-elle pas
affreuse ? Elle va devenir plus intraitable
que jamais. Car enfin, je ne puis
plus succomber avec gloire ; je suis obligée
d' être fiere ; vous avez voulu profiter
de ma foiblesse, je ne dois point
vous le pardonner. Cette vertu, comte,

p429

les gens qui l' ont faite connoissent-ils
l' amour ? Cette pensée me rassure ; il
y a sans doute des cas sujets à l' exception ;
mais il n' y auroit point d' honneur
à en profiter. Voyez dans quel embarras
je suis ; vous d' un côté et elle

de l' autre ; le fâcheux équilibre ! Pour
le conserver, ne me voyez plus, je
vous prie, que de loin, ou en public.
Si cela vous ennuie, vous vous amuserez
avec vos desirs ; je vous les permets
jusqu' à nouvel ordre. Adieu.

Billet.

Hé mon dieu, dormez, mon pauvre
comte ! Dormez pour avoir du moins
le plaisir de faire des songes. Dédommangez-vous,
par des illusions agréables, de tout
ce que mes rigueurs ont d' accablant. Hélas !
Dans l' état où vous êtes, je n' oserois
vous faire la moindre petite faveur, tant
je craindrois d' être obligée de la reprendre.
Don Quichotte, en sortant de la montagne
noire, n' étoit pas si décharné que vous.
Que voulez-vous qu' on fasse d' un amant
si triste ? Reprenez votre embonpoint, je
vous ai permis d' être malade quand il
s' agissoit de me faire pitié ; mais
pourriez-vous à présent vous y méprendre ? Je

p430

vais ce soir à l' opéra, jouissez du plaisir
de m' y voir ; il vous paroîtroit peut-être
extraordinaire d' avoir là un rendez-vous,
si vous ne saviez parfaitement qu' il
n' y en a plus à huis clos ; cependant venez
de bonne heure.

Billet.

à l' opéra, sur un mot que vous m' avez
dit, j' ai soupiré, même mes yeux ont
accompagné ce soupir ; je croyois, puisque
vous m' en avez remercié, que vous
m' aviez entendue ; cependant vous m' en
demandez aujourd' hui l' explication ; ce que
je vous dirois à présent ne rendroit pas
ce que je vous disois dans ce moment là.
L' esprit n' imite pas toujours les expressions
du coeur : et peut-être que le mien
n' est pas dans la disposition où vous le
trouvâtes hier, ou du moins voudrois-je
m' en flatter. Vous me demandez si je reste
chez moi ; je voudrois bien vous répondre
non ; mais vous ne méritez pas ce mensonge.
Vous voulez sçavoir si j' y serai seule,
je pourrois bien vous le dire, mais ne voulez-vous
rien deviner.
(on a supprimé ici quelques lettres.)

lettre 29.

De l' amour tant qu' il vous plaira :
mais un peu plus de sagesse et de discrétion,
ou je suis perdue. Vous m' embrassiez
hier avec tant d' emportement,
et il paroissoit tant de fureur dans vos
yeux qu' il étoit impossible de ne pas
s' appercevoir de ce que nous avons tant
d' intérêt de cacher. Vous suis-je si peu
chere que vous vouliez me perdre, et
avec si peu de plaisir pour vous ? Dans
quel tems ne pensâmes-nous pas être
surpris ? Est-ce au milieu du tumulte ? ...
ah j' en frémis ; si vous m' aimiez, m' exposeriez-vous
à de tels dangers ? N' avons-nous
pas assez de momens dans la
journée ? Que vous êtes bizarre ! Vous
ne desirez jamais plus ardemment que
lorsqu' il est presque impossible de vous
satisfaire ; et quand, dans des lieux
dont nous sommes sûrs, je me livre à
votre tendresse, je vous trouve sans
empressement et sans ardeur. C' est une
remarque que vos folies m' ont fait faire
malgré moi ; vous me rendez, je crois,
assez de justice pour ne point m' accuser

d' emportement. Je ne suis cependant
pas insensible ; mais mon coeur me
fournit plus que le vôtre ; ce qui fait
mon bonheur, seroit pour vous une
tiédeur insupportable. Vous n' imaginez
rien au delà de vos desirs. Vous ignorez
les soins délicats qui touchent tant
un coeur sensible ; cet amour enfin que
vous sentez si peu, et dont vous ne
connoissiez que ce que j' en voulois toujours
ignorer. Je vous parle-là sans doute
une langue étrangere : votre coeur ne
vous reproche rien, vous me montrez
de bonne foi les seuls mouvemens dont
il est capable, et le fruit que je tirerai
de mes plaintes, sera de me voir mieux
trompée à l' avenir. Je m' en plaindrois
moins si vous pouviez apprendre en
même tems à mieux tromper les autres.
Croyez-vous m' avoir gardé toute la

discrétion que vous me devez, quand
vous n' aurez dit à personne les termes
où nous en sommes ensemble : ne savez-vous
pas que les actions en disent plus
que tout le reste ? Voulez-vous faire
deviner à tout le monde que vous m' aimez,
et qu' il ne manque rien à votre
bonheur ? Est-il si grand que vous ne
puissiez le contenir ? Perdroit-il de son
prix à être ignoré ? Quelle est cette affectation

p433

de vouloir toujours me parler à
l' oreille, et de commettre enfin cent
mille autres imprudences de cette nature ?
Pourquoi le soin de ma réputation
est-il celui qui vous touche le
moins ? Si vous y vouliez pourtant un
peu réfléchir, vous sentiriez que je
mérite d' être ménagée, que j' en ai besoin.
Ne vous fiez pas à l' indolence de
mon mari, elle est à craindre si elle
vient un jour à me soupçonner de foiblesse.
Tout m' est suspect : voyons-nous
en public le moins que nous pourrons,
je crains votre indiscretion ; et toute
votre probité ne me rassure pas sur
vos transports. Je crains les miens ; je
sens que je ne vous regarde jamais comme
un autre homme. Comment cacher
les mouvemens qui m' agitent lorsque
je vous vois ? Contraignons-les : il faut
si peu de chose pour nous déceler. Un
mot que nous ne croirons de nulle
conséquence, un regard, une simple
préférence, tout cela s' explique toujours
dans le monde d' une façon désavantageuse.
Que de gens qui n' y ont
d' autre occupation que celle de nuire !
Si la calomnie attaque tant de personnes,
que ne devons-nous pas craindre
de la médisance ? Donnez-moi, je vous

p434

prie, pour plus grande preuve d' amour
celle de m' en marquer moins. Vous imaginez-vous
desirer seul ? Croyez-vous

que je ne me fasse pas violence ? Mais puisque je résiste à ces mêmes desirs, pourquoi n' en feriez-vous pas autant ? Vous devriez rougir d' avoir moins de force que moi. Adieu ; vous vouliez me voir, mais j' ai bien envie que cela ne se puisse pas. N' importe, venez, je n' aurai ni amis ni ennemis, et ne vous battant guere que par vanité, le défaut de témoins pourra bien affoiblir votre valeur. Venez dîner avec moi, je n' ai été de ma vie ni si belle, ni si folle. Que je vous plains !

Lettre 30.

Je suis bien aise, quoique vous me grondiez un peu, que vous m' ayez écrit ; le prétexte de vous faire réponse m' aidera beaucoup pour ce que j' avois à vous apprendre. Pour commencer avec ordre, je vous dirai, premièrement, que vos craintes sont extravagantes ; et pour vous le prouver, pas le moindre mot d' amour, nulle assurance de fidélité,

p435

ni pour le présent, ni pour l' avenir. Je ne suis pas fâchée que vous me soupçonniez un peu : tout ce que je puis faire pour vous, c' est d' aller mon train ordinaire : si avec cela vous voulez être incommode, tant pis pour vous. Passons au reste. Mon mari, comme vous sçavez, se croyoit malade hier, et le soin de sa santé étant le premier de ses plaisirs, je pensois avec raison qu' il ne sortiroit point de toute la semaine ; cela nous auroit contraints : il a changé d' avis. Il s' est éveillé ce matin le tein frais et les yeux vifs, il est venu dans mon appartement avec un air nonchalant et douloureux, pour voir ce que je lui dirois de son visage ; je l' ai trouvé tel qu' il étoit, c' est-à-dire, un peu meilleur que le mien, je l' en ai félicité, et l' ai assuré que ce qu' il prenoit pour une indisposition, n' étoit qu' un ennui qui, répandu sur ses charmes, en obscurcissoit une partie. Il a insisté, je l' ai conduit à mon miroir, il a ri en se regardant, et tout d' un coup il m' a dit qu' il étoit mieux.

Cette découverte l' a mis en si belle humeur,
qu' il est resté à ma toilette, où
il a été le plus aimable et le plus galant
de tous les hommes. J' ai presque eu envie

p436

de le prier de m' aimer encore ; il
est enfin sorti pour aller à la sienne, où
je l' ai accompagné. Il s' est fait habiller
avec toute la coquetterie d' une femme
qui attend un amant chéri, j' ai loué ses
agrémens, j' ai même mis la main à sa
parure, je l' ai tant assuré qu' il étoit
charmant, qu' il s' est déterminé à aller
chez votre cousine, où il passera la
journée. Malgré votre gronderie, je
me sens en disposition de la bien employer,
et j' ai cru que pour la passer
avec agrément je n' avois besoin que de
vous. Si vous voulez cependant, nous
aurons du monde ; je crains que tant
de solitude ne vous ennuie, sur-tout
m' aimant aussi peu que vous le faites
aujourd' hui ; quoi que vous en puissiez
penser, je n' ai point envie, par complaisance
pour vos caprices, de m' ennuyer
quand je puis faire mieux : ainsi
venez, et de bonne heure, je ne vous
ai jamais tant souhaité.

p437

Lettre 31.

Les affaires qui vous retiennent à
Paris vous font perdre, dans l' embarras
et la tristesse, le plus beau mois
de l' année, et votre absence me prive
de tous les plaisirs que je pourrais prendre
dans un lieu qui seroit charmant
pour moi, si vous pouviez y venir. Pensez-vous
comme moi ? Paris, depuis
que je l' ai quitté, a-t-il encore des
charmes pour vous ? Tout ce que vous
y voyez vous est-il indifférent ? Souhaitez-vous
de m' y voir ? Vous souvenez-vous
que je vous aime, et ce souvenir
contribue-t-il autant à votre bonheur,
que la passion que j' ai pour vous

contribue au mien ? Que je suis heureuse,
si au milieu de tous les plaisirs qui vous
environnent, votre coeur sent qu' il lui
manque quelque chose ! Avez-vous du
plaisir à m' être fidele ? M' aimez-vous enfin
autant que je vous aime ? Ce n' est que
dans un amour aussi violent que le mien,
qu' on peut goûter une joie véritable.
On s' ennue quand on aime médiocrement.
Si votre lettre dit vrai, que
j' ai lieu d' être contente ! Que vous

p438

vous exprimez bien ! Il me sembloit
même en la lisant, que j' avois moins
d' amour que vous : mais est-il possible
qu' au milieu de tant de trouble on puisse
avoir tant d' esprit ? Sentez-vous tous
ce que vous m' écrivez ? Vous me dites
que vous vous ennuyez ; je n' ai d' heureux
momens que ceux que j' emploie à
penser à vous. Que je regrette ceux que
je suis forcée de donner à d' autres soins,
et que pour soulager une si cruelle absence,
c' est peu de chose qu' un portrait !
Si vous sçaviez toutes les folies que
je lui dis ! Le mien vous occupe-t-il quelquefois ?
Avez-vous besoin de ce secours
pour penser à moi ? Devroit-il
vous suffire ? Ah ! Que vous m' aimez
foiblement ! Devriez-vous me laisser dans
la tristesse de ma solitude ? Ne devriez-vous
pas vous-même sentir toute l' horreur
de la vôtre ? Vous avez peut-être
saisi l' occasion de votre procès pour
vous dispenser de me voir aussi souvent
que vous le devriez. Le visage de
votre rapporteur vous plaît-il plus que
le mien et tous les procès du monde
valent-ils celui que je pourrais vous
faire perdre ? Je donnerois tout au monde
pour avoir le plaisir de vous voir
ici. L' espérance que vous me donnez

p439

d' y être dans quatre jours ne sera-t-elle
point vaine ? La cour et vos affaires

vous en laisseront-elles le tems ? à présent je suis veuve, mon mari, occupé dans le même lieu, et plus que vous, ne peut pas venir si-tôt, et vous devriez mieux user de la liberté que pourroit vous donner son absence. Le tumulte de la ville est désagréable aux amans, le coeur y est sans cesse gêné par des bienséances incommodes ; et ce n' est que dans la tranquillité de la solitude qu' on jouit parfaitement de soi-même. Venez donc essayer si vous me trouverez moins cruelle, et si votre vue ne me rendra pas plus tendre. Je vous avouerai du moins que la beauté de la nature, l' ombre et le silence des bois, me jettent malgré moi dans une rêverie dont je vous trouve toujours l' objet. Votre image me suit jusques dans les bras du sommeil, je vous vois toujours le plus aimable berger du monde, et quelquefois le plus heureux. Mais enfin, tous ces plaisirs ne sont que des songes ; venez par votre présence m' en offrir un plus réel. Adieu ; vous vous plaignez, pourriez-vous bien me dire pourquoi ? Adieu, souvenez-vous que je vous aime, et que je meurs où vous n' êtes pas.

p440

Lettre 32.

Huit jours se sont écoulés depuis que je ne vous ai vu ; huit jours que j' ai passé dans le plus grand chagrin du monde, et dans lesquels peut-être vous n' avez pas voulu trouver un moment pour penser à moi. Vous m' avez écrit, il est vrai, une lettre qui auroit paru fort tendre à toute autre. Mais pouvez-vous m' annoncer tranquillement que vous ne pouvez venir de huit jours ? Est-il possible qu' une absence aussi longue ne vous paroisse pas aussi cruelle qu' à moi ? Mon coeur, parce qu' il est à vous, a-t-il perdu de son prix à vos yeux ? La vivacité de mon amour me fait trouver de la langueur dans le vôtre ; il me semble que vous ne devriez pas me laisser dans l' ennui de ma solitude. Je vous veux mal de votre peu d' empressement,

je voudrais quelquefois que,
pour me voir, vous sacrifiassiez tous
les devoirs et toutes les affaires du
monde ; j'oublie que je vous ai défendu
de le faire ; quand je m'en souviens,
je ne vous pardonne pas de m'avoir si

p441

bien obéi. Pourquoi m'exposez-vous
à penser des choses si extravagantes ?
Un moment est-il donc si difficile à
trouver ? Osez-vous bien donner au
sommeil un temps qui ne devrait appartenir
qu'à l'amour ? Lorsque vous
remplissez toutes les heures de ma vie,
ne puis-je exiger de vous quelques-unes
de la vôtre ? Si vous sçaviez combien je
m'ennuie, que des robins et des financiers
m'accablent, en vérité vous plaindriez
mon sort. Il n'est pas nécessaire
d'être éloigné de ce qu'on aime, pour
ne pas s'amuser de leur compagnie, et
malheureusement, ils ont commencé
avec tant de respect à m'ennuyer, que
je ne sçais plus comment faire pour m'en
débarrasser. La maison de P est pleine
de ces messieurs, elle est si proche
de la mienne que j'en suis obsédée toute
la journée, sur-tout des jeunes robins.
Ils ont des façons si sémillantes,
tant d'esprit, et débitent la fleurette
avec des airs si cavaliers, qu'il faut être
aussi prévenue que je le suis pour ne pas
me rendre à leurs séduisants propos. Quelle
impertinence ! Quelle fatuité ! On
dit pourtant que ce sont des gens à
bonnes fortunes ; quelle honte pour
nous ! Je crois que l'habitude qu'ils ont

p442

de s'ennuyer à l'audience, répand sur
toutes leurs actions je ne sçais quoi de
fade, qui domine jusques dans leurs
manières les plus évaporées. J'ai déjà
reçu de ces petits téméraires trente déclarations
plus tendres les unes que les
autres. Vous ririez trop de les voir tous

à ma toilette s'empreser à me faire
leur cour. Les aimables petites personnes !
En vérité, ce seroit une sottise
que d'avoir avec eux de la vertu ; on
n'a, pour s'en pouvoir défendre, tout
au plus besoin que de goût. Sans Saint-Fer,
qui est d'avant-hier chez moi,
je crois que je serois malade d'ennui ;
mais sa gaieté me dédommage de toutes
les fadaïses que j'entends, et puis
j'ai avec lui le plaisir de parler de vous.
P me donna hier un souper qui acheva
de me mettre tout-à-fait de mauvaise
humeur. Mes robins y dirent mille bons
mots, je fus lorgnée impitoyablement,
on y médit beaucoup pour me plaire ;
et avec tout cela, croiriez-vous bien
que je ne m'y divertis point du tout,
et que si votre souvenir ne m'avoit soutenue
au milieu de tous ces amusemens,
j'y serois morte de chagrin. Adieu, venez
au plutôt, par votre air guerrier,
dissiper cette légion d'ennuyeux qui

p443

m'obsèdent. La chose presse ; faut-il pour
vous y déterminer, vous dire que j'entends
toussez votre oncle ? N'importe,
je vais pour me divertir, lui faire cacheter
ma lettre. Adieu, mon cher
comte, je n'ai pas le tems de vous
rien dire ; mais dites-lui de ma part
tout ce que vous pourrez imaginer de
plus tendre, et peut-être serez-vous
encore bien loin de ce que je sens.

Lettre 33.

Mais qui vous dit que j'aie besoin
de vos excuses ? Vous m'avez fait une
espece d'infidélité, je n'en saurois être
fâchée, c'est un exemple que vous me
donnez, et vous sçavez ce que ceux
de cette sorte-là valent auprès de mon
sex. Vous craignez qu'il ne soit suivi,
c'étoit une réflexion qu'il falloit faire
auparavant ; mais point, vous commencez
par insulter, et vous avez peur
après de la vengeance. Vous avez mené
hier, vous et Saint-Fer, des
filles d'opéra à la campagne ; je ne vois
là-dedans rien d'extraordinaire, je suis
persuadée que vous aurez choisi les plus

p444

vertueuses ; et quelque difficile que pût être ce choix, je m' en rapporte entièrement et à votre goût, et à votre discernement. D' ailleurs, il n' a jamais été défendu d' aimer la musique, et je conçois qu' elle est plus touchante au fond d' un bois que parmi l' embarras d' un théâtre, et la foule importune des spectateurs. Mais quand tout cela ne seroit pas, et que mon imagination, qui cherche sans cesse à vous justifier, voulût pour ce coup mettre les choses au pis, qu' en pourroit-il arriver ? Je rougirois dans cette occasion d' être jalouse, je ne puis seulement qu' en être un peu moins fidelle ; mais ce n' est pas à quoi vous avez pensé, et ce que, malgré votre étourderie, vous ne présumez pas qui puisse arriver. Cela sera pourtant : il me vient quelquefois les plus jolies tentations du monde, et je ne suis point fâchée que vous me fournissiez l' exemple d' y succomber. Je me piquois autrefois d' une constance qui ne pouvoit manquer de nous ennuyer l' un et l' autre. Je change de système. En nous donnant carrière sur toutes nos fantaisies, si celle de nous aimer nous reprend, sans retomber dans les premiers transports d' un amour naissant, nous nous

p445

verrons avec plaisir, nous nous regretterons même quelquefois. Point de jalousies, de brouilleries, de caprices, rien en un mot de toutes les délicatesses qui rendent l' amour si inégal. Nous nous ferons des confidences ; un aussi aimable homme que vous n' a que trop à raconter. Nous nous aiderons mutuellement par des conseils, s' il est possible cependant que ceux d' un étourdi tel que vous puissent servir à quelque chose. S' il vous arrive une aventure pareille à celle d' hier, je vous dirai que ces sortes de fantaisies avilissent un galant homme, et que, lorsqu' on se prend pour des personnes de cette sorte, on

s' expose à jouer un personnage disgracieux ;
qu' au milieu de mille inconvéniens
qui suivent ces petits divertissemens,
il est douloureux pour la
vanité de se voir en compromis avec
les honnêtes personnes qu' elles peuvent
associer à leurs plaisirs. Jugez, par cet
échantillon de morale, de celle que je
prépare à vos premières fantaisies. Dieu
veuille que j' en sois quitte pour celle-là,
et vous pour le repentir de vous
l' être permise. Adieu. Vous croyiez que
je ne serois pas visible aujourd' hui ;
vous vous trompez.

p446

Lettre 34.

Je ne sçais ce qui arrivera de tout
ceci, mais je ne crois pas que depuis
qu' on se mêle d' aimer, l' amour ait uni
deux personnes plus folles que nous.
Il y a huit jours que j' étois jalouse ; et
si je crois ce qu' on m' a dit, je ne manquois
pas de raison pour l' être. Aujourd' hui
vous l' êtes, apparemment
pour me copier ; mais, à parler sans
vanité, je ne suis pas un aussi bon modele
que vous pourriez vous l' imaginer.
Vous dites que je suis coquette, cela
peut être vrai. Que j' aime à plaire,
dois-je renoncer à tout le genre humain ?
Vous seriez cependant bien étonné
si je vous disois que dans tout ceci
j' agis par raison. Cela va vous paroître
bien étrange, rien n' est pourtant plus
certain. J' ai remarqué, car quoique je
vous aime, je remarque quelquefois,
ou pour mieux dire, je remarque parce
que je vous aime. J' ai remarqué, dis-je,
qu' il est bon d' éveiller votre amour.
Hélas ! Quand il est content, il est si
sombre, un peu de jalousie vous anime.

p447

Quand vous craignez un rival,
vous me dites les plus jolies choses du
monde, vous oubliez que vous êtes

heureux, et vous vous remettez dans le moment dans le cas d' un homme qui voudroit le devenir. Sommes-nous bien ensemble ? Assis nonchalamment dans un fauteuil vis-à-vis de moi, vous ne me dites rien, et quelquefois, je crois, vous n' en pensez pas davantage. Vous me faisiez, il y a quelque tems, une petite caresse qui avoit la mine d' être fort tendre ; point : vous n' y pensiez pas ; justifiez-moi cette distraction. En vérité, vous êtes un amant singulier, plaisant même par cette singularité. Actuellement vous êtes bien fâché contre moi. Vous sortîtes hier d' un air brusque, vous juriez même entre vos dents de ne me revoir jamais ; je parierois que vous ne sçavez pas pourquoi. Vous vous êtes mis en tête d' être jaloux de R, enfin vous ne voulez pas qu' il fasse des madrigaux pour moi. Il est cependant bien touchant de voir, sous le tendre nom de Silvie, sa réputation courir l' univers entier ; laissez-moi jouir du plaisir de l' immortalité, ses vers me la promettent, et vous ne me donnez que les momens dont vous ne sçavez

p448

que faire : y a-t-il compensation ? J' avoue encore qu' il m' amuse dans ma ruelle lorsque vous la laissez vuide ; il me montre à faire des vers. Quel charme pour vous, lorsque dans les accès de mon amour, mon esprit animé vous adressera de tendres élégies, vous appellera Coridon, vous retracera enfin ces momens enchanteurs où vous triomphâtes pour jamais de ma liberté. Au reste, il n' est pas tems encore que votre jalousie éclate. Vous voyez qu' on se plaint de mes rigueurs, attendez du moins pour vous fâcher les remerciemens. Il vous sied mal de vous brouiller avec moi. Quel tems choisissez-vous ? Mon mari est à la campagne, que voulez-vous que je devienne ? J' ai résolu, pour punir votre froideur, que nous dînerions aujourd' hui tête-à-tête, et que nous resterions ensemble toute la journée. Vous pensez bien que je pourrois

mieux faire, mais si vous m' aviez aimée, vous ne m' auriez pas vue. Je ne puis vous faire plus de peine qu' en vous donnant tout ce tems pour me demander pardon. N' y manquez pas au moins, cela deviendrait sérieux.

p449

Lettre 35.

Vous gagnez votre procès, et vous acquérez un rival ; est-il homme au monde plus heureux que vous ? Je passe sur les galanteries de votre rapporteur, ainsi que sur les obligations que vous m' avez, mais j' ai fait des merveilles auprès de vos juges. Croiriez-vous bien que le vieux marquis de paralytique, étique, asthmatique, s' est mis dans la tête d' être amoureux de moi, et qu' il a profité de votre absence pour me faire sa déclaration. Il a commencé par m' envoyer mille sucreries ; car c' est l' allure de tous ces vieux séducteurs-là. Le présent étoit accompagné d' un billet plus fade cent fois que toutes ces douceurs. Hier enfin qu' il avoit dîné chez moi, il se débarrassa de mon mari pour venir me trouver dans mon appartement, où il sçavoit que j' étois seule, sûr que, fait comme il est, il remporterait aisément la victoire. Il s' approcha de moi, plus tremblant de vieillesse que de timidité, me prit la main, et me la baisa en me la serrant. Cette politesse

p450

me déplut. Il crut que, pour me disposer plus favorablement pour lui, il devoit me faire le détail nombreux de ses bonnes fortunes ; il me nomma quinze ou vingt dames de la vieille cour, me fit bien autant de vieux récits très-propres à échauffer l' imagination, et poussa tout au moins autant de soupirs. Voyant qu' il ne retiroit aucun fruit de toutes les peines qu' il se donnoit, il se jeta à mes genoux, et me

jura que j' avois tout effacé de son coeur,
que rien n' étoit impossible à mes beaux
yeux, qu' ils avoient rallumé chez lui
des feux auxquels la bienséance, plus
que la nature, ne lui permettoit pas de
s' abandonner ; que, depuis plus de trois
mois, il soupiroit sans oser me le dire,
qu' il avoit craint le ridicule que se donne
un homme amoureux, lorsqu' il n' est
plus dans cette première jeunesse qui fait
pardonner les écarts ; mais que je l' avois
emporté sur toutes ses réflexions ; enfin,
qu' il me prioit d' avoir égard à ses
souffrances, et qu' il étoit le plus discret
de tous les hommes. Jusques-là je
n' avois rien dit, et il présuinoit déjà de
mon silence que je ne serois pas insensible,
lorsqu' à la fin de sa harangue,
jettant les yeux sur lui, je ne pus retenir

p451

le plus prodigieux éclat de rire
qui me soit jamais échappé. Rien n' étoit
plus plaisant que de voir à mes genoux
ce vieillard chancelant, me tenant tendrement
une main, la béquille à mes
pieds, hommage que me faisoit sa passion,
un oeil égaré, caché sous un sourcil épais,
et par dessus tous ses égaremens, le
plus ridicule bégaiement dont jamais
ait été affligé quelqu' un. Plus il me parloit
de son amour, plus je riois. Il commençoit
à se fâcher, et moi à rire de
plus belle, lorsque mon mari entra. Le
vieux marquis fit à son aspect des efforts
étonnans pour se lever, et fut contraint
de rester dans la même situation.
Ah ! Parbleu, dit le marquis, vieux
scélérat que vous êtes, je crois que
vous en contez à ma femme. Donnez-lui
donc la main, ajouta-t-il en parlant
à moi ; ne voyez-vous pas qu' à
cause de son rhumatisme, il resteroit à
vos pieds jusqu' à demain ? Croyez-moi,
lui dit-il, ne vous adressez plus à elle,
elle est plus maligne que vous, et je
pourrois bien n' être pas toujours si débonnaire ;
allons, prenez congé. Le
vieux marquis outré me fit une grave
révérence et sortit. Je suis pourtant
bien fâchée qu' il n' ait pas valu une infidélité ;

p452

en tout cas ce n' est que partie
remise, et je sçaurai bien, quand il me
plaira, me venger de votre froideur,
et même de votre inconstance. Les perfidies
des amans ne sont, aux jolies
femmes, que des préceptes pour d' autres
passions.

Lettre 36.

Que vous vous plaignez froidement
de mon absence ! Quand votre
coeur vous dit si peu de chose, que n' empruntez
vous le secours de votre imagination ?
Si vous pouviez sçavoir comment
vous m' assurez d' un amour éternel,
vous rougiriez d' exprimer si mal
ce que vous devriez si bien sentir. Vous
n' avez que de l' esprit. Vous m' avez écrit
la plus jolie lettre du monde ; vous
racontez agréablement ; mais que m' importent
les aventures de Paris, à moi
qui ne veux être informée que de l' état
de votre coeur ? Vous me mandez que
vous vous portez bien, voilà la seule
chose flatteuse que vous m' avez dite ;
mais me témoignez-vous seulement la
moindre inquiétude sur ma santé, me

p453

plaignez-vous d' être si long-tems éloignée
de vous ? Avez-vous la force d' être
gai quand vous ne me voyez pas ? Est-ce
pour m' insulter que vous avez tant
de légèreté dans l' esprit ? Est-ce ainsi que
vous me payez de ma tristesse, et que
vous soulagez ma solitude ? Vous me
dites encore que vous m' aimez ; mais
c' est avec une froideur... vous ne
le sentez pas ! Quoi ! Ne serai-je donc
jamais sûre de votre coeur ? L' absence
qui, pour les vrais amans, est un supplice
insupportable, n' est-elle pour
vous qu' un repos ? Que je vous plains
de sçavoir si mal aimer ! Que vous y
perdez de plaisirs ! Dans le tems même
que je connois toute votre indifférence,

je jouis d' un bonheur que vous ne sentirez jamais. Je sens que je vis du moins, et que tout ingrat que vous êtes, j' ai la satisfaction de ne vivre que pour vous. Je me rappelle nos plaisirs, et ce souvenir me cause une joie plus sensible que celle que vous avez dû ressentir dans les plus tendres momens. Mon sommeil même est plus animé que ne l' a jamais été votre coeur dans les transports les plus vifs. Lors même que votre froideur me désespere, j' ai un secret plaisir à penser que vous aimez moins que moi ;

p454

mais je mourrois de douleur si vous ne m' aimiez point du tout. Pourquoi vous fais-je des reproches ? Votre tiédeur ne vous rend-elle pas assez malheureux ? Je veux bien croire que si vous pouviez aimer davantage, tous vos transports seroient pour moi, et je ne sçaurois m' empêcher d' être contente quand je songe que vous n' aimez que moi. Que vous n' aimez que moi ! Quelle folle espérance me séduit ! Si vous n' aimiez que moi, vous auriez déjà abandonné un lieu où vous ne pouvez point me voir, où tout doit vous retracer l' image cruelle d' une félicité dont vous ne jouissez plus. Vous fuirez avec soin l' occasion de m' être infidele. Je ne vous connois que trop, vous ne voulez que des agrémens par-tout où vous vous trouverez, vous oublierez qu' on vous aime, et qu' il y a au monde une infortunée qui ne respire que pour vous, et qui fait consister tout son bonheur dans la tendresse que vous lui avez marquée. Cette idée me tue ; j' ai beau vouloir assurer ma tranquillité sur les sermens que vous m' avez faits, je crains toujours votre inconstance. Jalouse sans objet, mon coeur n' en est pas moins déchiré. L' amour que j' ai pour vous, vous

p455

rend sans cesse présent à mon idée ; mais au milieu du plaisir que votre souvenir me cause, je ne sçaurois vous imaginer fidele. Serois-je assez heureuse pour me tromper ! Tachez du moins de m' épargner des chagrins ; c' en est assez pour moi que d' être éloignée de vous ; pour comble de malheurs, je ne suis point sûre du tems de mon départ. La maladie de ma mere m' arrête, et je ne sçais pourquoi les ordres de mon mari. Comptez-vous comme moi les effroyables jours de votre absence ? Songez-vous qu' il y a un mois que je ne vous ai vu ? Songez-vous que je serai encore quinze jours sans vous voir ; (plaise au ciel que je mette les choses au pis !) que peut-être pendant ce tems-là je ne recevrai point de vos nouvelles. Adieu, mon aimable comte. Quelque chose que vous puissiez faire, je sens que je vous aimerai toujours : puissiez-vous, content de cette assurance, ne la rechercher jamais ailleurs. Que ne m' est-il permis de vous en écrire davantage ! Sans la poste qui me presse, je crois que je ne finirois point. Mes lettres sont ennuyeuses, et je doute que vous ayez assez de patience pour les achever. Si, comme vous, j' aimois foiblement, elles

p456

seroient plus courtes que les vôtres, que je les trouverois encore trop longues. Adieu.

Lettre 37.

La précieuse Madame De a donc enfin pris sur son austere vertu de vous faire la plus hardie déclaration qui ait jamais été. Mon dieu ! Qu' elle m' a divertie, et que je vous suis obligée de m' avoir donné ce plaisir ! Que de langueurs ! Que de douleurs ! Quel fatras ! Sérieusement, les infantes n' auroient pas écrit d' un autre style à leurs ennuyeux chevaliers. Vous me sacrifiez donc cette belle aventure, je vous en remercie de bon coeur ; mais me permettez-vous de faire mes réflexions sur les motifs du sacrifice ? Vous craignez l' ennui ; et les beaux sentimens

qu' elle vous auroit peut-être débités
à toute heure, ne vous auroient
pas amusé autant que mon étourderie.
D' ailleurs, faire toujours de longues
dissertations sur le mérite de la constance ;
parler du plaisir qu' un amour
détaché du vice cause à une ame délicate ;
n' oser rien espérer, ou dissimuler

p457

ses desirs ; se faire un crime de profiter
d' un moment heureux : voilà tous
les plaisirs que vous avez imaginé auprès
d' elle : mais détrompez-vous. Les
femmes qui paroissent si sévères, ne
sont pas les plus inaccessibles aux desirs ;
et celle-ci, en lisant les romans,
n' en a que mieux connu la nécessité
de les abréger. Vous n' auriez pas tant
souffert sous son empire que vous avez
pu le croire ; et son impatience prévenant
la vôtre, ne vous auroit pas
laissé un seul jour dans le doute d' un
bonheur parfait. Que vous êtes bon !
Vous pouviez si bien ménager cette
infidélité que je ne m' en serois pas apperçue.
Comment avez-vous pu vous
refuser au charme de compter sur une
personne de plus au nombre de vos
conquêtes ? Il arrive tous les jours des
choses qui me surprennent ; sans vouloir
cependant diminuer le mérite du
sacrifice, je vous avouerai que je n' aurois
jamais craint cette rivale, et si
vous l' aviez aimée, la honte qui en auroit
rejailli sur vous, m' auroit assez
vengée de votre perfidie. Félicitez-vous
de n' avoir pas été sensible à ce qu' elle
a fait pour vous plaire. Autant que j' ai
de satisfaction de votre fidélité, je voudrois,

p458

pour vous en récompenser, vous
aimer, s' il étoit possible, encore plus
que je ne vous aime. Au milieu de tant
de sujets de joie, je ne laisse pas cependant
de ressentir une inquiétude mortelle,

et je crois que je serai moins tourmentée
quand je vous aurai fait part
de ce qui la cause. J' ai cru avoir remarqué
que mon mari n' aimoit plus votre
cousine. Des visites moins fréquentes,
moins d' impatiences, plus d' empressemens
pour moi, les médisances adroites
qu' il répand sur elle, le dégoût qu' il
marque pour les bras quarrés et les nez
courts, le séjour qu' il fait chez lui, le
soin qu' il prend de me plaire, les discours
qu' il tient sur le tumulte du monde,
sur la perfidie des femmes, les caresses
qu' il me fait et son embarras
quand il me regarde, tout me fait craindre
qu' il n' ait envie de renouer avec
moi, peut-être m' alarmai-je sans raison ;
mais je connois ses caprices, il
faut qu' ils se succedent, et je serai peut-être
assez malheureuse pour en être l' objet.
Adieu. Je vous verrai aujourd' hui
où vous sçavez. Aimez-moi toujours,
mon cher comte ; il n' est point de
malheurs que votre tendresse ne me
fasse supporter patiemment : je ne souffre
plus dès que je vous vois.

p459

Billet.

Madame , selon vos desirs,
vous prête sa maison, et consent que vous
en fassiez demain les honneurs, puisque
vous le voulez absolument. Saint-Fer
viendra avec nous ; et plût à dieu que
j' eusse des témoins plus sévères, et aussi
incommodes que je crains qu' ils ne le soient
peu. Je vais revoir des lieux où je vous
ai donné les premieres marques de ma foiblesse ;
et je ne sçais que trop que vous
en exigerez encore : votre lettre est remplie
d' amour, je connois vos transports,
et je me défie de moi-même. Pourquoi
m' annoncez-vous des momens que je voudrois
pouvoir éviter toujours ? Cette idée
est-elle la seule qui vous occupe ? Que j' ai
de reproches à vous faire, et que j' aurois
de satisfaction à me brouiller avec vous,
si je n' avois pas encore le raccommodement
à craindre !

Lettre 38.

Je vais vous faire la plus extravagante,
la plus ridicule, la moins vraisemblable
querelle qu' on ait jamais imaginée.
Je suis de mauvaise humeur aujourd' hui,
et votre charge auprès de
moi vous oblige à essayer mes caprices :
vous voyez que je vous préviens, mais
quoique je commence par m' avouer
folle, je n' en serai peut-être pas moins
raisonnable dans ce que j' ai à vous dire.
Je n' étois pas hier chez la duchesse,
et Madame De y étoit. Cette dame,
comme vous le sçavez, aime tant l' amour
que, quand elle n' a pas le tems
de le faire, il faut qu' elle en parle. Elle
vous demande ce que vous pensez de la
constance, vous répondez ingénument
qu' il n' est rien de plus ennuyeux ; on
vous le conteste, et pour appuyer votre
raisonnement et faire voir que ce n' est
point par opiniâtreté que vous êtes d' un
sentiment contraire, vous dites qu' elle
vous ennuie, vous personnellement :
on n' en veut rien croire ; pour qu' on
n' en doute plus, vous rapportez des

aventures qui vous sont arrivées ; vous
mourez presque de plaisir en exprimant
celui que vous trouvez à faire une perfidie,
et vous terminez votre discours
en disant que, graces à dieu, pas une
femme encore ne vous a prévenu. Cela
m' a piquée ; j' ai cru pendant quelques
heures qu' il seroit plaisant pour moi d' être
infidelle, et puis, par une idée plus
sotte, j' ai pensé qu' il étoit plus beau de
se laisser prévenir. C' est prendre pour
soi-même un parti bien douloureux ;
mais on a en pareil cas le plaisir d' être
plaint ; l' on passe pour l' exemple de son
siele ; et l' amour-propre se dédommage
par-là de ce qu' il y perd d' ailleurs.
Quoique je sois persuadée que votre esprit
s' est égayé aux dépens de votre
coeur, je ne suis pas contente de vous
voir soutenir, par de petites histoires,

peut-être réelles, un sentiment qui me
déplaît ; et dans la situation où vous
êtes, vous ne devriez pas croire qu' il y
eût au monde des inconstans. Vous m' aimez,
j' en suis sûre, malgré votre indolence,
vous m' adorez ; et si l' adoration
n' eût pas été égale, où en auriez-vous
été ? Je pouvois saisir ce prétexte et dire,
pour ma justification que, puisque vous
trouviez du plaisir à être inconstant,

p462

vous aviez envie de le devenir ; mais
malheureusement la fantaisie de vous aimer
me tient encore, et tant qu' elle me
tiendra, vous aurez la bonté de vous en
tenir à la constance. Cela est cruel ; je
frémis de votre situation, et pour y
ajouter quelque chose de plus terrible,
je vous ordonne de venir passer la journée
avec moi. Je suis curieuse de voir
si vous osez soutenir devant moi vos
propos d' hier. Adieu : voilà tout ce que
j' avois à vous faire sçavoir. Ce n' étoit
pas la peine de faire une si longue lettre ;
mais je m' ennuyois, j' ai pris la
plume sans avoir l' idée bien déterminée
de mon dernier ordre. Il n' étoit
pas séant de vous l' exposer d' abord ;
j' étois un peu piquée contre vous, cela
ne valoit pas la peine de vous gronder
bien sérieusement ; j' avois pourtant envie
de le faire. J' ai commencé avec distraction,
j' ai continué de même, et
voilà pourquoi je vous les aurois épargnés
si j' avois été sage ; mais vous avez
tant de tems à perdre que je ne dois pas
me reprocher de vous avoir fait employer
quelques momens ; c' est toujours
faire quelque chose que de lire une lettre
à propos ou non. Je devois vous

p463

quereller, l' ai-je fait ? Mon dieu ! Que
j' ai de peine à finir ! Adieu pourtant ;
je vous aime toujours.
Lettre 39.

Avouez que je suis bien aimable,
et que, malgré toutes les envies de changer
qui vous prennent de tems en tems,
mes agrémens vous retiennent dans mes
chaînes. C' est un esclavage éternel pour
vous ; un seul de mes regards détruit toutes
vos fantaisies ; et quand vous me
voyez, vous êtes honteux d' avoir pensé
que vous pouviez être infidèle. N' avez-vous
pas raison, mon cher comte ? Sçait-on
à quoi l' on s' engage quand on poursuit
de nouvelles conquêtes ? L' incertitude
où l' on est de plaire réveille par
un tourment effectif ; et la peine que l' on
prend à développer un coeur inconnu,
vaut-elle le plaisir qu' on a à lire dans
celui qui est à nous ? Que pouvez-vous
voir dans le mien qui ne doive faire
votre félicité ? Toujours occupé de
vous, il ne conçoit rien, ne sent rien
qui ne soit vous. Fermé à toute autre
idée que la vôtre, quel plaisir ne ressent-il

p464

pas à vous exprimer sa tendresse, à
se tromper même sur la vôtre. Quelles
preuves de mon amour ne vous ai-je pas
données ? Quel chagrin de n' en pouvoir
trouver de nouvelles ! Quel charme
pour moi d' en pouvoir imaginer !
Mon cher comte, ma passion n' a point
de bornes, pourquoi la façon de vous
l' exprimer, de vous l' apprendre en a-t-elle ?
Pourriez-vous vous résoudre à
changer ? Quel autre plaisir vous fourniroit
votre inconstance que celui de
faire mourir de douleur la personne du
monde qui vous aime le plus tendrement ?
En seroit-ce un pour vous ? Hier
pourtant vous aviez la cruauté de me
faire entendre que vous pourriez cesser
de m' aimer ; peut-être même l' aviez-vous
souhaité ! Avois-je mérité que vous
me donnassiez un si cruel chagrin ? Vous
m' accusez de souffrir vos transports
avec peine ; vous fermez donc les yeux
sur les miens. Ah ! Je n' ai que trop de
sensibilité ! Mais l' amour n' est-il que
cela ? Ne peut-on jamais s' y livrer sans
offenser la vertu ? Des personnes sensées
qui s' aiment, n' ont elles que cela à

se dire ? Je le vois, vous cherchez à user
votre passion ; puis-je être d' accord
avec vous sur ce sentiment ; moi qui ne

p465

le connois pas, moi qui de jour en jour
vous aime plus fortement ? Je sçais d' ailleurs
l' effet que les plaisirs continus ont
sur l' amour. On les goûte d' abord avec
transport pour la nouveauté. Les desirs
irrités d' une longue résistance leur donnent
ce charme qui s' assoupit ensuite
nécessairement ; on les cherche encore
par fantaisie ou par habitude, puis ils ne
touchent plus. Que deviendrois-je si je
vous voyois parvenir à ce point, et si,
dans les momens que vous recherchez
sans cesse, j' étois réduite à me plaindre
de votre indifférence. J' ai jugé, pour
éviter une chose si douloureuse, qu' il
valoit mieux que vous eussiez à vous
plaindre de la mienne. J' ai même envie
de vous faire recommencer, et de vous
voir vous donner les soins qu' il vous a
fallu pour m' acquérir. Je crois, si je ne
m' y prends trop tard, que c' est l' unique
moyen de réchauffer votre amour ; mais
vaux-je encore à vos yeux la peine d' être
aimée ? J' avois envie d' être modeste :
mais en me mirant par hasard, je me suis
trouvée si jolie que je n' en ai pas eu la
force : c' est mon amour pour vous qui
m' embellit. Adieu, je vous remercie de
votre lettre, jamais vous ne m' avez écrit
tant de choses tendres ; vous en viendrez,

p466

quand vous voudrez, recueillir les fruits.
J' ai mille satisfactions à vous faire, tant
sur ce qui se passa hier, que sur les impertinences
qui m' ont échappé sur la fin
de cette lettre. Je ne sçais jamais ce que
je dis, quand je ne dis pas que je vous
aime.

Lettre 40.

Je ne sçais quand finiront vos fantaisies,
ou quand cessera mon indulgence

pour elles. Je commence à être lasse de l' une, et je ne me sens pas disposée à être long-tems la dupe de l' autre. Depuis que nous nous aimons, ou, pour mieux dire, depuis que je vous aime, vous ne m' aviez point tourmentée au point où vous le faites, il y a quatre jours ; et jamais il ne vous est venu dans la tête des idées si déraisonnables ! Que vous importe que j' aie aimé quelqu' un avant vous ? Quel droit aviez-vous sur mon coeur avant que je vous connusse ? Ai-je cru, lorsque j' ai commencé à vous aimer, que vous n' aimiez rien vous même, jusqu' au moment qui a fait naître votre passion pour moi ? Mais que

p467

me fait à moi, si vous m' aimez bien, que vous en ayez aimé d' autres ? J' avoue qu' il m' eût été plus doux d' avoir allumé en vous les premiers desirs ; mais quoique fort jeune alors, il y avoit long-tems que vous ne vous souveniez plus de votre première amourette. Me convenoit-il de vous en faire un crime ? Et si je vous avois marqué une jalousie si extraordinaire ne m' auriez-vous pas répondu : mais, madame, pouvois-je deviner que vous m' étiez destinée ; et devois-je renoncer aux conquêtes qui se présentoient de tous côtés, pour en mériter mieux une personne que je ne connoissois pas ? Hé bien, monsieur le comte, je n' aurai pas cela à vous répondre. Si j' étois dans le cas où vous me supposez, je n' aurois pas pu penser que j' aurois un jour le bonheur de recevoir les hommages de m le comte de et que je le trouverois bon : et si avant lui quelqu' un s' étoit présenté, et m' avoit plu, je n' aurois pas cru faire une infidélité au comte de d' aimer le soupirant actuel. Avouez la vérité, vous ne cherchez qu' une raison pour justifier l' infidélité que vous méditez. Je suis assez malicieuse pour ne vous la pas fournir. Vous ne pouvez plus tenir

p468

à l' ennui qui vous accable ; et voilà
l' unique source de toutes les mauvaises
querelles que vous me faites. Vous exigez
de moi un détail sincere de ma vie,
de l' état de mon coeur, avant et après
que je vous ai connu, et des impressions
que vous avez faites sur lui. Vous ne
voulez vous en servir que pour y trouver
des raisons de mépris pour moi,
ou de vanité pour vous. Je devrois vous
le refuser, mais ce seroit vous confirmer
dans votre erreur ; et quoique peut-être
vous ne soyez pas disposé à croire
ce que je vous dirai, la vérité n' en sera
pas plus altérée dans mon récit. Je vous
suis obligée du détail que vous me voulez
faire, je ne suis pas curieuse ; d' ailleurs
vous le pourriez faire aussi faux que
celui que je voulois vous donner, pour
vous punir de vos extravagances ; et
puis, je crois, qu' il vaut mieux ignorer
mille choses sur une matiere si délicate
que d' en trop apprendre... je
commence.

Figurez-vous que dans cet âge où
les filles sentent qu' elles doivent plaire
et qu' elles le veulent, je ne le sentois
ni ne le voulois ; une éducation prise
au milieu du grand monde ; un peu de
raison, beaucoup de fierté, de bons

p469

avis m' avoient éclairée sur les ridicules
des hommes, je les voyois sans plaisir
et les entendois avec dégoût : les jeunes
me paroissoient impertinens, et
les vieux, incommodes ou vicieux. Je
réfléchissois sur leurs façons avec les
femmes, et j' y trouvois toujours de
quoi les craindre ou les mésestimer : un
seul pourtant, et je vais vous le nommer ;
de peur que vous ne fassiez de ce
silence un sujet de jalousie, un seul,
c' étoit le marquis de P, (il est
mort, vous le sçavez) m' avoit sçu plaire :
ses manieres polies et sensées, son
esprit plus formé qu' on ne l' a d' ordinaire
dans l' extrême jeunesse, ses empressemens
pour moi, sa façon naïve et
vraie de m' exprimer son amour, avoient

fait naître dans mon coeur une inclination très-forte ; mais contrainte par mon état, instruite par ma raison, je ne lui dis rien du progrès qu' il avoit fait sur moi. Dans ces dispositions, on me maria sans que je le voulusse, ou que je m' y opposasse ? Le marquis en pensa mourir de douleur, mes chagrins furent aussi vifs que les siens ; mais j' avois de la vertu, et je parvins à les surmonter : mon mari m' aimoit, mais occupée d' une passion que ses malheurs me rendoient

p470

encore plus chere, je souffrois de ses soins, et ne les voyois qu' avec froideur. Le marquis s' éloigna : fortifiée par son absence, je fus plus en état d' ouvrir les yeux sur le mérite de mon mari. J' étouffai des soupirs criminels pour moi, et je me fis enfin un plaisir de mon devoir. Je fus charmée du changement qui s' étoit fait dans mon ame, je sentis que j' aimois, et j' en eus d' autant plus de joie que je n' avois point cet amour à me reprocher : je passai deux ans dans cet état tranquille ; j' aimois, j' étois aimée, je jouissois d' une grande liberté, j' employois les momens que mon amour ne remplissoit pas, à la lecture, à la musique ; en un mot, à toutes ces occupations qui amusent en instruisant. Mon sort changea bientôt, les infidélités de mon mari éclaterent ; mais quand la voix publique ne me les eût point apprises, son indifférence pour moi ne me les eût que trop fait connoître ; je tombai dans le plus affreux désespoir, je pleurai ; je gémis, je me plaignis à lui de mes tourmens ; je n' en fus pas moins malheureuse : j' essayai vainement de le ramener, sa froideur pour moi n' en devint que plus éclatante ; de la froideur il passa au mépris, à la dureté. Je suis

p471

fiere, on ne m' outrage pas impunément,

je pris tant de soins d' éteindre mon amour, il m' en donnoit tant d' occasions, qu' enfin j' y réussis. Après cette fatale épreuve de la perfidie des hommes, plus confirmée que jamais dans l' horreur que j' avois eue pour eux, vous concevez sans peine que je ne cherchois pas un amant ; j' étois même parvenue à une si grande insensibilité, que tous les discours séduisants de ceux à qui je plaisois, ne produisoient d' autre effet que celui de m' ennuyer. Je me souciois trop peu de mon mari pour daigner m' en venger ; et d' ailleurs la vengeance qu' on me proposoit, et les vengeurs qui s' offroient, me déplaisoient également. Je suis si peu sensible que je n' avois pas même besoin de penser à mon devoir pour m' y retenir. Charmée du repos qui regnoit dans mon ame, assez heureuse pour ne pas haïr mon mari, m' amusant même de ses infidélités, je vivois dans un bonheur parfait, lorsque le marquis lui-même vous amena chez moi. Votre vue me frappa, vos discours me plurent, je remarquai que vous m' aimiez ; j' eus besoin de toute ma vertu pour tâcher d' en être fâchée ; je ne le fus pas assez apparemment, puisque

p472

vous ne vous en apperçûtes pas : je crus, pour mon malheur, que ce n' étoit qu' une impression foible que celle que vous aviez faite sur moi ; je me livrai trop à cette idée, je badinai avec vous-même de votre amour, vous en tirâtes avantage, vous m' écrivîtes ; je crus, en vous répondant avec sévérité, que vous cesseriez de me tourmenter ; peut-être que j' exprimai mal mes intentions. Vous continuâtes à m' écrire, et pour vouloir vous donner trop bonne opinion de moi, à force de vous écrire que je ne vous aimois pas, je vins enfin à vous écrire que je vous aimois. Je vous l' ai prouvé. Ingrat ! Je vous le prouve tous les jours ; vous méprisez à présent ma passion, je commence à me repentir d' un égarement que votre indifférence me fait sentir aujourd' hui aussi

criminel que je voudrais qu' il me l' eût toujours paru de jour en jour. Je me repens de plus en plus, et j' espere que bientôt je me repentirai si bien, que je ne vous aimerai plus du tout. Adieu, monsieur : voilà tout ce que j' avois à vous dire, et peut être plus que vous n' en vouliez sçavoir.

p473

Billet.

Vous ne pouviez pas plus mal prendre votre tems pour la partie de campagne que vous me proposez. Je suis malade à mourir ; je n' ai pas fermé l' oeil de toute la nuit : ce qui me fait croire que je suis bien mal, c' est que je n' ai pas trop pensé à vous. Je me sens dans l' ame une langueur, une indolence, et tant de foiblesse dans tout le reste, que je ne puis comprendre comment je ne me suis pas encore évanouie ; et ce qui me désespere de cette indisposition imprévue, c' est qu' elle va à coup sûr me brouiller avec vous. Tout ce que je puis vous dire pour ma justification, c' est que je n' avois aucune envie de me porter mal. Vous sçavez qu' hier j' étois de très-bonne humeur, et je crains qu' elle ne soit la cause de ma tristesse d' aujourd' hui ; et puis aller à la campagne ! Le tems me paroît d' un sombre affreux, mes chevaux sont malades, mon cocher est déjà ivre. Je ne veux point aller dans le carrosse de Madame De , Saint-Fer y est toujours, et je crains qu' on ne dise dans le monde, que je suis amoureuse de lui. Me faire voir dans le vôtre, ce seroit bien pis ! Ainsi vous voyez qu' il n' est pas possible que je sorte. Venez chez moi, si

p474

cela vous amuse : peut être aurai-je compagnie ; mais en cas que nous soyons seuls, nous nous dirons de jolies choses, nous traiterons l' amour métaphysiquement, s' entend, nous jouerons, si vous voulez. C' est en conscience tout ce que je puis faire pour vous.

Lettre 41.

Il vient mon cher comte, de m' arriver
la chose du monde la plus cruelle :
nous allons être les plus malheureuses
personnes du monde. Mon mari, ah !
Mon pressentiment n' étoit que trop vrai !
N' aime plus votre cousine ; il vient de se
jeter à mes pieds, m' a demandé pardon
de ses égaremens, m' a juré, les larmes
aux yeux, un amour éternel. Dans la
surprise où un pareil coup m' a jettée, je
n' ai pas eu la force de l' interrompre,
ni de lui marquer à quel point son retour
m' est odieux. Il a interprété mon
silence à son avantage ; et pour mieux
me prouver que sa démarche est sincère,
il veut, dit-il, passer tout l' été avec moi
en Bretagne. Comment parer cet effroyable
départ ? Dois je abandonner le soin

p475

de ma réputation ? Que pensera ma famille,
si je refuse de partir ? Que penseroit-il
lui-même de cette résistance à ses
volontés ? Quel seroit mon malheur,
s' il alloit démêler la cause de mon indifférence
pour lui ! Mon cher comte,
nous serions séparés pour jamais. Vous
ne connoissez point ses fureurs ; le
moindre de mes maux seroit un exil
éternel. Que vais-je devenir ? Quelles
ressources puis-je trouver contre lui ?
Ma mere, témoin de mes pleurs et de
ses infidélités, elle qui me consolait autrefois,
regardant cette réconciliation
comme ce qui peut m' arriver de plus
heureux, joindra ses persécutions à
celles de mon mari. Blâmée, abandonnée,
si je ne pars pas ; mourante de désespoir
si je m' éloigne de vous, si je vais
passer mes jours infortunés loin de la
seule personne qui me fasse aimer la vie,
tourmentée sans cesse par son amour,
dévotée du mien, trahie par ma douleur,
ou forcée de la contraindre ; interrogée
à tout moment sur ce qui peut la
causer, ne répondre que par mes soupirs ;
et me trouver enfin exposée à tout
ce que la jalousie peut imaginer de plus
funeste. Heureuse cependant au milieu
de tous les maux que je prévois, si je

p476

vous suis toujours chere ! Si vous n' abandonnez pas une infortunée, qui ne l' est que parce qu' elle vous aime ! Il n' y a point de tourmens, de persécutions que la certitude d' être aimée de vous ne me fasse supporter avec joie ! Constamment à vous, je serai trop payée de mes maux, si votre sensibilité les partage. Adieu, venez ce soir chez la duchesse, que je vous voie, que je jouisse, encore du plaisir qui me reste.

PARTIE 2

p477

Lettre 42.

Ne craignons plus d' être séparés, mon cher comte ; le même caprice qui avoit poussé mon mari à renouer avec moi, l' a ramené dans ses anciennes chaînes ;

p478

votre cousine en triomphe encore, croyez-vous que cela lui fasse autant de plaisir qu' à moi ? Nous n' avons dû tant d' alarmes qu' à la jalousie qu' il avoit contre elle, et c' étoit pour lui faire croire qu' il étoit absolument guéri, qu' il étoit revenu à moi. Ma mere est si surprise d' un changement si prompt, et si indignée en même tems, qu' elle me fait, sans y penser, des sermons de fort mauvais exemple. Pour mon mari, il ne se souvient presque plus de tout ce qu' il a voulu, il agit à son ordinaire, avec un peu plus de circonspection cependant ; en un mot, avec un peu de ce que j' appellois froideur autrefois, mais que m' importe, pourvu qu' il ne me tourmente pas, de quelle façon il vive avec moi ? Que nous allions nous aimer, mon cher comte, et qu' après avoir craint

de nous perdre pour toujours, notre amour va reprendre de vivacité ! Je n'avois pas besoin de tant d'alarmes, mon coeur se soutenoit assez sans elles ; mais le vôtre languissoit dans le repos. J'ai obligation au marquis de l'amour que vous m'avez témoigné ; je vous ai vu des mouvemens dont je ne vous croyois pas capable : pour la première fois de votre vie, je vous ai vu répandre des

p479

larmes, elles ne m'étoient pas suspectes. Je sentois que l'amour seul en pouvoit exciter d'aussi tendres. Qu'elles me sont précieuses, et que j'en garderai chèrement le souvenir ! Nous ne sommes pas faits pour être un moment désunis, nous languirions si nous ne nous aimions pas. Que deviendrois-je, hélas ! Si je venois à vous perdre ? Pourrois-je vivre un instant sans vous ? Que vous-même seriez à plaindre si vous ne m'aviez plus pour vous aimer ! Peut-être un jour... je n'ose y penser. Cette idée me fait frémir ; des pressentimens dont je ne puis être la maîtresse, me remplissent l'ame de trouble et de terreurs. Sans doute la situation où je me suis trouvée les a fait naître ; quoique rassurée sur le malheur dont j'étois menacée, je ne puis m'empêcher d'en craindre d'autres. Il en est tant pour moi ! Qui sçait si dans le tems que je vous crois le plus amoureux, je n'ai point à redouter ce dégoût subit, fruit ordinaire d'une passion longue et tranquille ? Qui sçait si mon mari, entraîné par son inconstance naturelle, ne me rendra pas quelque jour aussi malheureuse que je viens d'éviter de l'être ? La mort peut-être... ah ! Plût au ciel qu'elle seule nous séparât ! Adieu,

p480

soyez sûr que je vous adore, et que rien ne pourra jamais m'empêcher d'être toute à vous, pas même votre indifférence.

Lettre 43.

Saint Fer a eu raison de vous écrire que j' apprenois la philosophie ; mais il a tort de vous faire penser que je ne m' appliquois à cette science que pour apprendre à ne vous plus aimer. Votre absence m' ennuie, et j' ai cru, pour la rendre plus supportable, devoir m' occuper à quelque chose. Vous devriez m' être obligé d' avoir choisi ce genre d' amusement. Peu de femmes auroient imaginé de chercher dans la logique à se consoler de l' absence d' un amant, et je pense aussi qu' en pareil cas ce ne seroit pas le parti que vous voudriez prendre. Vous craignez donc que la philosophie ne me mette assez de force dans le coeur pour affoiblir ce malheureux amour que j' ai pour vous. Qu' elle seroit admirable si elle pouvoit faire ce miracle ! Mais rassurez-vous ; tout le fruit que j' en ai tiré jusqu' ici,

p481

est d' entendre des raisonnemens longs et ennuyeux ; d' être assez folle pour en vouloir faire, et d' être parvenue au point que, si dieu ne m' assiste promptement, je ne m' entendrai plus moi-même. J' ai pour maître le plus joli pédant du monde, frisé, poudré, et qui, à ce qu' on m' a dit, a le bonheur de parler hébreu avec toute la politesse possible. Je crois que j' ai un peu dérangé sa morale ; il n' a, lorsqu' il me regarde, que des idées confuses, qu' il exprime plus confusément encore qu' il ne les conçoit. Il marmote entre ses dents des paroles barbares que ses yeux me rendent moins inintelligibles, et j' aurois déjà congédié ce charmant précepteur si ce n' étoit que j' attends une déclaration d' amour en langue hébraïque, qui sera sans doute la plus touchante du monde. Je n' ai point au reste fait d' autre profit dans cette science que celui de m' en dégoûter. Votre absence ne m' attriste pas moins que si je n' avois point cherché à me distraire ; et pour avoir eu quelques leçons de philosophie, mon coeur n' en est pas devenu plus philosophe.

Ma raison voudroit en vain me
conseiller de vous oublier. Vainement
des réflexions tristes, mais salutaires,

p482

voudroient me ramener à mon devoir.
En proie aux remords, je sens tout le
poids de mon égarement. Entraînée par
mon amour, je rougis d' avoir osé le
combattre. Je sçais qu' un jour vous cesserez
de m' aimer, et que des liens illégitimes,
nés du caprice, de la foiblesse,
sont aisés à rompre. Cette certitude me
tourmente et ne m' aide pas. La crainte
de vous voir changer m' accable, et le
malheur que j' aurois de vous perdre me
ferme les yeux sur les avantages qui suivroient
peut-être votre inconstance. Je
sçais que, rendue à moi-même, je n' aurois
plus rien à me reprocher ; mais je
ne jouirois plus du bonheur de vous
aimer, et il n' est rien dans le monde
qui pût me dédommager de ce que je
perdrois en le perdant. Oui, mon cher
comte, je n' aime que vous, je vous ennuie
sans doute à vous le dire ; vous ne
m' écrivez plus que froidement ; vous
croyez que je veux cesser d' être à vous,
mes réflexions vous le font craindre.
Ah ! Devez-vous me les reprocher ?
Triomphent-elles de ma foiblesse ? Et si
je n' ai pas eu assez de vertu pour résister
à votre passion, pensez-vous que ce qui
m' en reste puisse m' arracher à vous ?
Vous vous offensez de mes remords ;

p483

puis-je quelquefois n' en être pas déchirée ?
Tout, depuis que je vous aime,
a été contre mon devoir. Je n' ai point
fait un pas, je n' ai pas écrit un mot, je
n' ai pas conçu une pensée que je ne
doive me reprocher. Vous ne connoissez
point ce cruel devoir, vous n' y êtes
pas assujetti, vous n' offensez rien ; en
vous consacrant à moi, vous pouvez
me donner toutes vos pensées, et vous

livrer tout entier au désordre de vos sens. Mais puis-je être tranquille, moi qui vous ai tout sacrifié, moi qui ne vis que pour vous, lorsque le moindre soupir qui peut m' échapper est un crime pour moi ; lorsque, par les effets de ma fatale passion, je me trouve sans cesse prête à perdre le seul objet qui puisse me consoler de ma faiblesse ? Adieu ; vous ne vous amusez pas en lisant cette lettre, mon dessein n' étoit pas cependant de vous ennuyer ; mais il ne se présente à moi que des idées affligeantes. Revenez me rassurer par votre présence ; je vous dirois de presser votre départ si je ne sçavois pas que des ordres vous arrêtent où vous êtes. Mais quelque douleur qu' ils me causent, je serois moins mécontente si je pouvois être sûre que vous souhaitez quelquefois

p484

de me voir. Adieu. Conservez vous, je vous en conjure, quand même ce ne seroit pas pour moi.

Lettre 44.

Qu' une femme est à plaindre quand elle aime, et qu' un homme est ridicule quand il est aimé. Ce trait de morale vous paroît actuellement déplacé, parce que vous le prenez pour vous peut-être ; détrompez-vous : quoique je pusse, sans vous faire tort, me récrier ainsi sur votre compte et sur le mien, ce n' est point vous que cela regarde.

Madame De et Saint-Fer

viennent de se brouiller si vivement que, soit que Saint-Fer n' eût plus envie d' être constant, soit que Madame De l' ait assez maltraité pour l' obliger à prendre pour jamais son parti, à ses yeux il s' est jetté dans les bras de Madame De L, qui, pour le recevoir plus décemment, se retire de ceux de D. Cette inconstance marquée a fâché notre amie, peut-être a-t-elle senti par le changement de Saint Fer qu' elle l' aimoit encore, peut-être aussi

p485

que sa vanité piquée se déguise sous un mouvement d' amour. Quoi qu' il en soit, elle est fort triste de la perte qu' elle a faite, et elle a toutes les peines du monde à concevoir que Saint Fer se soit si promptement consolé de la sienne. Elle ne conçoit pas encore comment Saint-Fer, qui a paru jusqu' ici aimer les sentimens, a pu s' attacher à une femme qui n' est connue dans le monde que par le mépris qu' elle en fait. Le plus inconsolable des deux abandonnés, c' est D, qui ne faisant que d' entrer dans le monde, et ayant besoin de se faire une réputation, avoit choisi le coeur de Madame De , comme celui de tout Paris le plus propre à faire connoître un jeune homme. Il parle, il est écouté, favorisé, et congédié en un mois ; et voilà tout d' un coup un homme perdu de réputation. Madame De L passe à bon droit pour se connoître en mérite. Les femmes de son espece se reglent sur son goût. D pouvoit espérer des fortunes brillantes ; mais le moyen de se présenter ailleurs, après avoir été abandonné avant un mois de service ? Quelles réflexions cela ne fait-il pas faire ! Tous les regards sont aujourd' hui attachés sur Saint Fer.

p486

Nombre de curieuses examinent sa taille, sa démarche, cherchent enfin des traces de ce je ne sçais quoi qui a déterminé Madame De L. Toutes en général conviennent qu' il a l' air infiniment guerrier ; et se fondant sur le goût de la dame, ne doutent point qu' il n' ait beaucoup de mérite. Saint-Fer, au milieu de tous les applaudissemens et du plaisir qu' il peut ressentir de se voir homme à la mode, m' a cependant paru chagrin. Madame De n' est point une maîtresse à perdre sans regret ; il sçait mieux qu' un autre de quel prix elle est. Il soupairoit en m' en parlant, et je crois qu' il pourroit souhaiter de la retrouver, si après un si grand éclat il pouvoit penser qu' elle fût encore sensible pour

lui. Madame De , d' un autre côté,
voudroit le ramener, mais comment ?
Quel affront d' aller montrer sa douleur
et son amour à un homme engagé ailleurs,
et qui ne se serviroit de cette
démarche que pour s' affermir dans son
nouveau choix ! Si elle ne lui témoigne
que de l' indifférence, et ce seroit au
fond le meilleur parti, peut-être l' oubliera-t-il
absolument. Comment accorder
l' honneur du sexe et l' amour qui la
tourmente ? C' est à vous qu' on a recours

p487

pour une négociation de cette importance.
Parlez à votre ami, s' il est vrai
que son amour pour Madame De L
ne soit qu' un goût de caprice, ou un
coup de désespoir ; car il faut être bizarre
ou désespéré pour faire une pareille
sottise. Faites-lui espérer son pardon.
Si vous vous appercevez qu' il en
soit véritablement amoureux, ne commettez
point mon amie, et ne donnez
pas à cet inconstant le plaisir de croire
qu' on le regrette. Après tout, s' il est si
méchant, on tâchera de piquer sa vanité
en feignant d' en aimer un autre. Nous
avons cinq ou six galans, très-propres à
mortifier la sienne. On tâchera d' en
aimer un, on fera du moins comme
si cela étoit. En pareil cas, il faut bien
se servir de toutes ces ressources. Mon
dieu, que de secrets je vous révéle-là !
Ne vous avisez pas au moins d' en abuser.
Prompte réponse. Adieu, aimable
comte. Je serois bien fâchée de donner
à Madame De la peine que je prends
pour elle.

p488

Billet.
Mon mari vient de m' annoncer
l' ennuyeuse Madame De , et il compte
qu' elle passera la journée avec moi ; cela
rompt, comme vous voyez, toutes nos
mesures, et je veux le punir en dérangeant

les siennes. Il doit aller tantôt chez votre cousine, où je sçais qu' il a un rendez-vous. Allez-y dîner, et engagez son mari à une partie de plaisir qu' elle ne puisse détourner. Qu' il prenne pour la contraindre, cet air brusque et imposant dont il se sert à tout propos. Ne donnez pas même à votre cousine le tems d' écrire à son amant. Je veux, pour rendre ma vengeance complete, que cela ait l' air d' une infidélité. Votre cousine vous en voudra un peu de mal, mais vous aurez pour excuse votre étourderie ordinaire : au reste, elle ne sera pas plus malheureuse que moi, qui ne vous verrai pas de la journée. Le soir, ramenez la chez elle bien poliment, ne lui demandez pas la cause de la mauvaise humeur qu' elle vous témoignera ; sans doute cela prendroit trop de tems, et je serai pressée de vous remercier.

p489

Lettre 45.

Pourquoi supposez-vous que je vous veux du mal ? J' avois hier un air froid et contraint, est-ce ma faute, et ne seroit-ce pas à vous à dissiper les nuages qui m' obscurcissent l' ame ? Vous fûtes froid vous-même toute la journée, vous ne sçaviez que me dire, et vos yeux, en me regardant, n' exprimoient qu' un ennui et un dédain qu' il paroissoit que vous ne vouliez pas cacher. Vous en ai-je fait un crime ? Il a été un tems que j' aurois cru qu' une passion nouvelle me rendoit moins aimable à vos yeux ; mais je vous connois trop pour vous faire cette injustice. Votre coeur vous joue quelquefois le mauvais tour de paroître tel qu' il est ; il ne sent rien, que voulez-vous qu' il exprime ? Vous avez reçu de la nature une insensibilité que l' usage corrige ; mais qu' il ne détruira jamais. Vous n' étiez pas fait pour aimer. Toujours maître de vous, vous n' êtes jamais que spectateur des transports que vous faites naître. Je vous vois pensif et rêveur

p490

dans des momens qui ne sont faits que pour éteindre la raison, et où sans cesse vous me rappelez à la mienne. Vous vous passionnez pour des plaisirs que vous ne ressentez pas ; et si quelquefois vous feignez des desirs, ce n' est que par vanité ou par ennui. Vous me dites souvent les choses du monde les plus animées, et vos yeux immobiles ou distraits démentent toujours votre bouche. Vous ne connoissez ni l' amour, ni l' amante. Vous faites l' un parce que c' est le bel air, et vous ne voyez l' autre que pour jouir de la vue d' un objet dont vous êtes le maître, et que vous avez le plaisir de rendre la victime de vos caprices et de vos froideurs. Vous vous plaisez à faire des épreuves. Occupé sans cesse à me tourmenter, vous essayez tour-à-tour les absences, les mépris, la fausse jalousie, rien ne vous touche ; et lorsque par le moindre de vos soins, vous pourriez me rendre heureuse, que par les miens je mérite tous vos empressements que je languis en attendant cet heureux moment qui doit vous offrir à mes yeux, je ne trouve dans les vôtres que la plus cruelle indifférence ; et si vous êtes attentif à quelque chose, c' est à me faire verser

p491

des larmes. Il me semble que je souffrirois moins de me voir une rivale, et d' attribuer vos refroidissemens à votre passion pour elle, que de vous éprouver si différent de ce que vous devriez être, lorsqu' aucun objet ne me combat dans votre coeur. Pourquoi mon mari n' est-il point jaloux ? La nécessité de tromper ses soins vous arracheroit peut-être à votre indolence. Vos desirs croîtroient par la peine que vous auriez à les satisfaire ; votre passion plus vive et plus ingénieuse, tâcheroit de surmonter les obstacles que sa bizarrerie feroit naître : je vous verrois moins souvent ; mais plus tendre et plus attentif à me plaire. Que je suis folle, bon dieu, de me souhaiter tant de

maux ! Il faut que je vous aime bien éperdument pour vouloir acheter votre coeur à ce prix-là. Toute votre tendresse pourroit-elle me dédommager des tourmens que celle que mon mari me feroit souffrir, et ne vaudroit-il pas mieux pour moi que, profitant de votre indifférence, je me dégageasse d' une passion qui vous ennuie, et qui me devient odieuse ? Adieu. Je suis fâchée contre moi-même de vous aimer tant, d' avoir tant à me plaindre, et de ne

p492

pouvoir changer. Hélas ! Je n' aurai encore que trop long-tems ce reproche à me faire.

Lettre 46.

Ah ! Pour le coup la guerre est sérieusement allumée. Ce qui me divertit le plus, c' est que je ne serai pas, comme il y a quelque tems, la victime de la querelle. Cette passion si vive, et qui étonnoit par sa longueur ceux qui connoissoient les gens dont il est question, vient enfin de s' éteindre. L' aventure est plaisante ; je veux vous la conter. Mon mari est venu ce matin dans ma chambre, l' air désœuvré et languissant ; son chagrin a paru à mes yeux, et je n' ai pu m' empêcher de lui en demander la cause. Madame, m' a-t-il répondu mystérieusement, il est des choses que l' on voudroit pouvoir se cacher à soi-même. Ces paroles obscures ayant redoublé ma curiosité, je l' ai conjuré plus que jamais de me faire part de ses inquiétudes. Que voulez-vous que je vous dise, m' a-t-il répondu ? Les confidences que je pourrois vous faire ne sont point faites pour vous : j' ai déjà trop

p493

de choses à me reprocher avec vous ; et peut-être seroit-ce vous braver que de vous dire ce qui m' agite. Je l' ai assuré qu' il pouvoit parler. Il faut donc s' y résoudre,

a-t-il repris. Vous sçavez combien
je vous ai aimée ; je croyois dans le
tems que je vous ai épousée, que ma
passion pour vous ne pouvoit pas diminuer ;
mais quoique je trouvasse en vous
tout ce qu' il falloit pour m' arrêter, vous
n' avez pu tenir dans mon coeur, contre
le libertinage de mon imagination, le
déréglement des maximes du monde, et
la séduction perpétuelle des femmes. Je
me suis d' abord livré à elles par curiosité,
la facilité de les vaincre a flatté
ma paresse ; j' ai continué par habitude,
et malgré mes réflexions, j' y ai enfin
trouvé du plaisir. La raison me ramenoit
quelquefois vers vous ; souvent,
sans vous le dire, je sentois combien
vous étiez aimable ; mais la sévérité
de votre humeur m' effrayoit, sçachant
combien vous aviez à vous plaindre.
La crainte d' essayer vos reproches m' arrêtoit
sur les satisfactions que j' aurois
dû vous faire ; et la difficulté d' obtenir
mon pardon me plongeoit dans des
nouveaux égaremens. Vous vous plaignîtes
enfin ; mais occupé alors d' une

p494

passion violente, je répondis mal à
vos bontés, et je ne tardai pas à m' appercevoir
que je vous étois devenu
indifférent ; vous me l' avez depuis
confirmé. Je ne suis pas injuste, et je sens
trop combien je l' ai mérité, pour oser
vous en faire un reproche. Mais pour
venir au fait, vous avez su que j' aimois
Madame De , et qu' elle répondoit
à mes soins ; je vous avouerai même
que le bruit qui couroit qu' elle
n' étoit pas cruelle, et la liste de ses
amans qu' on me donna, fut ce qui m' engagea
le plus à lui marquer de l' amour.
Je crus que je pourrois fixer son coeur,
et qu' il seroit beau de ne la voir sensible
que pour moi. J' envisageai aussi que
ses rigueurs ne seroient pas longues,
ou, qu' en cas que je fusse rebuté, j' aurois
avec elle des motifs de consolation,
que je ne trouverois pas auprès d' une
personne plus estimable ; enfin, je m' en
fis une affaire plus de fantaisie que de

sentiment. Je débutai avec elle sur le
pied d' un homme qui ne s' attend pas
à de grandes cruautés, et dont l' enjouement
promet de ces flammes vives
qui amusent sans attacher. Je l' instruisis
de mes intentions ; les approuver
et s' y conformer fut à peine l' ouvrage

p495

de deux jours. Quoiqu' avec assez
d' expérience du monde, je ne connoissois
pas encore tout le risque qu' il y
a à aimer des coquettes : elle est assurément
la plus dangereuse de toutes ;
artificieuse même dans des momens où
il semble qu' on doive tout oublier, ses
transports sont aussi étudiés que ses
discours. Ses gestes, ses regards, ses
soupirs, tout en elle est plein d' un art
d' autant plus dangereux qu' il est caché
sous les apparences de la plus parfaite
naïveté. Je crus tout terminé avec elle,
d' abord qu' elle ne m' eut plus rien laissé
à désirer ; mais ce fut où je pris de
l' amour, je me sentis des émotions que
seul il peut faire naître ; mes desirs
satisfaits me fournissoient de nouveaux
plaisirs à les éteindre ; source nouvelle
de flammes pour moi, ils augmentoient
mon ivresse. Je n' étois plus à moi-même :
plein de la passion qui me dévorait,
j' avois les yeux fermés sur tout
le reste du monde : je m' étois arraché
à tout pour n' être qu' à elle, mon esprit
ne pouvoit plus recevoir d' autre
idée ; j' étois même si aveuglé que je démentois
ce qu' on m' avoit dit sur sa façon
de penser ; et d' abord que je l' aimai,
il ne me fut pas possible d' imaginer qu' elle

p496

en eût aimé d' autres. Tous les reproches
que le public lui faisoit sur sa
conduite me parurent des calomnies,
qui ne devoient leur naissance qu' à la
jalousie des femmes ; ou aux discours
impertinens de quelques jeunes gens qui

n' avoient pas pu se faire aimer d' elle.
La jalousie si ordinaire aux amans, ne
trouvoit point de place dans mon coeur ;
j' aurois craint de l' offenser, en lui marquant
de la défiance, et je voyois sans
chagrin tout ce qu' il y avoit de gens
de la ville en différens genres, venir
lui rendre des hommages. Les choses
auroient sans doute été toujours de même,
si ses refroidissemens trop marqués
ne m' avoient instruit à craindre son
changement. Je commençai à voir que
j' avois des rivaux, je me flattai quelque
tems qu' elle étoit insensible à leurs
soins ; et lorsque je m' apperçus qu' ils
ne lui étoient point indifférens, je crus
qu' elle ne vouloit qu' essayer mon amour ;
d' ailleurs, je sçavois qu' il y a des discours
qui ne tirent à aucune conséquence,
et que, pour peu qu' une femme
ait d' agrémens, elle se trouve cent fois
par jour exposée à des fadeurs qui l' ennuient,
même en flattant sa vanité ;
que les hommes, même sans aimer, sont

p497

par leur état obligés à dire des galanteries,
sans que leur coeur y prenne la
moindre part, et delà je conclus,
ou que les gens qui la louoient pouvoient
n' en être pas amoureux, ou que,
s' ils l' étoient, ils n' étoient pas favorisés.
Quand je considérois aussi le nombre
de ceux qui l' obsédoient, il ne m' étoit
pas possible de croire qu' ils fussent
tous heureux ; quand j' examinois ses
façons, je les trouvois les mêmes pour
tous : mêmes regards, mêmes discours ;
chacun d' eux paroissoit content, et je
ne pouvois croire que, s' ils en étoient
tous également touchés, cette uniformité
de manieres ne fît naître entr' eux
de la jalousie, et la mienne, dans une
si grande foule d' adorateurs, demeurait
suspendue, faute de pouvoir se choisir
un objet. Que je me trompois ! Il n' y
en avoit pas un qui eût lieu d' être mécontent ;
ils avançoient tous auprès
d' elle par degrés. Ceux qui les premiers
avoient déclaré leur passion, avoient les
plus fortes preuves de sa tendresse ; et

les plus malheureux en étoient à ces faveurs qui assurent que la dernière viendra à la première occasion. Le moyen d'imaginer de pareilles choses ? Peut-on croire ce qu'on aime capable d'une aussi

p498

méprisable conduite ? Et, d'ailleurs, avec quelle adresse n'étois-je pas trompé ? Combien de fois, pour se défaire de mes empressemens, et favoriser ceux des autres, ne m'a-t-on pas fait passer pour jaloux le mari du monde le plus docile, dans le temps que, pour endormir ses soupçons, on me le faisoit promener par la ville, et que je m'écartois de sa femme, afin de lui persuader que je n'avois aucune envie de lui plaire. On profitoit de son absence et de la mienne pour répondre à la tendresse d'un amant dont j'avois la bonté de faciliter les plaisirs. Combien de fois me suis-je interdit la douceur de la voir, de peur que mes fréquentes visites ne me rendissent suspect, ou que, vu avec elle dans un endroit écarté, je ne compromisse sa réputation, lorsque, libre chez elle, elle prenoit avec un amant nouveau des plaisirs que celui de me tromper lui rendoit encore plus vifs. Je n'étois donc pas jaloux absolument ; mais voyant, comme je vous l'ai dit, que mon amour ne plaisoit plus tant, je commençai à n'être plus si sûr du sien. Je fus cependant assez imbécille pour croire que je lui avois fourni des raisons pour paroître indifférente, et

p499

qu'en lui marquant plus de tendresse, je ramenerois la sienne à sa première vivacité. Comment m'y pris-je pour cela ? Soir et matin j'étois chez elle ; mes assiduités ne finissoient point, plus de mari jaloux qui me retînt, par conséquent moins de moments pour me tromper ; jugez combien je me rendis odieux !

Mais comme je n'entrais point dans ses projets, et qu'il n'étoit pas naturel de me les confier, elle m'écarta à force de caresses, se rendit par-là sa première liberté, et me remit en même-tems dans mon ancienne confiance. J'en étois donc aussi amoureux que jamais, lorsque des regards adressés trop vivement au chevalier de Saint Fer, me firent sentir encore de la jalousie. Las de vivre dans l'incertitude, je pris des mesures pour m'éclaircir ; et pour y réussir mieux, je cachai mon dépit et mes soupçons sous un air libre et confiant. Elle en fut la dupe : le chevalier avoit enfin obtenu tout ce qu'on peut obtenir d'une femme qui n'a pas la force de refuser. Ils étoient d'accord ; mais il s'agissoit de trouver un jour où personne ne vînt les troubler ; elle me dit le soir que son mari la forçoit à le suivre à la campagne le lendemain, qu'elle seroit au désespoir

p500

de ne me voir pas, mais qu'il falloit obéir. Je pensai la croire ; mais en l'examinant quelques momens après, je la vis qui serroit la main au chevalier ; je sortis, très-résolu de déranger le tête-à-tête. Ce jour qu'elle croyoit si fortuné arriva ; un homme de confiance étoit de bonne heure à sa porte, il vint me dire que le mari étoit sorti seul, et qu'un moment après son départ, il avoit vu entrer le chevalier. Ma douleur ne fut pas si violente à cette nouvelle que je l'aurois cru ; l'espoir de me venger de sa perfidie la calma : je me fis une joie maligne de la confusion que ma vue lui causeroit ; je me rendis promptement chez elle. Sûre de ma crédulité, elle n'avoit donné aucun ordre à son suisse qui me regardât ; j'entrai sans bruit : elle étoit dans le salon qui est au milieu du jardin ; toutes les fenêtres, excepté celle qui regarde la maison, étoient fermées ; heureusement dans le tems que je me coulai dans le jardin, elle n'avoit pas eu le tems de me voir. Je m'approchai du salon ; le repos qui y regnoit me fit juger

que je devois chercher dans leurs actions l' éclaircissement que leur silence me refusoit. Je me mis donc à regarder

p501

de toutes mes forces ; je ne pouvois choisir un instant plus heureux ; et ce qui vous paroîtra extraordinaire, vu les dispositions dans lesquelles j' étois entré, c' est que je les vis sans aucun mouvement de colere. Il ne me vint pas même en tête de les troubler, je me retirai de la fenêtre, quand je crus qu' ils alloient être en situation de me voir. Je sortois satisfait de ma découverte, lorsque, pour mettre le comble à ma joie, une femme de chambre que j' avois gagnée sans y penser, mécontente de sa maîtresse, et indignée, disoit-elle, de voir tromper si cruellement un aussi galant homme que moi, m' arrêta pour me mettre entre les mains des lettres de toutes façons qu' elle avoit surprises à mon infidelle. N' admirez-vous pas ma patience, ou plutôt mon imbécillité, de vous conter ainsi la longue et lamentable histoire de mon mari ? Pardon, mon cher comte, je l' interromps, pour vous dire que je vous aime, et que j' aurois mieux fait de ne vous écrire que pour vous en assurer. Je sçaurai demain à qui, de vous ou de moi, cette assurance fait plus de plaisir. Bon soir, je n' ai plus la force de vous parler, jugez de mon accablement.

p502

Lettre 47.

Non, je ne vous pardonne pas, je suis seule, vous le sçavez, et vous ne venez point chez moi ; que vos excuses sont foibles ! Peuvent-elles balancer le chagrin de ne vous point voir ? Les bienséances, les affaires ; si j' étois déraisonnable, je dirois que le devoir même, que tout doit céder. Ne méritai-je

donc plus que vous me fassiez un sacrifice ? Ingrat ! Vous profiterez encore de ma solitude. Je vous écris ; mais pour vous punir, vous n' aurez de moi que la suite de l' histoire que je n' achevai point hier. Songez que c' est mon mari qui parle.

Je regagnai mon carrosse sans bruit ; et, pour jouir sans embarras de l' agréable lecture que j' avois à faire, j' allai me confiner dans le bois de Vincennes. Vous ne devineriez jamais quel fut le premier objet qui m' y frappa les yeux : le mari de la perfide, qui s' y promenoit mystérieusement avec une femme qui, en m' appercevant, se cacha le visage avec sa coëffe : cette vue me surprit

p503

d' autant plus que je ne me serois pas avisé de croire de homme à bonnes fortunes. J' allois me détourner lorsqu' il vint à moi. Il ne faut rien te dissimuler, me dit-il, tu vois ce dont il s' agit ici, garde-moi le secret auprès de ma femme, sa jalousie me désespere, et je serois le plus malheureux de tous les hommes si elle venoit à découvrir ce qui se passe. à ce plaisir ajoutez-en un autre ; cette dame te connoît, et ta présence la gêne. Je lui promis le secret, et je partis. Je fus fâché dans le moment de l' avoir trouvé occupé, j' aurois pu lui prouver que sa femme ne devoit pas tant le tourmenter, et en lui montrant les lettres que je tenois, et celles qui m' étoient écrites, le délivrer du moins de sa prétendue jalousie : mais j' aimai mieux le laisser dans l' erreur où il étoit ; et puisque j' étois trompé, je crus qu' il n' y avoit pas de mal qu' il le fût aussi. Je trouvai dans les lettres qui m' avoient été données, des styles de toute espece ; déclarations et remerciemens de petits maîtres, langueurs et ennuis d' un homme de robe, offres de service et brusqueries d' un financier, amour badin et léger d' un homme de cour : il y en avoit

de toutes façons ; et j' en aurois bien ri, si quelques-unes de mes lettres, mêlées parmi celles-là, ne me les eussent pas rendues moins ridicules. Je ne me sentis, après cette lecture, ni colere ni amour pour ma charmante maîtresse ; et excepté un petit mouvement d' amour-propre qui me donna un peu de chagrin, je pris la chose en homme ferme, je fus étonné même de me trouver si peu sensible à son changement. Mais je ne sçavois point encore que la tendresse ne peut pas subsister au milieu du mépris. Je me ressouvins sur quels sentimens je m' étois déclaré son amant ; et pour n' être pas tout-à-fait la dupe de l' aventure, je résolus de paroître tranquille. Il me falloit cependant le plaisir de la confondre. Je pensai qu' une lettre ne suffisoit pas, et qu' il valoit mieux qu' armé du sang froid le plus insultant, j' allasse moi-même la féliciter sur ses conquêtes. Ce parti me parut le plus raisonnable, parce que je ne l' aimois plus, et que j' étois sûr qu' il ne m' échapperait aucune marque de foiblesse, et le plus satisfaisant, parce que je pouvois jouir de son trouble et de sa confusion. Je me rendis donc chez elle le lendemain. Elle étoit à sa toilette,

et dans cet aimable désordre où les graces sont si touchantes. Le chevalier y étoit, et la vue de son amant lui mettoit dans les yeux quelque chose de si tendre que, quoique ce fût pour un autre que moi, j' eus peine à tenir contre. Elle rougit un peu en me voyant ; je l' abordai à mon ordinaire : elle savoit que j' étois venu la veille chez elle, et crut d' abord que je venois pour la gronder : mon air la rassura ; et comme elle ne m' avoit point vu, elle pensa que je pouvois fort bien ne l' avoir pas vue aussi. Il ne s' agissoit donc plus que de se justifier sur ce qu' étant restée chez elle, elle ne m' avoit pas fait avertir ;

mais elle croyoit la chose aisée. Le chevalier sortit. J' ai été hier, me dit-elle, extrêmement malade, mon mari a été seul où nous devions aller ensemble, et je vous gronderois de ce que vous êtes venu ici, et que vous ne soyez pas resté, si ma migraine ne m' avoit pas endormie toute la journée. Ce n' est rien que de dormir, lui répondis-je gravement, si l' on ne fait pas des songes gracieux. Oh ! De cela, reprit-elle, je ne m' en plains pas, je n' ai rêvé que de vous. Cependant, repris-je des gens qui ont tenu compte de vos

p506

songes, m' ont dit que vous vous y étiez un peu plus aidée du chevalier que de moi ; mais comme, quand on dort, on n' est point maître du choix de ses idées, je n' ai garde de m' en plaindre. Ne rougissez pas, interrompis-je. Il est donc vrai que vous avez dormi tout hier. Hélas ! Oui, m' a-t-elle répondu d' un air naïf. J' ai dormi aussi, lui dis-je, et j' ai rêvé aussi de vous : écoutez mes songes, ils sont plaisants. J' ai rêvé que vous étant endormie, vous vous étiez imaginée être dans le sallon du jardin ; que dans le tems que vous preniez un plaisir infini à rêver de moi, le chevalier étoit entré ; qu' il avoit d' abord commencé par fermer toutes les fenêtres, excepté une seule qui étoit nécessaire pour avoir l' oeil sur ceux qui entreroient dans le jardin ; que dans le tems que vous alliez lui demander pourquoi toutes ces précautions, il s' étoit jetté à vos genoux ; qu' alors vous étant troublée, mon idée avoit disparu, et que, chose fort singuliere ! En voyant le chevalier, vous l' aviez pris pour moi, quoiqu' il fût toujours le chevalier ; que dans cet égarement d' esprit, vous aviez laissé éclater toute la tendresse que vous avez pour moi ; et que

p507

vous paroissant un peu timide, vous aviez daigné, par les plus tendres caresses, l'encourager à partager votre ardeur, et qu'enfin, s'étant livré à ses transports, vous y aviez répondu, ne comprenant pas encore par quelle adresse, ou par quel miracle, je m'étois dans ce moment revêtu de la figure du chevalier. Et à quel propos, vous disiez vous à vous-même, a-t-il pris cette figure ? Je n'aime point le chevalier ; ce n'était pas là le moyen de me faire répondre à ses empressemens ; cependant, force étrange de ma tendresse pour lui ! Je le favorise, quoiqu'il soit renfermé dans une personne qui m'est tout-à-fait indifférente. Et là-dessus, vous faisiez des réflexions très-sensées sur la bizarrerie des songes, et les idées ridicules qu'ils offrent aux sens. J'ai rêvé encore que vous vous étiez réveillée en sursaut, toute alarmée de la prétendue infidélité que vous veniez de me faire, protestant contre vous-même du désordre de votre esprit. Que cependant, vous étant rendormie, vous avez rêvé encore cinq ou six fois la même chose : pour écarter enfin ces impertinentes imaginations, vous vous étiez levée brusquement, si pleine de

p508

ce songe que vous me voyiez encore auprès de vous, toujours sous la figure du chevalier. Là je me suis éveillé aussi, au désespoir d'avoir rêvé de pareilles extravagances. Je ne vous dis point quels étoient ses mouvemens, pendant ce beau récit, ils sont inexprimables. La honte, la fureur, la haine, se peignoient sur son visage, à mesure qu'elles naissoient dans son cœur. Il n'y avoit plus d'artifice, je la regardois avec des yeux où le mépris que j'avois pour elle, étoit si parfaitement expliqué, qu'elle ne s'y pouvoit pas méprendre. Il n'y avoit pas moyen de nier. Elle ne pouvoit pas douter que je n'eusse tout vu. Elle m'avoit pour témoin de son infidélité. Que faire en pareil cas ? Me demander

pardon c' étoit s' exposer aux
discours les plus humiliants ; désavouer
le fait ? La chose auroit été inutile. Voici
le parti qu' elle prit. Avez-vous le tems
de m' écouter, monsieur, me demanda-t-elle ?
Je lui dis qu' oui. Vous avez tout
vu, reprit-elle, et rien n' est moins rêvé
que ce que vous venez de me dire.
Je pourrois le nier ; mais il ne me plaît
pas de m' en donner la peine. J' avoue
que j' aime le chevalier, et je suis charmée
que par votre curiosité, vous ayez

p509

su ce que je n' aurois pas tardé long-tems
à vous apprendre. Vous m' y auriez
forcée, quelque envie que j' eusse de
vous ménager, et vous m' étiez devenu
si insupportable, qu' il ne m' étoit plus
possible de me contraindre. Une autre
chercheroit des excuses, mais tout ce
que je puis vous dire, c' est que j' aime
le chevalier, et que je ne vous aime
plus. Vous auriez dû vous en appercevoir ;
et il y a assez long-tems que je
vous donne des preuves de ma parfaite
indifférence, pour que vous ayez pu
porter ailleurs les soins ennuyeux dont
vous vouliez bien m' honorer. Après un
aveu aussi libre que celui-ci, j' espere
que j' aurai le bonheur de ne vous plus
voir ; et il me paroît si grand, que si
je suis dans tout ceci fâchée de quelque
chose, c' est de ne me l' être pas procuré
plutôt. Adieu, monsieur, je vous
le répète encore, j' aime le chevalier.
N' aimez-vous que celui-là, madame,
lui répondis-je ? J' en aime cent si vous
le voulez, mais je ne vous aime plus ;
l' ai-je assez dit, assez prouvé ? Finissons,
et partez. Je vous avouerai qu' à
cet excès d' impudence, je demeurai immobile
d' étonnement. J' avois cru la
mortifier en lui apprenant que j' étois

p510

témoin de sa perfidie, mais le ton sur

lequel elle le prit, me donna autant de confusion qu' elle en auroit dû ressentir. Je crus qu' il seroit inutile de lui montrer les lettres que j' avois apportées dans le dessein d' augmenter sa honte ; et je me contentai, en lui faisant l' adieu le plus méprisant, de prendre congé d' elle pour toujours. J' étois cependant piqué qu' elle ne le fût pas, et pour me soulager, je résolus de chercher tous ceux dont je tenois les lettres, et de leur faire entendre qu' elle me les avoit sacrifiées : cela n' est pas tout-à-fait dans l' exacte sincérité ; mais je crus que je pouvois me permettre quelque ressentiment contr' elle. Ce n' étoit pas que sa perfidie me causât un chagrin réel ; mais j' étois bien aise de punir le mépris avec lequel elle m' avoit répondu. Le premier que je trouvai dans ma recherche, fut Saint-Fer. Je sçavois qu' il avoit ardemment aimé Madame De votre amie, et ne croyant pas que leur commerce fût rompu, je ne pouvois comprendre quel tems il avoit pu choisir pour faire cette infidélité. Je l' avois bien vu s' attacher depuis quelque tems à la célèbre Madame De , mais il l' avoit quittée

p511

presqu' aussi-tôt pour ma perfide, et lorsque je le vis dans sa maison, je ne pus jamais penser qu' il y vînt pour se mettre sur les rangs ; j' imaginai qu' il pouvoit être survenu entre votre amie et lui un caprice, qui les portât à ne se point voir de quelque tems ; et comme je connoissois leur passion, j' envisageai plutôt un raccommodement entr' eux, qu' une passion nouvelle de la part de Saint-Fer. Je le regardai moins comme rival que comme un homme qui, dans le désœuvrement et l' ennui où nous jette la perte d' une habitude, cherche à se distraire en fréquentant ses amis. Vous sçavez combien je me suis trompé dans mon raisonnement. Je vous ai dit que j' étois parti dans le dessein de rassembler, s' il se pouvoit, tous mes rivaux. Le premier qui me

tomba sous la main, fut Saint-Fer,
qui me parut bien le plus mélancolique
homme à bonnes fortunes que j' aie
vu de ma vie. Pourquoi donc ce prompt
départ, lui dis-je en approchant de lui ?
J' ai pensé, me répondit-il d' un air nonchalant,
quand je t' ai vu entrer chez
Madame De , que tu pouvois avoir
quelque chose à régler avec elle, et
je suis sorti pour ne te point gêner.

p512

Le procédé, repris-je, ne seroit pas
étonnant dans un ami, mais dans un
rival il me semble rare. Moi, ton rival,
s' écria-t-il ! Aimois-tu Madame
De ? Hé ! Oui, dis-je, si tu ne l' avois
pas su, tu ne m' aurois pas répondu
comme tu viens de faire. écoute,
reprit-il, il y a différentes façons d' aimer,
mais il n' y en a qu' une qui soit
du goût de la dame qui fait le sujet de
notre entretien. J' ai cru que tu n' y étois
attaché que par la facilité qu' on trouve
auprès d' elle, et par ta paresse qui t' empêchoit
de songer à d' autres amusemens,
et je n' ai pas dû croire, te voyant
bien avec elle, que tu y fusses sur le
pied des beaux sentimens, attendu
qu' elle ne les aime pas. J' aurois cependant
respecté tes plaisirs si elle n' avoit
pas cherché à lier avec moi une espece
de commerce. Je m' y suis laissé entraîner
par un mouvement qui n' est
rien moins que de l' amour pour elle ;
et j' aurois sans doute poussé loin les
choses, si l' avertissement que tu me
donnes ne m' obligeoit à retirer mes
prétentions. Tu n' en as donc reçu aucunes
faveurs, lui répondis-je ironiquement ?
Elle m' a donné beaucoup
d' espérance, reprit-il, mais c' est ce dont

p513

je me soucie le moins. Je ne l' aime pas
assez pour être impatient. Il est dans le
monde tant de ces coquettes-là, elles

sont si peu flatteuses, tant de gens vous ont précédé, tant de gens vous suivent, que vous ne pouvez, lorsqu' une femme de ce caractere vous prie d' amour, vous faire le moindre petit compliment sur votre bonne fortune : l' on est obligé de se regarder comme le ministre des caprices d' une femme méprisable, et cela n' est pas satisfaisant. Il résulte donc de tout ceci, repris-je, que tu me cedes Madame De , et sans avoir profité de sa bonne volonté pour toi. Voilà ce qui rend le sacrifice plus noble ; car supposons qu' hier elle eût comblé tous tes voeux, je pourrais penser que tu ne me la rendrais que parce que tu n' aurois pas trouvé dans sa personne des charmes capables de t' arrêter. à quoi bon cette supposition, me demanda-t-il tout surpris ? Je n' ai de Madame De que des assurances d' un bonheur prochain, que jusques à présent je n' ai pas voulu presser. Tout rempli d' une autre passion, occupé de la perte d' un coeur que je regrette, je n' ai répondu aux avances que m' a faites Madame De que pour tâcher de donner de

p514

la jalousie à l' objet que j' ai perdu. Mais je suis malheureux en tentatives, l' on m' a vu sans chagrin passer de Madame De L à Madame De , et je suis assez indifférent pour ne pouvoir ni fâcher, ni être plaint. Voilà de furieux malheurs, répondis-je, et je sçais bon gré à Madame De d' avoir travaillé hier à ta consolation. Le sallon fortuné où tu as reçu tant de preuves de son bon coeur... a été le témoin des plaisirs de bien d' autres, interrompit-il brusquement. Il y a deux heures que tu me tiens ici pour me dire que Madame De a voulu que je passasse hier la journée avec elle, et moi en moins de tems je te dis, comme je te pense, que ce sera la dernière de ma vie. J' étois curieux, je ne le suis plus, je te ferai plaisir de ne la plus voir, je te rends ce service de grand coeur ; si j' avois cependant un conseil à te donner, ce

seroit de prendre le même parti que moi
qui la juge indigne des soins d' un galant
homme. C' est aussi ce que je fais, repris-je ;
mais je suis piqué, j' ai été trompé,
et tu ne l' es pas ; il me faut une vengeance,
et j' ai de quoi la prendre ; je
tiens ici toutes sortes de lettres qui
m' indiquent les noms et la qualité de

p515

mes rivaux présents ; j' ai envie de les
leur envoyer, ou de les faire courir
dans la ville ; et pour suivre mon projet
en partie, voici les tiennes que je te
rends, et je te fais grace du ridicule
en faveur de ta sincérité. Et que peux-tu
espérer de cette vengeance, me dit
Saint-Fer ? De la voir, repris-je,
réduite pendant quelque tems à n' aimer
que son mari, et à n' avoir personne à
tromper. Que vous dirai-je encore ?
Mon projet a réussi au-delà de mes espérances.
Je l' ai brouillée avec toute la
terre ; elle sçait que c' est le fruit de
mes soins, et je vous avoue que je me
sens autant de joie à présent d' être sûr
de sa haine que quand je croyois l' être
de sa tendresse : mais ce qui l' a irritée
sur-tout, c' est le procédé de Saint-Fer ;
qui vient de se raccommo-
der avec votre amie, et qui l' a abandonnée
le lendemain de son bonheur ; que n' est-elle
pas forcée de penser de ses charmes ?
Quel coup humiliant pour sa vanité !
Et que ce qu' elle souffre à présent
me dédommage bien de tout ce
qu' elle m' a fait souffrir ! Que je la hais !
Ne le croyez pas, lui dis-je alors, vous
êtes en colere, et ce grand mouvement
de la haine n' est peut-être que beaucoup

p516

d' amour. Vous la méprisez, je le
veux bien ; mais le mépris n' éteint pas
toujours une passion violente ; on gémit
sur son choix, on en connoît toute
l' horreur ; mais emporté par un sentiment

plus fort que la raison, on adore
ses chaînes en les détestant : vous me
paraissez encore dans une situation violente,
et que deviendriez-vous, à quel
mépris ne vous exposeriez-vous pas si
vous cherchiez à la revoir ? Peut-être
elle-même seroit-elle charmée de vous
rengager, pour vous rendre votre esclavage
plus cruel que celui que vous
avez éprouvé ; vous m'avez parlé avec
franchise, je dois répondre à votre confiance,
et je ne puis mieux qu'en vous
donnant des conseils désintéressés : après
l'éclat que vous avez fait, il ne vous
sieroit pas de la revoir, les témoins de
votre rupture ne vous pardonneraient
pas votre réconciliation ; et si vous
renouyez avec elle, vous seriez infailliblement
la fable de toute la ville ;
vous êtes accoutumé à aimer, je n'ai
rien à vous dire là-dessus, mais sauvez
vous du ridicule. Vous avez raison,
m'a répondu mon mari, mais je suis las
d'aimer, et je ne veux plus être forcé
à vous faire de pareilles confidences,

p517

elles me coûtent trop, et je ne sçais
encore comment vous avez pu me les
arracher. Je ne veux point, ai-je dit,
diminuer le prix de la confiance que
vous m'avez marquée ; mais croyez-vous
qu'en pareilles aventures le public
soit muet ? J'aurais appris de lui,
avec quelque changement dans les circonstances,
à la vérité, tout ce que
vous venez de me dire. Après quelques
autres discours, il a pris congé de
moi avec un demi-soupir, et m'a priée
de lui faire l'honneur de l'avertir quand
mon coeur seroit dans de meilleures
dispositions pour lui, qu'il n'oublieroit
rien pour les mériter, et enfin tout
ce que peut dire un homme qui seroit
trop heureux que sa femme lui voulût
du bien. Mon dieu, le croiriez-vous,
il y a cinq heures que j'écris.
Que ma lettre est longue ! Et dans tout
cela, pas un mot de douceur pour vous ;
n'importe, vous sçavez bien que je vous
aime. Adieu, ne manquez pas de venir

ce soir, si vous le pouvez. Quelque divertissant que soit un mari, il ne vaut jamais un amant : ne voilà-t-il pas que j' ai oublié ma colere !

p518

Lettre 48.

Je le sçavois bien, moi, qu' à force de chercher à faire une conquête, je ferois soupirer quelqu' un. On est épris de mes charmes, on m' adore ; ce sont bien d' autres empressemens que les vôtres. Vous autres guerriers, qui croyez avoir sur les belles des droits incontestables, vous nous traitez avec la même barbarie qu' une ville prise d' assaut, et ne laissez pas même à notre vertu chancelante la gloire d' une courte résistance. Les petits soins vous ennuient, et vous attendez tout de votre mérite et de notre foiblesse. Que les armes cèdent à la magistrature ; faites retraite, monsieur le colonel, je viens de faire emplette d' un petit magistrat si doux, si respectueux, qu' en un besoin il effaceroit feu Céladon ; il m' a même assurée que s' il étoit assez heureux pour me plaire, il auroit pour moi, malgré le feu qui le consume, un respect éternel. L' aimable petit homme ! Il n' a pas encore osé me regarder en face. Il ne falloit pas moins qu' un rival aussi dangereux

p519

pour vous bannir de mon coeur. Vous vous croyez trop aimable pour ne pas l' emporter toujours : voyez pourtant ce que c' est que le coeur d' une femme : le mien s' est rendu à la première menace. Comment aussi le refuser à un homme qui promet de ne jamais manquer de respect ? Est-il rien de si séduisant ? Il me dit si modestement : je vous aime, et rougit tant après me l' avoir dit, que dans cette affaire, à voir mon air aguerri, et la timidité de mon magistrat, on me prendroit pour l' agresseur.

C' est d' ailleurs un garçon doué de
talens très-estimables. Croyez-vous que
comme vous, il se tienne à ma toilette
les bras croisés, qu' il ne s' y trouve
que pour exercer sa critique sur mes
rubans, ou pour rendre vains, par ses
folies, les soins qu' on prend pour
l' arrangement de mes cheveux ? Ce n' est
pas pour cela qu' il y vient. Oh ! Pour
un sénateur, il a un plaisant emploi :
il n' y a point de président, dans quelque
chambre que ce puisse être, qui
frise mieux que celui-ci. Il tourne une
boucle comme une déclaration d' amour ;
c' est tout dire, il est mon conseil dans
mes emplettes : il a le goût merveilleux,
et s' il vouloit tirer avantage de

p520

ses talens, il pourroit se vanter d' avoir
fourni des desseins merveilleux
pour les étoffes. En vérité, c' est une
grande école que le palais pour façonner
un beau monde. Vous ne devez pas
douter qu' avec de si heureuses dispositions,
il ne renversât la cervelle à toutes
les femmes, et n' éteignît les vertus
les plus farouches, ne fît quitter prise
aux soupirans les plus ténaces, ne brisât
les liens les plus affermis, ne fît naître
enfin de la jalousie dans le coeur
des amans les plus sûrs de leur mérite,
s' il ne bernoit son ambition au plaisir
d' entendre dire, madame la marquise
est bien coëffée ! Qu' elle est de bon goût !
Je vous instruis de toutes les perfections
de votre rival, afin que vous puissiez
mieux comprendre que ma blessure est
sans remede, et que vous vous défassiez
d' un malheureux amour que je ne favorise
plus. Croyez-moi, ne poussons pas
les choses plus loin ; n' épuisons point
nos coeurs, nous nous verrons avec
plus de plaisir, ayant encore quelque
desir à satisfaire ; plus d' une fois le
dégoût a pensé rompre notre union ;
nous avons en vain tâché de le surmonter,
il nous en est resté des impressions
de tristesse, qui nous rendent plus

p521

malheureux que ne sont les gens qui n'aiment rien. Je le sens, nous ne nous voyons plus que par paresse. Laissez-moi ; pour éveiller nos coeurs, profitons de votre absence. Un peu de perfidie est un raffinement d'amour : quand on ne craint pas de se perdre, on s'aime avec trop de langueur.

Billet.

Il ne falloit point de réponse à la lettre que vous m'avez écrite. Vous ne m'y demandez rien, et vous me marquez que vous êtes content. Je ne pouvois que vous féliciter sur vos plaisirs : mais des compliments embarrassent, une lettre auroit été trop longue, et j'ai peine à croire que mon billet vous paraisse trop court. Vous êtes trop occupé pour que je vous dise que je vous aime, et trop aimable pour que je vous dise que je ne vous aime pas. Je n'ose vous faire des reproches, et je ne puis vous remercier : toutes ces choses supposent que je vous écris sans bien sçavoir ce que je fais. Vous me mandez que sans mon idée qui vous suit par-tout, vous vous ennuierez. Je vous rends grace de l'honneur que vous lui faites ; mais j'en croirai faire autant que vous, quand je vous dirai que

p522

je m'ennuie avec la vôtre. Vous êtes, dites-vous, avec des dames charmantes ; si vous ne pensiez qu'à moi, vous en seriez-vous aperçu ? Les hommes que je vois tous les jours me paroissent si laids ! Elles sont belles ces femmes, et vous restez ; vous vous amusez, et je suis absente. J'aurois bien de quoi vous gronder ; mais vous ne méritez pas que je sois jalouse. Vous me dites que vous resterez où vous êtes encore assez de tems pour pouvoir m'écrire trois lettres ; songez que je ne vous pardonne que celle qui m'annoncera votre retour.

Lettre 49.

Nous partons demain pour la campagne. Le marquis prévoyant vous a mis de la partie, et doit aller vous en prier. J'aurai donc le plaisir de vous

voir, de vous parler à tous momens. Vos
empressements répondent-ils aux miens ?
Attendez-vous ces jours comme moi ?
Les desirez-vous ? Vous verrez-vous sans
ennui si près d' une femme qui vous aime ?
Sentez-vous le plaisir qu' il y a à
inspirer des transports si vifs ? Je vous
aime plus qu' il n' est possible de le faire ;

p523

croiriez-vous que cela va jusqu' à la
folie, et qu' il me semble que je ne
vous donne pas tout ce que vous méritez.
Je n' ai pas assez de toute mon ame,
elle est entièrement à vous, et je me
trouve encore trop de tiédeur. Que je
suis malheureuse, au milieu d' un amour,
qui devrait être tranquille, de former
des desirs qui ne seront jamais remplis !
Ma passion devient fureur, rien ne la
calme, tout l' irrite. Votre indifférence,
vos transports vous rendent à mes
yeux également aimable. Ce n' est pas
assez du désordre de la journée, des
songes heureux me séduisent. Quelles
illusions ! Quelles nuits ! Quels emportemens !
Et si votre seule idée répand
tant de trouble dans mes sens, quels
plaisirs ne me donneroit pas votre présence !
Ah ! Que dans ces heureux momens
vous ne m' accuseriez pas d' insensibilité !
Ne croyez pas jouir, comme
moi, des mêmes transports ; je ne dois
de si grands plaisirs qu' à l' excès de ma
passion. Vous languissez dans les plus
tendres plaisirs, et je brûle, lorsque
même je ne jouis que de votre idée.
Que ne pouvez-vous égaler mes transports !
Mais pourquoi vous fais-je des reproches ?
Où me laissai-je égarer ! Que

p524

de mots pour vous dire que nous allons
à la campagne ! Et comment se peut-il
qu' ayant si peu à écrire, on remplisse
tant de papier ? Qu' un amant nous rend
babillardes ! Je ne veux point songer à

cela, la tête m' en tourneroit. Plaise à dieu que ce ne soit pas déjà besogne faite : bon jour... ah ! J' oublois de vous dire que mon mari, qui rend à l' heure que je vous parle des soins silencieux à Madame De T, m' a priée, sans faire semblant de rien, de l' engager à venir avec nous. Il y a apparence qu' il sera si occupé d' elle qu' il ne songera guere à ce que nous ferons ; ne croyez pas pour cela être dispensé de vous observer. Avec Madame De T, il y aura beaucoup de femmes qui se disent toutes les meilleures de mes amies ; mais auxquelles il ne déplairoit pourtant pas que je leur fournisse quelques petites occasions de médire de moi. Adieu, soyez sage devant tous ces gens-là, ou, pour mieux dire, tâchez de m' empêcher d' être folle ; je le serai dans nos momens de liberté, peut-être plus que vous ne voudrez : avouez que je commence on ne peut pas mieux. Adieu, mon cher petit comte.

p525

Billet.

Tenez, absolument nous nous brouillerons ; je n' y puis plus résister, cela devient insupportable. Qu' est-ce donc qu' un amant ? Pendant que j' y suis, dussiez-vous vous en plaindre, je veux le définir, c' est quelque chose de ridicule. Encore si j' avois eu l' esprit de voir cela d' abord ; mais il est bien tems de faire des réflexions quand on est devenue folle, et que ce soit quelque chose de ridicule qui vous renverse la cervelle ; voilà ce qui n' est pas concevable. Ce n' étoit pas la peine de me gronder tant hier, pour me demander pardon aujourd' hui. Le comte de m' a parlé à l' oreille, savez vous bien ce qu' il faisoit là ? Il me disoit une impertinence. Voulez-vous sçavoir ce que c' étoit, il me faisoit confidence de... oh pour cela, je ne puis l' écrire, je vous le dirai. Ous voulez vous raccommoder avec moi, n' est-ce pas ? Vous êtes honteux de votre emportement. Vous faites bien ; mais je ne sais pas si j' aurai le tems de vous voir. J' ai envie d' être piquée : oui, venez, je n' ai

rien à faire, peut-être votre présence
m' amusera-t-elle. Que je suis sotte d' être si
bonne ! Cela est inoui ! Il est cependant

p526

vrai qu' un raccommodement est une jolie
chose.

Lettre 50.

Non, ne le croyez pas, ou je m' y
connois mal, ou le repentir de Saint-Fer
est inutile. Vous fondez son
pardon sur l' amour que Madame De
eut autrefois pour lui, et c' est ce même
amour si cruellement outragé, qui
s' est éteint pour jamais. La patience des
amans a des bornes : on peut se passer
de petites choses, mais une ame délicate
souffre à pardonner souvent. Un
moment d' aigreur amene des réflexions,
et quoiqu' elles soient d' ordinaire effacées
par l' amour, elles reviennent lorsqu' on
est offensé ; le coeur s' attiédit, la
raison recommence à regner ; et quand
elle a une fois repris son empire, ce
même amour ne parvient plus à la chasser.
Examinez comme une passion s' établit
dans notre coeur, et combien il
faut que vous paroissiez différens de
vous-mêmes pour nous faire céder à
vos desirs. Que de tendresse, de complaisance,
de respect ne nous marquez-vous

p527

point pour arriver à cet instant
qui vous met en droit de reparoître
tels que vous êtes ! De quelles rigueurs
ne nous accablez-vous pas quand vous
n' en avez plus à craindre de nous ! Dans
quel esclavage ne nous reconduisez-vous
point lorsque, comblés des preuves
de notre tendresse, vous devriez
être plus attentifs et plus aimables que
lorsque nous vous les refusions ! Comment
voulez-vous qu' une femme accoutumée
à des soins, à tout ce que l' envie
que vous avez de la vaincre vous
suggere pour en venir à bout, puisse

vous pardonner vos caprices, vos hauteurs,
ces fausses jalousies si méprisantes,
et que vous n' imaginez que pour
lui cacher vos froideurs et vos dégoûts ?
Pourquoi voudriez-vous qu' elle s' obstinât
à aimer ce qui ne veut plus paroître
aimable, et la forcer à une constance
que vous ne méritez pas, et dont
vous ne vous servez que pour la rendre
l' objet de vos mépris ? Vous ne conviendrez
pas sans doute de ces vérités ?
Et plutôt à dieu, pour les mieux désavouer,
que vous ne ressemblassiez pas
aux hommes dont je viens de parler !
Vous me direz que vous êtes fidele :
cela peut être ; mais vous êtes comme

p528

les femmes prudes, qui vantent toujours
leur retenue, et qui n' en sont pas
plus estimables. Vous ne vous souciez
pas de plaire à d' autres ; mais vous ne
prenez aucun soin de me plaire. Votre
fidélité vous pese et vous embarrasse.
Je m' aperçois à tous momens de la
mauvaise humeur qu' elle vous cause,
et vous me faites payer cher le plaisir
de ne me point donner de rivales. Mais
pour revenir à Saint-Fer (car je ne
sais comment vous êtes entré dans tout
ceci) je crois que vous vous flattez trop
quand vous croyez que Madame De
puisse se résoudre à renouer avec lui.
Vous et moi, témoins de leur passion,
nous avons presque toujours été occupés
à justifier les bizarreries de Saint-Fer,
et réduits souvent à condamner
le fol amour de notre amie. Saint Fer
a dans cette brouillerie un tort
qu' il ne pouvoit réparer qu' en le reconnoissant
sur le champ ; mais loin qu' il ait
digné le faire, il y a joint l' inconstance
la plus outrageante. Aujourd' hui
qu' il a connu par ses nouvelles
conquêtes le mérite de Madame De ,
il voudroit revenir à elle ; assurément le
retour est flatteur, et devoit faire sentir
à notre amie ce qu' elle vaut. Peut-être

p529

même telle épreuve a dégoûté Saint
Fer de l' infidélité. Il sait qu' il peut
trouver des femmes disposées à l' aimer,
mais qu' elles ne méritent pas toutes de
l' être, et qu' il y a des coeurs dont la
conquête est peu satisfaisante. Enfin, Madame
De pourroit espérer de retrouver
un amant plus tendre et plus persuadé
de son mérite qu' il ne l' étoit
avant son changement. Toutes ces réflexions
sont justes, mais elle s' y est
refusée. Non-seulement elle n' a pas voulu
recevoir ses lettres, mais elle n' a
pas même été touchée de son air languissant.
à propos, c' est la plus plaisante
chose du monde que vous autres
hommes quand vous êtes amoureux.
Tout est affecté dans votre personne,
jusqu' au son de votre voix. Vos regards
chargés de langueurs ne se tournent jamais
que douloureusement sur l' objet
aimé. Votre démarche lente et abattue
semble à chaque pas lui reprocher une
rigueur ; vos soupirs longs et fréquents,
vos insomnies, votre trouble, vos
distractions : oh ! C' est un article essentiel
que celui-là. Il sert à prouver que vous
n' êtes plus à vous-mêmes, c' est par-là
que vous m' avez prise. à force de réfléchir
sur vos distractions, il m' en vint

p530

de si fortes que j' oubliai tout ce dont
il falloit que je me souvinsse. J' eus la
sottise de vous croire bien amoureux,
parce que vous étiez distrait ; et je me
suis apperçue depuis que c' est chez vous
un vice d' habitude ou de tempérament.
La tristesse est encore pour vous d' une
grande ressource. Vous paraissez triste
avec tout le monde : le bruit se répand
par-tout qu' un tel, dont on vantoit la
gaieté, est devenu d' une mélancolie mortelle.
Ce bruit parvient jusques à celle
que vous aimez ; alors elle croit la chose
sérieuse : on sait que la tristesse conduit
au désespoir ; elle craint que cet étourdi
ne fasse un coup d' éclat, et trouve
enfin qu' il vaut mieux conserver les
jours d' un homme que d' être cause de

sa mort. Malheureuses que nous sommes,
de nous laisser séduire par des démonstrations
ridicules qui ne devraient
mériter que notre mépris ! Saint Fer
a paru aux yeux de Madame De
comme un homme qui s'abandonne au
désespoir ; il m'a semblé qu'elle n'y prenoit
aucun intérêt. Peut-être son cœur
la trompe-t-elle ; mais quoi qu'il en soit,
je n'y ai trouvé aucun mouvement de
tendresse pour lui ; elle en parle avec
indifférence, et j'aimerois mieux qu'elle

p531

eût de la colère. Je parlerai encore
pour lui, puisque vous le souhaitez ;
mais vous ne savez pas combien un
inconstant qui veut reprendre ses premières
chaînes, est méprisé d'une femme
raisonnable : et d'ailleurs, la façon
dont il vous répondit lorsque vous voulûtes
le ramener à Madame De, est
de ces choses qui s'effacent rarement. Je
vais chez elle, vous m'y trouverez :
nous tâcherons d'obtenir sa grâce. Quant
à vous, aimez-moi toujours assez pour
n'avoir pas besoin de demander la vôtre.
Lettre 51.

On cherche la solitude, on s'ennuie
du tumulte de la ville ; mais le
moyen de la quitter avec plaisir lorsqu'on
y laisse ce qu'on a de plus cher ?
Pour prévenir ce chagrin, on vous
prie de vous trouver à cinq heures chez
vous avec Monsieur De Saint Fer.
L'on ira vous y prendre pour vous conduire
dans un lieu que vous ne connaissez
pas, et que l'on ne peut vous nommer.
On ne vous cache pas que l'on vous
fera passer par de terribles aventures :

p532

mais vous êtes chevalier et amoureux,
c'en est trop pour manquer de courage.
Après avoir parcouru un pays immense,
on vous fera entrer dans un château
dont un seul géant du canton de Berne

défend la porte contre tous les ennuyeux.
Un vestibule superbe s' offrira
d' abord à vos regards ; après que, selon
l' ordre établi, vous en aurez admiré
l' architecture, vous passerez outre ;
ni monstre, ni griffons ne s' opposeront
à votre passage ; et ce n' est pas dans
la cour du château que doivent commencer
vos faits d' armes. Grand nombre
de chevaliers courtois vous conduiront
en cérémonie dans des appartemens
magnifiquement ornés, où des
demoiselles vous parfumeront et guideront
vos pas dans un cabinet mystérieux
où, négligemment couchées sur
des sofas brillans d' or et de pourpre,
vous recevront deux princesses plus
belles que les astres du firmament. à
votre aspect, la pudeur couvrira leurs
joues du plus bel incarnat du monde,
et leur donnera de nouveaux charmes.
Après des soupirs que leur coeur, pénétré
de plaisir, laissera partir avec violence,
on vous tendra languissamment
une main, que vous ne manquerez pas

p533

de baiser avec transport. La joie, pendant
ce tems-là, suspendra toutes les
fonctions de votre ame, et jusqu' à ce
que vous soyez revenu de ce premier
mouvement, on vous permettra obligeamment
de ne dire que des choses
mal arrangées. Ce pénible préambule fini,
on vous menera dans des jardins
charmans, que la nature et l' art ont embellis
de concert. Il y regne un perpétuel
printems ; les zéphyr y soufflent
sans cesse un air voluptueux ; les rossignols
y soupirent leurs tendresses ; et
leurs concerts joints aux ramages des
autres habitans des forêts, font de ces
lieux une seconde isle de Cythere. Il
est dans un bois épais et sombre une
grotte plus délicieuse que toutes les eauté
de cet aimable désert, couvert par
un bosquet de myrthe ; les faunes y
viennent en liberté jouir du fruit de
leurs soupirs. La Driade amoureuse ne
craint point de s' y laisser surprendre. Par
un enchantement qu' on ne peut assez

admirer, la nymphe fugitive ne peut
en détourner ses pas, et l' amour qui
marche devant elle, en l' éblouissant avec
son flambeau, la conduit jusques dans
la grotte qu' elle voudroit éviter. Il est
vraisemblable que lassées d' une longue

p534

promenade, les infantes voudront s' y
reposer. Là, vous pourrez conter votre
martyre ; l' aspect de ce lieu charmant
ranimera votre ardeur, et plutôt aux
dieux, qu' il inspirât aux amans autant
de discrétion que peut-être il inspira
de foiblesse aux amantes ! Qu' ils
apprennent du moins à profiter de l' exemple
des bergers qui, en quittant cette
grotte, n' y ont point laissé des monumens
de leur bonheur. Au sortir de ce
lieu, on viendra vous prier de vous
rendre dans un salon où vous trouverez
une table couverte de tout ce que
le goût le plus fin peut imaginer de plus
exquis. Les vins les plus délicats brilleront
dans des vases du plus clair crystal.
La folie sera priée de la fête, et Bacchus
tâchera de la finir aussi-bien que
l' amour l' aura commencée. Alors nous
appercevant du retour de l' aurore, on
enverra dire aux conducteurs des chars,
d' atteler leurs coursiers ; on partira, et
après un assez long voyage, on se
retrouvera tout d' un coup aux portes de
Paris. Là, vous direz adieu aux infantes,
non sans pousser quelques soupirs :
de leur part, elles ne vous les épargneront
pas. L' un de vous deux sera obligé
à des protestations d' amour et de fidélité,

p535

dont pour le présent on voudra
bien dispenser l' autre. Vous monterez
dans votre char, et avant que Morphée
verse sur vous ses pavots, vous
parlerez de l' objet de vos feux, et ainsi
que cela se doit, vous leur adresserez
votre oraison mentale. Adieu, comte.

Billet.

Revenez dans ces lieux. Vous ne méritez pas que ce soit moi qui vous y rappelle : aussi ne suis-je que secrétaire. N'allez pas croire que l'amour me dicte pour vous la moindre fleurette ; encore une fois, ce n'est pas pour moi que j'écris. Je pourrais, il est vrai, me servir de l'occasion, mais je ne suis pas assez contente de vous pour prendre des prétextes. Vous pensez, sans doute, que votre absence me chagrine, vous le pensez, et vous vous trompez. Je vais où je veux, j'écoute qui me trouve, je réponds ce qui me plaît, je joue et je perds. Je vais au spectacle, et je m'y ennuie. J'ai des amans, dont il ne tient qu'à moi de m'amuser. Ne sont-ce pas là des ressources ? Croyez-vous qu'avec elles j'aie le tems de désirer votre retour ? Et puis, tous les jours, je vois mon mari, il m'aime d'une force inconcevable, cela me distrait ; et quoi

p536

que vous en pussiez dire, un mari sédentaire vaut mieux qu'un amant qui s'absente. Tout cela veut dire que vous pourriez rester où vous êtes, si les nœces de Madame De et de Saint-Fer n'exigeoient pas que vous quittiez votre solitude. Elle s'est enfin déterminée ; elle prétend par-là fixer absolument Saint-Fer, jugez de sa folie. Si les sermens d'un amant ne valent rien, de quelle force peuvent être ceux d'un époux ? Elle compte sur de la fidélité, de la complaisance, de la tendresse ; et quoiqu'elle n'ait rien trouvé de tout cela dans son premier mariage, elle veut bien imaginer que Saint-Fer ne manquera à rien. Je le souhaite. Mais en pareil cas, je n'en penserois pas autant de vous, et vous vous ressemblez. Adieu, monsieur, c'est à lundi la fête ; ce sera assez pour tout le monde de vous voir arriver la veille. Vous me verrez, au reste, à votre commodité : vous ne m'accuserez pas au moins d'être gênante. Hé bien ! Monsieur, direz-vous encore que je vous aime ?

p537

Lettre 52.

Ah ! Monsieur, mes craintes n' étoient que trop justes. Que je serois heureuse aujourd' hui si elles avoient pu me servir toujours contre vos desirs ! Cette certitude que j' avois de vous perdre un jour, contre laquelle vous me rassuriez par tant de sermens, qui me coûtoient tant de larmes, vient donc enfin de m' être confirmé par vous. Ingrat vous m' abandonnez ! Avez-vous prévu ce qu' il m' en va coûter ? Vous êtes-vous résolu à me faire mourir de douleur ? Avez-vous pu oublier si-tôt avec quelle tendresse je vous aime ? Vous épousez Mademoiselle De La S ! Et je me vois réduite à vous perdre, sans oser seulement me plaindre de votre inconstance. Mais pourquoi faut-il que je ne l' apprenne pas de vous-même ? Ne m' osez-vous confier votre bonheur ; et quoi qu' il m' en doive coûter le mien, présumez-vous assez mal de moi pour croire que je ne vous le sacrifierai pas ? Mon coeur ne m' a jamais rien reproché sur vous ; mais je me croirois peu digne de

p538

votre estime, si dans cette occasion je suivois tous les mouvemens qu' il m' inspire. Il faut m' y arracher, et renoncer à vous pour jamais. Pour jamais ! Grand dieu ! Et c' est ma propre bouche qui me prononce un arrêt qui peut-être ne sortiroit point de la vôtre ! Ces jours que vous passiez à m' assurer de votre tendresse, seront à jamais perdus pour moi ! Vous vivrez pour une autre ; vous oublierez dans ses bras mon amour et ma douleur : vous ne me diriez plus que vous m' aimez ; vous pourrez vous résoudre à ne le plus sentir ! Ah ! Dieu ; qui vous forçoit de m' aimer ? Ne m' avez-vous choisie que pour me rendre malheureuse ? Ne deviez-vous pas prévoir que vous ne seriez pas toujours à moi ; et quand enfin ma passion a si bien répondu à la vôtre, n' avez-vous pas dû vous reprocher la douleur que votre perte me causeroit ? Vous aimer, vous

le dire, vous le persuader, étoient mes
uniques soins. Qui pourra me dédommager
de les avoir perdus ? Je vous
voyois, je ne vous verrai plus. Ah,
ingrat ! Si vous m' aimiez comme je vous
aime, qui auroit jamais pu vous arracher
à moi ? Que dis-je ? Malheureuse !
Mon amour étoit trop peu pour vous,

p539

et je ne dois plus songer qu' à me conserver
votre estime. Pardonnez-moi d' avoir
eu d' autres sentimens. Je les désavoue,
ils ne sont dignes ni de vous ni de
moi. Ne craignez pas de me déplaire en
achevant ce mariage ; j' ai prévu le sacrifice,
je m' y soumets. Vous m' aimez à
présent, qui peut vous assurer que vous
m' aimerez toujours, et que vous ne
vous repentirez pas d' avoir préféré à
un établissement solide une liaison qui
peut finir d' un moment à l' autre, et
qu' un instant de votre caprice, ou du
mien, peut détruire à jamais. Je ne vous
aime que pour vous ; et vous voir heureux,
me tiendra lieu de tout. Vous
m' avez mal connue si vous avez pensé
de moi autrement. Oubliez-moi, ou ne
pensons l' un à l' autre que pour nous
estimer mutuellement. Vous me serez
toujours cher. Si j' avois changé, vous
m' auriez méprisée ; si vous m' aviez abandonnée,
je vous aurois haï ; n' ayons
du moins rien à nous reprocher. La raison
veut que je vous aide à me bannir
de votre coeur. Soumettez-vous-y
comme moi. Ne croyez pas que j' aie
pris ce parti sans qu' il m' en ait coûté
et sans qu' il m' en coûte encore bien
des larmes. Jamais je ne vous ai plus

p540

tendrement aimé ; mais c' est par l' amour
même que j' ai pour vous que je vous
conjure de m' oublier. Ah ! Cela ne vous
sera que trop aisé. Dans l' état où je suis
ne devriez-vous pas me consoler ? Avez-vous

perdu pour moi jusqu' aux sentimens
d' humanité ? Vous ne devez pas
douter que je ne sois accablée de la
plus cruelle douleur, et vous restez
éloigné de moi ! Ah ! Ne me faites pas
voir tout mon malheur, que je puisse
me flatter du moins que vous me perdez
avec quelque regret. Avec tant d' amour,
méritai-je tant d' indifférence ?
Une ligne, un mot, devroient-ils tant
vous coûter ? Hélas je n' exige point que
vous quittiez pour moi ce fatal objet qui
m' ôte tout ce que j' aime. Mais, si vous
me refusez votre vue, ne me donnez pas
du moins des marques de mépris. Un
peu de pitié pour moi ne sera point un
crime contre elle ; elle n' en triomphera
que plus, et j' en serai moins malheureuse.
Mais dans la situation où nous
sommes, que me direz-vous pour me
consoler, que vous pensassiez ? Vous
vous reprocheriez toutes vos paroles,
vos yeux les démentiroient ; je n' y
verrois plus rien pour moi, et il m' échapperoit
des choses que je me reprocherois

p541

moi-même. Non, ne me voyez pas, je
garderai toute ma vie le souvenir de
notre amour. Tâchez de n' en point faire
autant : renvoyez-moi mes lettres et
mon portrait, ne conservez rien qui
puisse vous rappeler mon idée : mais
s' il se peut cependant, ne m' oubliez pas
tout-à-fait. Plaignez-moi quelquefois,
je n' ose vous demander des sentimens
plus vifs. Adieu. Les larmes dont cette
lettre est baignée doivent vous être un
témoin fidele de la douleur que je ressens
en écrivant ce funeste mot. Ne
vous présentez plus à mes yeux. Je sçais
trop ce qu' il en coûte d' aimer sans être
aimée, pour contribuer à donner ce chagrin
à Mademoiselle De La S, elle
ne mérite que trop toutes vos attentions.
Nous sommes séparés pour toujours.
Adieu. Hélas ! Ne m' oubliez jamais.
Daignez vous souvenir quelquefois
combien je vous ai aimé ; mais ne
vous rappelez pas combien je vous aime
encore, et que je ne changerai jamais.

p542

Lettre 53.

Je vous reconnois, monsieur, aux idées que vous avez conçues, elles me montrent votre mépris pour moi, et m'assurent de votre indifférence. Je ne vous aime donc plus, et mes alarmes sur le bruit de votre mariage ne sont pas réelles ? Je ne les affecte que pour cacher ma nouvelle passion, et c'est un prétexte pour vous abandonner plus sûrement ? Vous êtes le seul qui, en pareil cas, pût imaginer une chose semblable : vous ne le croyez pas ; mais pourquoi me l'écrire ? Ne me trouvez-vous pas assez infortunée ? N'est-ce donc pas assez de vous perdre ; et lorsque l'amour s'éteint, le mépris doit-il prendre sa place ? Moi méprisée ! Grand dieu ! étoit-ce de vous, ingrat, que je devois l'être ? Moi, qui vous ai sacrifié jusqu'à mon amour même ; moi, qui n'étois occupée que du soin de vous marquer ma tendresse, et qui viens de vous en donner une preuve que vous auriez peut-être vainement cherchée ailleurs. S'il est vrai que vous soyez touché de

p543

ma perte, sera-ce en me donnant un caractère odieux que vous me prouvez que je vous suis chère ? Si vous me soupçonnez d'infidélité, vous pouviez vous plaindre sans m'offenser, et encore de quoi vous seriez vous plaindre ? D'être trop tendrement aimé. Vous auriez senti, si vous pouviez sentir quelque chose, que je méritois d'être plainte, non outragée. Quelqu'un a-t-il jamais aimé comme vous ? Il me paroît, par les choses que vous m'écrivez, que je commence à vous devenir odieuse, et cependant vous n'épousez pas Mademoiselle De La S. Comment accorder tant de haine et tant d'amour ? Avec quelle froideur m'assurez-vous que vous êtes toujours à

moi ? Ah ! Qu' une véritable passion a bien un autre langage ! Vous me trompez. Autrefois mes craintes vous étoient précieuses ; il n' y avoit rien que vous ne fissiez pour les dissiper : vous craigniez de voir couler mes larmes. Vous n' épousez point Mademoiselle De La S. Si vous ne l' aviez refusée que par rapport à moi, vous seriez venu me jurer que vous m' aimiez encore. Je consentois bien à vous perdre pour vous-même, je m' immolois sans murmurer à votre bonheur ; mais je ne vous verrai jamais,

p544

sans mourir, oublier, entre les bras d' une nouvelle maîtresse, le sacrifice que je vous faisois. Peut-être que je suis injuste ; mais que m' importe que vous n' en aimiez pas d' autres, si vous ne m' aimez plus ? Votre inconstance et votre froideur sont la même chose pour moi, et je ne vous en perds pas moins. Vous condamnerez, sans doute, mes frayeurs ; mais toute autre à ma place en seroit-elle moins susceptible ? Une lettre suffit-elle ? Et dans la situation où je suis, seroit-ce trop de vous même pour calmer mes inquiétudes ? Que faites-vous éloigné de moi ? Vous me croyez infidelle, et je crains que vous ne soyez perfide. Devrions-nous avec ces idées-là être tranquilles ? Et pour peu que vous prissiez encore quelque intérêt à mon coeur, ne seriez-vous pas venu me convaincre de mon infidélité, ou jouir avec moi du plaisir de me trouver constante ? Ayez pitié de l' état où je suis, daignez, et c' est la seule chose que j' exige de vous, daignez me rassurer sur mes craintes, et éclaircir vos soupçons. Que je sçache si je dois vous aimer encore, ou songer à vous haïr à jamais.

p545

Lettre 54.

Moi ! Que je vous haïsse, cher comte, lorsque vous me donnez de si fortes preuves de votre tendresse ! Ne me haïssez-vous pas vous-même de vous avoir outragé dans le tems que vous écartiez les obstacles qui pouvoient vous empêcher d' être tout entier à moi ? Je vous retrouve fidele ! Concevez-vous l' excès de ma joie ? Je ne puis douter que vous ne m' aimiez. Sentez-vous tout ce que cette certitude doit produire sur mon coeur ? Quand vous m' auriez abandonnée, aurois-je pu m' en plaindre ? Vous n' auriez fait que m' obéir, mais vous avez connu ce qu' il m' en coûtoit pour vous en prier ; vous avez été touché de l' état funeste où m' avoit déjà réduite la crainte de vous perdre. Tâchez de ne vous en point repentir. Puissiez-vous, content de mon coeur, croire qu' il peut vous dédommager de ce que vous avez fait pour moi ! Je suis sûre que vous m' aimez, ne doutez jamais que je vous aime. Pourquoi n' avoir pas en moi la confiance que j' ai en vous ?

p546

Les jours que nous passons à nous tourmenter ne seroient-ils pas mieux employés à nous donner des preuves de notre ardeur ? Et, lorsque ni jaloux ni fâcheux ne nous inquiètent, faut-il que nous nous fassions nous-mêmes plus de maux qu' ils ne pourroient jamais nous en faire ? Avons-nous besoin, pour ne pas tomber dans la langueur, du secours du raccommodement ? Les fréquentes querelles aigrissent le coeur, et ne donnent pas à l' amour plus de vivacité. Les absences auxquelles nous nous condamnons volontairement ne seroient-elles pas pour nous un supplice insupportable, si quelqu' un vouloit nous y forcer ? Ne sommes-nous pas insensés de nous donner tant de chagrins ? Avons-nous donc des momens à perdre ? Ne m' aimez pas avec autant de fureur que vous m' en montrez quelquefois, elle est toujours suivie de trop de tiédeur. Ce ne sont pas vos transports, c' est votre coeur que je cherche, ce sont ces tendres

épanchemens de l' ame auxquels on peut
se livrer sans offenser la vertu. Je voudrois
de cet amour qu' on dit que Platon
connoissoit si bien, et qu' après
lui nous avons si mal connu : de cet
amour dépouillé de toute impression

p547

des sens, dont la pratique pourtant doit
être difficile puisqu' on a tant de peine
à le faire comprendre. Adieu. Sans nous
inquiéter de tout cela, aimons-nous
toujours comme nous avons commencé
de le faire. Notre amour nous satisfait,
et je crois que nous perdrons à en imaginer
un autre. Mon dieu, que je suis
étourdie ! Il y a deux heures que je
ne vous dis que des bagatelles, et j' oubliais
de vous avertir que Madame
De vous prie de vous rendre chez
elle à midi ; elle va à passer le reste
de la journée, et comme j' ai mille choses
à vous dire, je ne doute point que
je n' y aille aussi. Ah ! Me diriez-vous
bien pourquoi je soupire ?

Lettre 55.

Cette pauvre Madame De La
G, après une constance de quatre
ans, vient enfin de perdre son amant,
et malgré ces exhortations, les charmes
de la petite J ont achevé ce que son
dégout pour elle avoit ébauché. Oui,
madame, me disoit-il il y a quelques
jours, c' en est fait ; les soins que je lui

p548

rends ne partent plus, depuis long-tems,
que de ma reconnoissance ; et sans une
forte idée qui nous tourmente elle et
moi depuis deux ans, nous serions bons
amis, et rien de plus. Je crains que, sensible
comme elle l' est, elle ne puisse me
voir inconstant, sans mourir de douleur.
Il n' y a rien que je n' aie fait pour
l' amener insensiblement au point de souhaiter
une rupture, qui de jour en jour
nous devient plus nécessaire. J' ai feint

de m'attacher à d'autres. Elle a attendu
avec impatience que je revinsse à elle.
J'ai été cent fois la voir pour lui dire
que je ne l'aimais plus ; il sembloit
qu'elle choisît ce tems-là pour m'accabler
des plus fortes preuves de sa tendresse ;
et j'étois obligé de la quitter
sans avoir pu prendre avec elle les
arrangemens que j'aurois souhaités. Ces
conversations, autrefois si animées,
sont languissantes et stériles : ces momens
que je passois avec elle, et que
l'amour rendoit si charmans, me pesent
et m'embarrassent. J'ai beau m'exhorter
à la constance, je sens, par le besoin
que j'ai de me faire des leçons, combien
elles sont inutiles. Je cherche
quelquefois quelle peut être la cause de mon
dégout. Je vois une femme aimable,

p549

qui a de la jeunesse et de l'esprit ; mais
ses agrémens ne me touchent point. Ma
raison me dit encore qu'elle est belle,
mais mon coeur ne me le dit plus ; et
le reste parle vainement en sa faveur.
Ne devoit-elle pas sentir par ma froideur
que je ne l'aime plus ; et une femme
peut-elle se tromper à des transports
si étudiés, après avoir joui du trouble
et de la fureur d'un amant ? Malgré mes
efforts, il faut que nous rompions ; et
c'est, à mon sens, un plus cruel supplice
de feindre de l'amour pour une femme
qu'on n'aime plus, que pour une femme
que l'on n'aime point. Il conclut tout ce
beau raisonnement, en priant Saint-Fer,
ami de Madame De La G,
de lui jeter des soupçons dans l'esprit,
de lui dire qu'elle n'étoit plus aimée ;
et il lui jura qu'il ne le dédiroit de rien.
Mais, comte, lui répondit-il, tu ne
songes pas qu'elle en mourra de douleur.
Ah ! Si je ne le craignois point, répondit
P, je ne te prierois pas de lui annoncer
mon inconstance. Par pitié,
sauve-moi ; elle veut que je l'épouse :
d'ailleurs une chose de cette sorte est
moins cruelle, quand elle sort de la bouche
d'un autre que de celle d'un amant
accoutumé à tenir un langage différent,

p550

Saint-Fer refusa opiniâtrément de se charger de cette commission. Eh bien, reprit-il, je ne t' en parle plus, mais tu es cause que je vais lui porter le poignard dans le sein. Il sortit, et nous étions aux tuileries, réfléchissant encore sur cette constance inusitée de Mme De La G, quand, nous abordant avec un air effaré : ç' en est fait, dit-il, je suis content, si toutefois on peut l' être en mettant au désespoir une femme qu' on a tendrement aimée. En sortant d' avec nous il étoit allé chez elle ; elle l' y attendoit avec impatience, et le jour même avoit été pris pour se donner des preuves mutuelles de leur tendresse. L' occasion étoit pressante, l' aspect du péril le transit ; il résiste, il hésite ; elle le presse, il se fâche ; elle se désespère, et il découvre franchement à la dame l' origine du mal. Elle s' évanouit, P lui donne du secours ; elle revient à elle, toute en pleurs se jette à ses pieds, et lui dit les choses du monde les plus touchantes. P tout en pleurant aussi, l' exhorte à prendre son parti. La fureur succède à l' amour ; elle veut le tuer : il reprend son épée, se sauve, et pour ne lui laisser aucun lieu de douter de sa bonne foi, il écrit dans la loge du suisse

p551

son congé bien signé. Il triomphoit en me contant son aventure, et m' assuroit toujours qu' elle en mourroit de douleur. En effet, elle se couche après son départ, passe le reste de la journée, et toute la nuit, à soupirer et à s' évanouir. Elle se leve avec la même douleur ; et la lumière lui étant odieuse, elle fait tirer les rideaux de sa chambre, et languissamment couchée sur un canapé, elle déplore la perte de son amant. Elle tombe encore dans une foiblesse qui fait tout craindre pour sa vie ; et

peut-être qu' elle seroit morte, si le
jeune duc de , qui entra dans le moment
qu' on lui donnoit du secours, ne
l' eût consolée une heure après qu' elle
avoit pensé expirer à ses yeux. Le duc
qui a trouvé l' aventure plaisante, l' a
sur le champ rapportée à ses amis. Un
de ceux-là, ami de P, lui en a fait
part. P, au désespoir qu' elle ne soit
pas morte, et qu' elle ait accepté si-tôt
une consolation dont il la croyoit incapable,
a senti rallumer son amour par
ce qui auroit dû l' éteindre. Il a cherché
à se remettre bien avec Madame De La
G, mais vous sçavez ce que c' est
qu' une personne consolée ; elle l' a
méprisé, et il a toutes les peines du monde

p552

à l' oublier avec la petite J qu' il aimoit
auparavant à la fureur. Adieu,
comte ; avant de me faire une infidélité
souvenez-vous de l' aventure de notre
ami, et de la façon de se consoler
de Madame De La G.

Billet.

La précieuse Madame De vient
d' arriver avec deux beaux esprits qui me
donneront la migraine, si je n' y mets ordre.
Elle me demande à souper ; je suis
perdue si vous ne venez : amenez aussi Saint
Fer, je vous en conjure ; il aime à
disputer et pourra tenir tête à ces messieurs.
Je vous parlerai, je vous verrai du moins ;
sans ce secours je meurs. Vous ne sçavez
peut-être pas à quel point ces gens sont
maussades : ils parlent sans cesse et je
n' entends pas un mot de ce qu' ils disent ;
jugez combien je suis à mon aise. On me
menace encore de la lecture d' un ouvrage.
Rancune tenant, venez me délasser de l' ennui
du précieux, quand même vous imagineriez
que je prends un prétexte pour vous
voir. C' est un service qui ne restera pas
sans récompense, et je vous dédommagerai
de votre ennui en vous permettant de me
voir quinze jours de suite tête-à-tête.
Viendrez-vous ?

p553

Lettre 56.

Y a-t-il quelque chose au monde de moins raisonnable que votre jalousie ? Et pourriez-vous m' estimer assez peu pour me trouver capable d' aimer l' homme qui vous inquiete ? Donnez-vous du moins des rivaux qui ne me déshonorent pas. Eh ! Pourquoi voulez-vous en avoir quand toutes mes actions vous prouvent combien je vous suis attachée ? Ne pensez pas que je veuille me justifier de l' inconstance que vous m' imputez ; je vous offenserois trop si je croyais votre jalousie véritable. Je connois vos caprices, et ceci en est un. Votre délicatesse n' est pas assez grande pour se choquer lorsque je parle à un homme qui n' est jamais venu chez moi, qui n' y viendra jamais, malgré ce que vous en voulez imaginer, qui n' est pas fait de façon à vous inspirer de la terreur. Cette modestie m' étonneroit si je n' en découvrois pas la cause. Vous vous estimez, mais vous ne m' estimez pas ; et dans les traits de satire que vous lancez sans cesse contre mon sexe, vous ne faites de moi

p554

aucune exception particuliere. Vous croyez que je vous aime, mais vous ne m' en avez aucune obligation. Vous me supposez une nécessité absolue d' aimer quelqu' un ; et si quelquefois vous vous flattez que c' est votre mérite qui m' a rendu sensible, plus souvent encore vous pensez que le caprice seul m' a déterminée, et qu' il peut m' entraîner vers un autre comme il m' entraîne vers vous. S' il vous en souvient cependant, ce coeur que vous méprisez tant aujourd' hui, ne fut pas si facile à gagner. Vous eûtes besoin d' employer l' artifice pour vous en rendre maître, et vous ne l' auriez jamais été si, en l' attaquant, vous vous étiez montré tel que vous êtes, si j' avois pu, en suivant ce que ma raison me dictoit, vous croire semblable à ces mêmes hommes pour qui j' avois conçu tant d' horreur. Vous m' alléguerez peut-être la durée de votre passion ; j' avoue

que je voudrais qu' elle vous fît tout
l' honneur que vous en voulez tirer. Mais
combien de perfidies, combien d' attachemens
passagers n' a-t-il pas fallu que
je vous pardonnasse ? Par combien de
peines et de larmes n' ai-je pas acheté
vos retours, et depuis quel tems votre
passion ne seroit-elle pas finie si mes

p555

soins et mon indulgence ne vous avoient
pas empêché de l' éteindre, si je n' avois
pas opposé à vos refroidissemens une
constance si égale que vous n' avez jamais
osé m' annoncer que je vous avois
perdu ? Vous m' auriez sans doute beaucoup
plus aimée si, moins sensible et
moins tendre, j' avois affecté pour vous
autant d' indifférence que je vous ai témoigné
d' amour. Si paroissant avoir
du goût pour toutes sortes d' objets, je
vous avois mis sans cesse dans la nécessité
de ne sçavoir que penser de mon
coeur : ma coquetterie et ma dissimulation
auroient éveillé un amour sur lequel
vous vous endormiez. Et d' abord
que vous m' auriez cru capable de changer,
vous auriez craint mon inconstance ;
mais je rougirois de vous devoir à
de tels artifices. Je sens que je vous perds,
mais sans me rendre la victime de vos
fantaisies, annoncez-moi tout d' un
coup votre perte ; quelque douloureuse
qu' elle me soit, elle ne peut l' être plus
que la cruelle incertitude où je vis. Je
n' exige plus de vous que de me dire que
vous ne m' aimez plus : pour tant de tendresse,
est-ce trop d' un peu de sincérité ?

p556

Lettre 57.

Au milieu de votre plus forte passion
pour moi, j' ai prévu votre changement ;
il m' afflige, mais il ne me surprend
pas. Ai-je dû me flatter que vous
m' aimeriez toujours ? Et parce que
mon coeur m' assuroit de ma constance,

devoit-il m' être un garant de la vôtre ?
Vous me quittez ; que ce soit pour une
autre, ou que, dégoûté de l' amour,
vous vous condamniez à une indifférence
éternelle, je n' entre point dans
les raisons qui vous font agir ; on seroit
trop malheureux si, quand on aime, on
s' enchaînoit à jamais, et que pour conserver
une conquête dont on fait peu
de cas, on renonçoit à toutes les occasions
qui se présentent d' en faire de nouvelles.
Je n' ai point à me plaindre de
vous ; ce n' est pas votre faute si je vous
aime encore ; et vous avez fait depuis
long-tems ce qui étoit nécessaire pour
chasser une passion que vous ne vouliez
plus entretenir. Vous ne m' aviez pas
promis de m' aimer toujours, et quand
vous auriez pu le faire, je ne serois

p557

point étonnée du parjure. Vous m' avez
trouvée aimable, je cesse de vous le paroître ;
puisque mes seuls agrémens vous
avoient déterminé, il est juste que vous
changiez avec eux. La seule chose que
j' exige de vous, et je ne vous la demande
que parce qu' elle ne vous coûtera
point, c' est que vous ne me voyiez
plus. Je sens que je vous aime encore,
laissez-moi m' accoutumer, par votre absence,
à vous regarder comme un homme
indifférent ; votre vue me plongeroit
dans le plus affreux désespoir. Vous
ne pourriez me dire que ce que vous
m' avez écrit ; et il ne seroit pas généreux
à vous de voir couler des larmes
que vous ne voudriez pas essuyer. Mais
est-il vrai que vous m' ayez abandonnée !
Quoi dans ce coeur qui faisoit tout son
bonheur de notre union, dans ce coeur
parjure, ne reste-t-il plus rien pour moi ?
Ah que l' on sent douloureusement la
perte d' une chose à laquelle on avoit attaché
ses plus cheres délices ! Hélas !
Malgré ce que je vous disois de votre
inconstance, je ne la prévoyois pas ;
tranquille sur la foi de vos sermens, rassurée
contre votre perte, par l' amour
extrême que j' avois pour vous, je ne
pouvois pas croire que vous fussiez capable

d' une perfidie. Je sentois que rien ne pouvoit vous arracher de mon ame : et je me flattois quelquefois que j' étois la seule que vous puissiez véritablement aimer. Je trouvois de la douceur à penser qu' il n' y avoit que ma mort qui pût vous rendre à vous-même, et que dans mes derniers instans je jouirois encore du plaisir de vous voir me regretter et de mourir aimée. Pourquoi m' enviez-vous la seule consolation qui me reste ? Barbare ! Venez m' accabler par votre indifférence ; songez qu' il y a trop de cruauté à ne pas m' arracher la vie. Je vous perds ! Je ne vous perds que parce que vous le voulez, voilà l' idée que vous me laissez de vous ! Vous n' aimez point ailleurs, et vous m' abandonnez ! Ah ! Avez-vous pensé à ce que vous m' écrivez, en avez-vous senti l' importance ? Songez-vous que rien au monde ne pourroit nous rapprocher ; et que rompant avec moi si injustement, quand je vous reverrois à mes genoux plus tendre que je ne vous ai jamais trouvé ; quand j' aurois encore pour vous ces sentimens qui ont fait si long-tems notre bonheur, je ne voudrois plus voir en vous qu' un homme digne de toute ma haine. Adieu, je n' ai plus rien à vous dire.

Lettre 58.

Par ma dernière lettre je vous ai prié de ne me plus voir, je sentois que votre vue entretiendroit en moi des sentimens qu' il m' est important d' éteindre ; mais dans le cruel état où vous m' avez réduite, le plus affreux de mes malheurs est de ne vous voir pas. Je ne vous demande plus de la tendresse ; mais je n' ai pas mérité la répugnance que vous avez à me voir. Ne craignez pas que je vous fasse des reproches, je me plains plus de

moi que de vous. Si mes yeux n'avoient pas été si cruellement fermés, si ma passion, moins folle, m'avoit permis de réfléchir sur vos démarches, d'y voir combien vous étiez insensible à ce que je faisais pour vous, vous n'auriez pas eu besoin de m'annoncer votre inconstance ; mais tel étoit mon aveuglement que je ne vous voyois que comme je desirois que vous fussiez. Sans vouloir entrer ici dans un détail qui vous déplairois, je ne vous reproche pas de m'avoir abandonnée ; mais ai-je mérité votre mépris ? Je suis malade, vous le sçavez,

p560

et je ne vous vois pas. Qu'ai-je fait qui vous oblige à tant de dureté ? Vous craignez encore mon amour. Ah ! N'en redoutez rien ; quelque violent qu'il soit encore, votre insensibilité et ma fierté me sauvent de tout ; vous ne me verrez point répandre d'indignes larmes, ni descendre à des prières honteuses ; mais pour avoir cessé d'être amans avons-nous renoncé au plaisir d'être amis ? Voilà le seul sentiment que je puisse vous demander ; mais l'inconstance auroit peu de charmes pour vous si vous n'y joigniez pas le mépris. De quoi suis-je coupable cependant ? Vous seul avez fait tout mes crimes ; sans vous je jouirois encore... ah ! Que me sert-il d'être tourmentée par de si cruelles réflexions ? Elles m'éclairent sur des fautes qu'elles n'ont pas sçu prévenir, et redoublent mon désespoir. Je me plaindrois moins de votre indifférence si, en cessant d'être aimée, je pouvois voir renaître dans mon ame le repos que vous en avez chassé : mais loin que votre froideur puisse éteindre mon amour, elle semble le rallumer avec plus de violence. Que je suis malheureuse ! Je vous aimois éperduement quand vous feigniez une tendresse que

p561

vous ne ressentiez pas, et je meurs de
douleur quand vous cessez de vous contraindre.
Ayez pitié de l' état où je suis ;
je ne veux que vous voir, je ne serai
point seule ; accoutumez-moi insensiblement
à vous perdre pour toujours : dites-moi
tout ce qui peut me confirmer
mon malheur, il y auroit trop de cruauté
à m' épargner. Songez aussi qu' en cessant
tout d' un coup de venir chez moi,
vous faites faire à mon mari des réflexions.
Vous êtes trop honnête homme
pour ne les lui point épargner. Adieu,
monsieur ; vos complaisances pour moi
ne dureront pas, et je sçaurai par une
prompte absence vous délivrer de l' embarras
de les avoir long-tems.

Lettre 59.

De grace, cessez de m' écrire, sauvez-moi
de l' affront de mépriser ce que
j' ai cru digne de mon estime. Vous avez
rompu avec moi, je ne m' en suis pas
plainte. J' ai assez bien présumé de vous
pour croire que vous ne me faisiez pas
injustice, et que, sans de fortes raisons,
vous ne m' auriez pas abandonnée. Je

p562

vous ai estimé même de la franchise avec
laquelle vous m' avez instruite de votre
changement. Aujourd' hui vous osez me
demander pardon ! Vous pouvez m' avouer
que ce n' est qu' à votre caprice
que j' ai dû votre éloignement ! De sang-froid
vous me plongez le poignard dans
le sein, à moi qui ne respirois que pour
vous ! Pouvez-vous me mépriser assez
pour croire que je puisse revenir à vous ?
Barbare, qui pour le seul plaisir de me
désespérer, avez agi avec moi comme
avec la femme dont on auroit le plus à
se plaindre. Encore, si déterminé par
un autre objet, vous m' aviez quittée
pour vous livrer à lui, j' aurois excusé
votre inconstance, j' aurois même poussé
la générosité jusqu' à croire que j' y aurois
donné lieu ; je me serois consolée
d' une passion née peut-être malgré vous.
Mais que vous me quittiez, que vous
m' abandonniez sans ménagement, dans

la seule vue d' éprouver si je serai sensible
à votre perte, voilà ce que je ne
puis soutenir. Quelque peu qu' une pareille
feinte puisse durer, elle dure toujours
trop ; il y a même de la crauté à
l' imaginer. Je vous l' aurois cependant
pardonnée, je vous aimois assez pour
me flatter qu' elle ne seroit venue que

p563

d' un excès de délicatesse, et quelque bizarres
que puissent être les assurances
qu' un amant veut prendre de notre
coeur, elles nous sont toujours précieuses
quand elles nous prouvent son
amour. Si votre idée avoit été telle, un
jour suffisoit pour votre satisfaction et
mon tourment. Vous ne m' auriez pas
refusé les plus légères complaisances,
vous n' auriez pas été quinze jours sans
me voir ; et quand vous m' avez revue
depuis, et toujours accablée par ma douleur,
vous n' auriez pas inhumainement
joint les insultes les plus marquées à
l' injure que vous m' aviez faite. Et vous
osez m' écrire ! Vous pouvez, sans mourir
de confusion, vous rappeler mon
idée ! Vous m' aimez ! Que je serois heureuse
que vous dissiez vrai ! Puisse cet
amour faire votre éternel supplice, et
puissai-je un jour vous donner autant de
preuves de mépris et de haine que je
vous en ai donné d' une tendresse dont
le plus détestable de tous les hommes
auroit été plus digne que vous.

p564

Lettre 60.

En effet il seroit très-singulier que
je vous aimasse encore, et j' imagine
comme vous que cela seroit fort plaisant.
Mais, mon pauvre comte, je me
suis corrigée de rire. Je vous l' avois bien
dit que la fin de la comédie ne seroit pas
agréable pour vous. Si vous sçaviez combien
le personnage que vous y jouez à
présent est ridicule, vous n' auriez pas

la force de le soutenir plus long-tems.
Oui, vous êtes désoeuvré, languissant ;
Madame De a refusé vos soins, je
ris de vos soupirs. Que de mortification !
Consolez-vous, il y a peu d' hommes
à qui la même chose ne soit arrivée ;
mais étoit-il possible qu' elle vous
arrivât, et qu' aimable comme vous êtes,
vous vous trouvassiez rebuté de deux
côtés ! Après tout, il vous reste une
ressource. Vous m' avez aimée, moi, je
sçais comme vous vous y êtes pris pour
me tromper ; imaginez quelque nouvelle
façon dont je puisse être encore la
dupe. Je connois votre air triste, ces
soupirs affectueux que vous tirez du fond

p565

du coeur, ces petits mots si joliment dits,
ces lettres si élégamment écrites, ces
beaux yeux noyés dans les larmes, ce
visage abattu, tout cela ne peut plus me
toucher ; et je crois pourtant que c' est
tout ce que vous sçavez faire. Vous perdriez
encore l' esprit que je ne m' en appercevrois
pas. Ainsi vous jugez bien que
toutes ces gentillesses ne peuvent vous
être d' aucune utilité. Ce qu' il y a de fâcheux
encore, c' est que vous passez
pour trompeur ; que peu de femmes de
bon sens voudront vous croire, et que
vous n' aimez pas les conquêtes trop faciles.
Vous ne trouverez pas si-tôt un
dédommagement. Voyez combien vous
êtes malheureux ! Vous étiez las de m' aimer,
je n' avois plus rien de touchant
pour vous ; à peine vous souvenez-vous
de m' avoir trouvé belle. Vous me faites
une infidélité, vous cherchez fortune,
vous ne la trouvez pas, et tout de suite
vous revenez à moi. Je suis un peu cruelle,
et vous voilà plus amoureux que jamais.
L' aimable coeur que le vôtre ! Et
quel plaisir de pouvoir disposer ainsi de
tous ses mouvemens ! Vous aviez cependant
assez bien arrangé cette aventure ;
il est vrai que vous aviez mis dans
votre plan que je vous aimerois encore,

p566

sans mes caprices cela étoit naturel :
vous me connoissiez, et vous pouviez
répondre de moi. Je ne vous blâme point
d' être étonné de me trouver si différente
de moi-même. Vous ne pouviez pas
imaginer cet incident, quoiqu' il soit le
plus intéressant de tous. Mais sans m' arrêter
plus long-tems à ce badinage, il
faut répondre à votre lettre. Je vous
dois pour moi-même de bons conseils,
et un aveu sincere de ce que je pense sur
votre compte. Je ne vous aime plus :
dans le tems de ma colere, je vous en
aurois dit tout autant, mais avec beaucoup
moins de sincérité. Dans un état
violent, on peut se tromper soi-même ;
mais revenu de ce premier mouvement,
on voit les choses de sang-froid, et l' on
en est bien moins dupe. Il est donc vrai
que je ne vous aime plus, et que je ne
vous aimerai jamais. Votre repentir, fût-il
sincere, il ne me toucheroit pas. On
ne pardonne que quand on y trouve du
plaisir, et que lorsque les offenses peu
graves n' ont point éteint l' amour. Vous
sçavez de quelle nature sont celles dont
je me suis plainte, et je ne daigne pas
les rappeler. Que votre coeur se juge
lui-même, qu' il vous accable de tous les
reproches que vous méritez, et puisse-t-il

p567

vous en dire assez pour vous faire
désormais éviter des procédés aussi
condamnables que les vôtres l' ont été avec
moi. Je vous aimois, ma passion ne
s' étoit pas un moment démentie, vous
l' avez éteinte. Vous me dites à présent
que vous m' aimez ; vous seriez trop
malheureux si vous nourrissiez des sentimens
auxquels je ne puis plus répondre.
Supposé cependant que cela fût,
gardez-vous de vous livrer à des idées
trop flatteuses. Rendez-vous justice, et
n' espérez rien. Vous ne seriez pas peut-être
assez raisonnable pour cesser de me
voir, c' est à moi d' y mettre ordre : on ne
se guérit bien qu' en fuyant ; et pour les
passions malheureuses, il n' y a pas de
plus cruel tourment que la vue de ce qui

les cause. Si cependant, comme vous me l' assurez, vous devez bientôt partir, je vous permets de me venir dire adieu. Je ne suis ni ne serai jamais votre ennemie, je ne serai jamais non plus votre amante. Que mes bontés ne vous en imposent pas. Vous pourriez espérer tout si j' en avois moins ; et la permission que je vous donne de me voir, doit vous être un sûr garant de mon indifférence.

p568

Billet.

Helas ! Oui, monsieur, je vous permets de venir à l' opéra, et je vous sçais même un gré infini du soin que vous avez pris de vous informer de ma loge. Je ferai en sorte, puisque vous le souhaitez, qu' il y ait une place pour vous : mais tous les jours d' opéra ne se ressemblent pas ; quelque tendre que soit la musique, et quelque jolies choses que vous me disiez sur Armide et sur Renaud, je me souviens trop bien d' avoir été l' une, pour souffrir jamais que vous redeveniez l' autre.

Lettre 61.

J' avois cru jusques ici que le droit de montrer de la jalousie appartenoit à l' amant aimé, et je ne puis assez m' étonner quand je songe aux choses que vous m' avez dites hier. Tout de vous m' offense, lorsque je vois que l' amour ou la vanité (car vous avez sûrement plus de l' une que de l' autre) se mêle encore de vos démarches. Sçavez-vous bien que l' homme du monde qui me

p569

seroit le plus indifférent, seroit plus près d' obtenir mon coeur que vous que j' ai si tendrement aimé. Qu' avez-vous à me demander, et sur quoi fondez-vous vos prétentions ? Si ma tendresse avoit eu quelques charmes pour vous, vous l' auriez conservée avec plus de soin, et vous ne m' auriez pas forcée à n' avoir pour vous que de l' indifférence.

Je ne suis pas surprise que vous ayez voulu cesser de m' aimer, puisque je ne vous touchois plus ; il étoit naturel que vous finissiez un commerce dans lequel vous ne trouviez plus d' agréments. Quelque chose qu' on dise de la constance, elle ne dure qu' autant que l' amour ; et d' ordinaire il ne subsiste qu' autant que les desirs qu' il fit naître ne sont pas entièrement satisfaits. J' ai bien senti, lorsque je me suis livrée à votre ardeur, qu' elle diminueroit, que je vous perdrais ; mais entraînée par un sentiment qui étouffoit ma raison, en connoissant le péril que je courais, je n' eus pas la force de l' éviter. Je vous ai vu pendant quelque tems plus tendre que vous ne l' étiez avant les plus fortes marques de ma foiblesse, et malgré ce qu' il m' en avoit coûté, je ne pouvois m' empêcher d' être contente

p570

quand je vous en voyois faire votre bonheur. Ce tems dura peu, vos desirs s' affoiblirent : comme c' étoit la seule chose qui vous eût attaché à moi, je vous vis beaucoup moins attentif qu' auparavant : ma passion n' avoit plus pour vous les mêmes charmes, vous aviez besoin de réflexion pour me donner ces mêmes soins que j' avois dûs à votre coeur : un reste de considération vous empêchoit de vous abandonner à votre froideur, vous languissiez auprès de moi, vous receviez à regret les preuves que je vous donnois de ma foiblesse ; tout vous ennuyoit. Qu' auriez-vous fait si vous n' aviez pas changé ? Il ne me sieroit pas de m' en plaindre : vous étiez maître de vous-même, et l' amour ne lie qu' autant qu' il plaît. Vous croyez m' aimer aujourd' hui, vous avez même des jalousies. Avez-vous oublié combien votre liberté vous étoit chère ? Ne vous souvenez-vous donc plus que vous m' avez sacrifiée au plaisir d' en jouir encore ? Vous exigez de moi des complaisances : celle que j' ai de vous écrire ne doit pas vous en faire espérer d' autres ;

je vois à regret qu' elle vous entretient
dans des idées que, pour votre

p571

repos, vous auriez déjà dû détruire ; et
si vous y vouliez penser, vous sentiriez
qu' il y a pour le moins autant
d' indifférence que de générosité à ne vous
point vouloir de mal. On passe aisément
de la haine au sentiment contraire,
et si je m' en sentois pour vous,
je ne répondrais de rien ; mais vous
avez le malheur de n' être pas haï. à
l' égard de vos craintes, vous vous doutez
bien que je ne vous en ôterai aucune,
et que, quand je vous aimerois,
je ne vous tiendrais point compte de
votre jalousie, sûre qu' elle naît bien
plus du peu de cas que vous faites de
moi, que de la défiance où vous êtes
de votre mérite. Après tout, quand je
me serois engagée dans une autre passion,
je ne ferois que ce que vous m' avez
dit ; et c' est bien le moins que je
vous croie de bon conseil. Adieu, monsieur ;
mes affaires ne me permettent
pas de vous voir aujourd' hui, ma fantaisie
ne me le permettra pas demain,
et je ne puis répondre du reste de la
semaine. Vous pouvez sur ceci arranger
vos plaisirs, ou vos affaires.

p572

Billet.

Vous avez tout lieu de vous applaudir
du tour ingénieux que vous m' avez joué,
en me faisant gronder par mon mari. Vous
vous souvenez qu' en pareil cas vous imaginâtes
la même chose, et qu' elle vous
réussit ; mais dans ce tems-là, je vous aimois
et je fus bien aise de me servir de ce
prétexte pour me raccommoier avec vous.
Dans la situation présente, vous pouviez
vous servir d' une invention nouvelle ; mais
quand on n' est pas bien amoureux ; on n' est
guere inventif. De si grands efforts d' imagination
vous épuiseroient, et je vous

conseille de les garder tous pour Madame
De N. Vous voulez, m' a-t-elle dit,
vous faire aimer d' elle, et je crois que vous
n' aurez pas peu de peine à détruire la mauvaise
opinion qu' elle a conçue de vous : je
vous promets de la combattre le plus qu' il
me sera possible ; trop heureuse de voir vos
soins se tourner vers une autre, il n' y a
rien que je ne fasse pour fléchir sa cruauté.
Mon mari vous portera tantôt ma réponse,
et je vous prie de ne plus l' employer
à de pareils messages ; je suis honteuse de
l' avoir souffert, et je ne serois pas pardonnable
de le souffrir encore.

p573

Lettre 62.

Il est vrai que le prince de m' aime ;
mais il n' est point vrai que je n' aime
pas le prince de . La façon dont
nous avons vécu ensemble ne me permet
pas de dissimuler ; et d' ailleurs, il
est si naturel d' aimer, que je ne vois
pas que sur cet article le démenti soit
nécessaire. Oui, je l' aime ; mais je ne
sçais pourquoi, vous que j' ai vu si jaloux,
vous ne le voulez pas croire ?
Avez-vous donc oubliez que mon coeur
est si tendre, que, fut-il occupé par
trente amans, il me resteroit encore de
la sensibilité pour ceux qui se présenteroient ?
Il ne faut auprès de moi qu' un
soupir. Je puis pourtant vous assurer
que le prince n' en a pas poussé, et que
j' ai pris un soin extrême de les prévenir
tous. C' est une conquête trop illustre
pour ne pas mériter toutes sortes
d' attentions ; et j' ai peine à deviner
pourquoi vous avez cru qu' il me
trouveroit inflexible. Il est vrai qu' il n' a
pas un esprit prodigieux ; mais tant
de gens, s' il le veut, en auront pour

p574

lui, qu' on ne s' appercevra pas qu' il
en manque. On en a bien peu si l' on
n' en a pas assez pour amuser une femme ;

et malgré ce que vous en voudrez
penser, il me dit les mêmes choses
que vous m'avez dites. Il me jure qu'il
m'adore ; il le prononce d'un ton pénétré,
qui ne lui sied pas mal ; et ses
yeux, plus éloquens que ses discours,
me persuadent encore plus qu'eux. Ses
manières douces et attentives me prouvent
qu'il sent ce qu'il dit. Et ce n'est
point par ses soupirs étourdis que vous
affectiez hier, et qui font retourner
toute une compagnie, qu'il veut m'assurer
de son ardeur. Plus modeste que
vous, je vois dans sa timidité plus de
passion que je n'en ai jamais remarqué
dans votre pétulance. Il aime sans
espoir ; et ne fussent-elles pas vraies,
je ne hais pas ces façons désintéressées.
Que voulez-vous que je vous dise ?
Peut-être qu'il me trompe ; mais il ne
me déplaît pas : et auprès d'une personne
aussi dégoûtée de l'amour que je l'étois,
ce n'est pas mal avancer que de persuader
à demi en quinze jours. Mais avec
ces merveilleuses qualités, je ne crois
pas que je m'en amuse long-tems. L'amant
le plus aimable cesse aisément

p575

de l'être, la certitude d'avoir plû le
rend bientôt incapable de plaire. Je suis
si persuadée de ce que je vous dis, que
désormais je congédierai les soupirans
avant le moment de faiblesse. Se piquer
de fidélité pour un homme, est le plus
triste personnage du monde. La constance
n'est qu'une chimère, elle n'est
pas dans la nature, et c'est le fruit le
plus sot de toutes nos réflexions. Quoi !
Par un vrai sentiment d'honneur que
nous ne concevons pas même en nous
y soumettant, il faut que l'on ne puisse
changer quand on est mécontent de son
choix ! Il faut s'asservir aux caprices
d'un amant bizarre, qui nous fait une
loi de tout ce qu'il veut ; essayer les
dégoûts que lui cause une trop longue
passion ; souffrir un maître où l'on ne
devrait trouver qu'un esclave, et se
faire un mérite d'aimer ce qui ne nous
touche plus ! Est-il rien de plus ridicule,

et ne suis-je pas trop heureuse
que vous m' ayez tirée d' une situation
si cruelle ? Je vous prie, malgré toutes
les obligations que je vous ai, de
ne pas venir si souvent chez moi. Vous
voulez toujours me parler, et je crois
vous avoir déjà dit que je n' ai rien à
vous répondre. Vous sçavez d' ailleurs

p576

que, lorsque je vous ai permis de me
voir, j' ai compté qu' un prompt départ
vous éloigneroit de moi ; vous n' êtes
point parti, et je ne suis pas d' humeur
à avoir pour vous d' éternelles complaisances.
Adieu, monsieur, la bonté
que j' ai eue de vous ouvrir mon coeur,
est moins à votre avantage que vous
ne voudriez peut-être le croire : il
m' étoit important de me rendre mon repos ;
vous le troubliez en voulant me
rengager à vous aimer ; et je ne puis
mieux, je crois, vous en faire perdre
l' envie qu' en vous faisant voir dans
mon coeur des sentimens qui ne me
permettent plus de répondre aux vôtres.
Billet.

Vous êtes malade ! Ah ! Traître !
Et l' on veut que j' en sois la cause ! Je
serai donc coupable désormais de tous les
maux qui vous arriveront ? De combien
de façons essayez-vous ma foiblesse ? La
derniere fois vos larmes, aujourd' hui...
vous dirai-je de guérir ? Vous mettez votre
santé à trop haut prix. Vous voudriez
retrouver mon coeur tel qu' il étoit pour
vous. Vous ne vous serviriez du pardon
que je vous accorderois que pour me faire

p577

de nouvelles insultes. Il est passé ce tems
heureux que vous me demandez encore ; à
peine vous en souvenez-vous, pourquoi
faut-il que je ne me le rappelle qu' en soupirant ?
Tout le monde m' assure que vous
n' avez pas cessé de m' aimer ; mais il faut
qu' il n' en soit rien, puisqu' on a tant de

peine à me le persuader. Guérissez pour me le dire vous-même, je ne demande pas mieux que d' être convaincue. Je sens que vous me donnez déjà de la pitié, ce n' est qu' en vous voyant que je puis répondre du reste.

Lettre 63.

Ah ! Je ne vous ai que trop pardonné, cruel que vous êtes ! Témoin hier de mes pleurs et de ma foiblesse ; que voulez-vous de plus ? Je ne m' offense point de vos craintes, mais je ne veux point trop vous rassurer. Sûr de mon amour, il vous flatteroit moins que l' incertitude où vous êtes : elle me prouve du moins que vous connoissez tous vos torts ; et craindre de ne pouvoir être aimé, c' est avouer qu' on ne mérite guere de l' être. Resterez-vous long-tems dans

p578

cette idée ? Revenez-vous véritablement à moi ? Sentez-vous combien vous me devez de tendresse et de reconnoissance ? Je vous ai vu des transports qui m' ont paru sinceres ; mais que je crains que la vanité seule ne les ait fait naître ! Vous vous êtes vu un rival, et vous ne m' avez cru digne d' être aimée que lorsque vous avez eu perdu tout espoir de me ramener. Vous vous êtes indigné de voir qu' un bien si long-tems à vous, alloit vous échapper ; et c' est plus pour faire sentir au prince de le pouvoir de vos charmes, que pour me prouver votre amour, que vous avez cherché à lui arracher un coeur qu' il vouloit se rendre favorable. Vous m' avez cru sensible à ses soins, vous avez imaginé une espece de honte à me perdre. Je n' avois pas besoin de vous pour ne le pas aimer. Toute entiere à ma douleur, vous ne m' en étiez pas moins cher : ma raison révoltée contre une passion si déraisonnable, masquoit quelquefois mes mouvemens ; je croyois vous haïr, mais ce sentiment me faisoit trop de peine pour être vrai. Je souhaitois de l' indifférence, le desir que j' en avois me faisoit connoître combien j' en étois éloignée. Déchirée par

p579

ces deux mouvemens, ils ne cessoient
qu' à votre vue ; je ne me sentois plus
que de l' amour, et les seuls voeux que
je pusse former, étoient de vous retrouver
sensible. Heureuse, au milieu de
tant de trouble, d' avoir pu vous le cacher,
d' avoir eu assez de force sur moi-même
pour ne vous voir qu' en public !
Combien ne m' en coûtoit-il pas pour
vous éviter ! Que ne vous aurois-je
point dit si je m' étois abandonnée à moi-même !
Que de pleurs les vôtres m' ont
fait répandre ! Et comment n' aurois-je
pas voulu les essuyer ! Et je vous écrivois
que je ne vous aimois plus ! Et
vous le croyiez ! Est-ce avec la passion
qui me dévorait qu' on exprime bien
l' indifférence ? Vous aurois-je écrit si je
n' avois pas pris en vous le même intérêt ?
Mais si vous vous mépreniez à mes
lettres, n' entendiez-vous pas mes regards ?
Ils étoient les interpretes de mon
coeur. Que vous y deviez lire d' amour !
Vous ne poussiez pas un soupir qui ne
m' en arrachât : plus tourmentée que
vous, je n' osois vous montrer mes alarmes ;
jalouse jusqu' à la fureur, vos yeux
ne me paroissoient regarder rien indifféremment ;
j' y voyois de la tendresse pour
tout le monde, et je ne croyois que moi

p580

seule incapable de vous en inspirer. Si
je voulois rappeler votre souvenir,
j' oublois tous les sujets de plainte que
vous m' aviez donnés, et rien n' étoit
cher à ma mémoire que ce qui m' empêchoit
de vous en bannir. Je jettois les
yeux sur votre portrait ; je me disois
vainement que c' étoit l' image d' un perfide ;
je n' y voyois que ces traits que
toute ma colere ne pouvoit effacer de
mon ame. Traître que vous êtes, que
n' avez-vous dans le coeur la tendresse
qui brille dans vos yeux ? Vous me dites

avec tant d'ardeur que vous m' aimez,
pourquoi laissez-vous faire à votre esprit
l' ouvrage de votre coeur ? Que je vous
 plains si vous me dites ce que vous ne
 sentez pas ! Et comment exprimez-vous si
 bien ce qui vous touche si peu ? Contente
 aujourd' hui de vos sentimens,
 faites que je le sois toujours. Tout à
 moi, comme je serai toute à vous, ne
 vivez que pour me donner toutes les
 preuves d' amour que je me crois en
 droit d' exiger, que pour en recevoir de
 moi ; qu' unis à jamais, nous oublyions
 dans nos transports qu' il y ait au monde
 quelque chose qui nous puisse séparer.
 Que ne pouvons-nous dans un coin
 de l' univers, nous suffisant à nous-mêmes,

p581

libres de tous soins, inconnus à
 tous, ne voir renaître nos jours que
 pour les passer dans les plaisirs que donne
 une passion vive et délicate ! Sûrs
 d' employer à nous aimer le jour qui succéderoit,
 nous perdriens avec moins de
 regret celui que nous verrions s' écouler.
 Le passé ne nous offrirait un souvenir
 agréable que pour nous encourager à
 ne rien laisser perdre du présent, et dans
 les charmes d' une passion toujours nouvelle,
 nous ne verrions dans l' avenir
 que la certitude parfaite de nous aimer
 toujours. Seule avec vous je ne craindrois
 point qu' on vînt vous enlever à
 mon ardeur ; et la mienne toujours plus
 vive, vous empêcheroit de sentir la
 nécessité où vous seriez de n' être attaché
 qu' à moi : mais puisque je ne puis prétendre
 à un bonheur si grand, faites qu' au
 milieu du tumulte du monde, il n' y ait
 de solitude pour vous qu' où je ne serai
 pas ; que tous les objets qui vous environneront,
 ne servent qu' à vous faire
 desirer celui qui vous manquera ; qu' en
 butte aux regards de toutes les femmes,
 vous ne cherchiez que les miens ; qu' exposé
 à toutes les occasions de m' être infidele,
 vous pensiez que je suis seule digne
 de vous. Vous ne sçauriez me donner

p582

trop d' amour pour me dédommager
de ce que vous m' avez fait souffrir. Je
serois morte de douleur si, dégagé pour
jamais, je vous avois vu porter à une
autre les sentimens qui ne devoient être
que pour moi. Avez vous pu croire que
j' aimasse le prince de ! Et quand il
auroit été vrai que vos procédés m' eussent
guérie, me connoissez-vous assez
peu pour me croire capable d' aller chercher
dans un commerce nouveau une
continuation de déshonneur ? J' aurois
trop bien justifié votre inconstance et
vos mépris. Vous sçavez que je ne m' engage
pas facilement. Vous sçavez que
dans de certains momens je ne me consolais
de vous avoir perdu que dans
l' espérance de rentrer dans mon devoir,
et d' effacer par une conduite plus
raisonnable les reproches que je me faisais,
et que peut-être tout le monde a
à me faire. Vous n' avez pas osé me demander
le sacrifice de ce rival. Que je
serois heureuse si vous me rendiez assez
de justice pour croire que vous n' en
avez pas besoin ! Mais je connois votre
délicatesse, et pour n' avoir jamais à le
craindre, il vous suffit de la mienne.
Vous ne le verrez plus chez moi, et
plût au ciel que pour rendre votre

p583

triomphe aussi éclatant que je voudrois,
il eût encore plus de mérite. Adieu : je
viens de m' appercevoir que ma lettre
est d' une longueur effroyable, et que je
ne m' y suis pas assez bien tenu parole :
mais j' ai été si long-tems sans vous
dire que je vous aime, que je puis bien
me pardonner de vous l' avoir aujourd' hui
un peu trop répété : si vous me le
pardonnez vous-même, je n' aurai d' autres
reproches à me faire que de n' avoir
pas dit la moitié de ce que je sens.
Ce n' est plus la peine au moins d' abréger
nos visites. Adieu.
Vous ne devineriez pas le malheur
qui m' arrive. Mon mari vient de m' apprendre

que ma tante est très mal et je pars dans ce moment pour aller passer la journée chez elle. Je serois inconsolable de cet incident, si je ne croyois pas me dédommager demain du plaisir que je perds aujourd' hui. Mais y a-t-il au monde gens plus malheureux que nous ! Billet.

J' allois vous écrire quand j' ai reçu votre lettre. J' avois bien des choses à vous mander ; maintenant je ne sçais plus que vous dire. Je ne croyois pas qu' il dût

p584

m' en coûter tant pour répondre. Il est pourtant sûr que je voudrois vous voir : mais ne trouvez-vous pas mon cabinet trop solitaire pour cela ? Depuis que j' en ai fait ôter mes livres, nous n' avons plus d' excuse pour y rester ; et puis... mon dieu ! Que de choses embarrassantes dans la vie ! Que vous importe ce cabinet ? J' aurois envie d' aller à la campagne avec Madame De , mais je n' ai garde de prendre cette résolution sans que vous y souscriviez. Venez donc me tirer d' incertitude.

Lettre 64.

Depuis que vous êtes à la campagne, il s' est passé à la ville des choses fort extraordinaires. Madame De est devenue dévote, T est devenu libertin. L' une a quitté son amant, l' autre son bénéfice : on croit qu' ils s' en repentiront tous deux. Le comte de , aussi désagréable que jamais, est accablé de bonnes fortunes, et la prude Madame De se divertit à être amoureuse. La seche marquise médit toujours, met toujours du blanc, joue sans

p585

cesse, a conservé son goût pour le vin de Champagne, son teint couperosé, sa taille ridicule, son babil importun, sa vanité, ses vapeurs, son page, et ses vieux amans. C' est une femme immuable celle-là ! Ces infidélités courent

à Paris prodigieusement, c' est comme
une maladie épidémique. Dieu veuille
vous en garantir ; mais jamais les commerces
amoureux n' ont été de si courte
durée : soit que les faveurs se refusent
avec trop d' opiniâtreté, ou qu' elles
s' accordent trop promptement, tout est
fini en moins de quinze jours. D
étoit avant-hier au service de Madame
De , aujourd' hui il ne lui est de rien :
mais en revanche, il est de tout à la
vieille comtesse, dont le galant rend
ses devoirs à la première, et les deux
bonnes dames n' en sont pas moins amies.
J' allai hier à , vous avez eu raison
de me dire qu' on y médisoit de nous.
La charitable N, que j' ai été voir,
m' a tout dit ; mais pourquoi s' en fâcher ?
Croyez-vous que, de quelque façon
qu' on puisse vivre, on échappe aux discours ;
et si l' on ne donne point de prise
à la médisance, est-on à couvert de la
calomnie ? Que feroient donc ces courtisans
inoccupés, ces femmes abandonnées

p586

par la galanterie, dévotes par nécessité,
méchantes par tempéramment,
et médisantes par envie ? Telle aura eu
mille amans, et se sera encore plus
deshonorée par le choix que par la quantité,
qui trouvera que c' est un crime énorme
à moi d' en avoir un. La vieille Madame
De s' est déchaînée contre nous ;
mais de toutes les médisantes, c' est celle
dont je fais le moins de cas. Je suis sûre
qu' elle aura parlé en termes si précieux
qu' on ne l' aura point entendue : on
pourroit dire d' elle, si on vouloit, que
tel marquis bel esprit qui la voit assidument,
et qui chante par-tout les bontés
de l' adorable Climene, travaille
moins d' imagination que d' après les sujets
qu' elle lui fournit. Elle aura beau
médire de mes charmes, je ne veux
me croire laide que quand vous ne
m' aimerez plus. Le petit D a tenu
des propos insolens, et vous voulez
l' en punir ? Laissez-le avec son fard, sa
voix féminine, et ses moeurs équivoques,
être l' opprobre de Paris ; laissez le

vivre, c' est assez nous venger. La jeune
De vient de reparoître plus brillante,
et moins redoutable que jamais ; elle
embellit par les absences, et elle est
peut-être la seule qui puisse conserver

p587

autant des charmes au milieu de tant
de peines. Les amans lui reviennent en
foule ; ceux qu' elle a maltraités jadis,
ne s' en souviennent plus, et les autres
ne craignent que ses rigueurs. Madame
De , qui n' a jamais éprouvé la même
fortune, croit que cela ne durera
pas, et que dans le nombre même de
ses conquêtes, elle rencontrera de quoi
les lui faire perdre. Madame De , et
ce vieux marquis de , qui n' a jamais
eu que de l' imagination, viennent de
se prendre d' une passion, dont ceux
qui s' y connoissent ne sçavent que dire :
Madame De S prude, mais sensible,
le marquis amoureux, mais comme on
l' étoit autrefois ; Madame De S
attachée au goût moderne, le marquis
respectant l' autre, vu la commodité
dont il est pour les amans ruinés. Vous
ririez trop de voir ces deux petites personnes
dans leurs tendres discours : en
vérité, cela est hideux. Depuis que la
dame a eu la générosité de prendre le
marquis sur son compte, on n' entend
plus chez elle que des dissertations sur
la délicatesse de l' amour. Tous les jours
le marquis lui envoie des réflexions
sur chaque livre de l' Astrée, et retient,
par ses doctes discours, la pétulance

p588

de la dame. Elle n' a jamais vu, dit-elle,
faire l' amour de cette façon, et gronde
contre la jeunesse de la cour qui l' y a
introduite. Quoique ce ne soit que par
nécessité, le marquis cependant n' en
veut pas moins passer pour homme à
bonnes fortunes ; et malgré le discrédit
où il est, il n' entre jamais chez Madame

De , qu' aussi mystérieusement que s' il y alloit pour affaire. Elle en paroît contente, et croit que cela sauve la réputation ; l' on dit cependant qu' elle se consoleroit moins facilement de cette maniere d' aimer, si ce n' étoit qu' elle garde encore le petit . C' est un enfant, mais il a des ressources et de la complaisance ; il remplit le tems qu' elle ne donne pas au marquis, et il n' a pas peu à faire, car elle ne l' occupe guere à huis clos. Miséricorde ! Je suis bien trompée, ou voilà bien de la médisance ! Mais je suis piquée, et si je ne finissois pas, je crois que je médirois aussi de vous. Bon jour.

Billet.

Vous faites tout hors de propos. Hier je vous attends à sept heures, vous venez à neuf, et vous avez encore l' impertinence

p589

de croire que pour un rendez-vous cela n' importe pas, cependant vous m' avez trouvée sortie. Ce matin vous me tirez du plus agréable sommeil, pour me faire lire une lettre qui ne vaut pas la moindre circonstance de mon songe. Apprenez une fois pour toutes, que quand on le peut, on ne se repose jamais sur d' autres du soin d' éveiller ce qu' on aime. C' étoit l' unique moyen de ne me pas faire regretter mon rêve. Oh ! Qu' est-ce donc que ce rêve, direz-vous ? Je croyois être dans des jardins charmans ; si je ne me trompe, j' étois Flore ; Zéphyr ne vous ressembloit pas, et pourtant je le trouvois le plus aimable dieu du monde. Il m' avoit fait quelque méchanceté, et me prioit de la lui pardonner ; comme vous m' avez mise dans cette habitude-là, je le faisais sans peine, et il étoit à m' en remercier, lorsqu' on m' a rendu votre lettre, et troublé les remerciemens de Zéphyr. Quelque mine que je fasse, je ne suis pourtant pas fâchée d' avoir été interrompue ; quoique vous n' en valiez pas la peine, il n' appartient qu' à vous de commencer et de finir mes songes. Adieu. Je vous avertis que je me rendors.

p590

Billet.

Non, je ne puis plus vous pardonner
votre négligence. Ne croyez pas que
mes craintes soient frivoles. Les démarches
de mon mari, ses fréquens séjours à
V, le besoin qu' on a de lui pour remplir
la place qui vaque, les préparatifs
sourds qu' il fait depuis un mois, son
rang, ses richesses, son esprit, les études
qu' il fait sur des choses auxquelles il n' a
jamais pensé, tout m' inquiète. J' ai communiqué
mes frayeurs à Saint-Fer, il
les trouve justes, et vous êtes le seul qui
ne vouliez pas croire ce qui en sera.
J' entrevois des malheurs qui me font trembler,
et je ne les vois que plus grands, puisque
vous ne daignez point partager mes inquiétudes.
Restez où vous êtes, vous y apprendrez
mon départ, et votre indifférence me
le rendra moins sensible. Quoi ! Supposé
que mes craintes soient mal fondées, n' est-ce
pas assez que je vous les marque pour
vous les faire ressentir ? Mais vous ne
m' aimez plus. Vous trembleriez autant que moi
du coup qui me menace, si l' amour vous
le faisoit partager. Tant de sécurité annonce
trop de froideur ; et si nous nous
séparons je serai seule à répandre des larmes.

p591

Vous n' en jouirez pas du moins ; vous
auriez la dureté de triompher de ma douleur,
et j' aime mieux en mourir que de
voir votre vanité s' en repaître. Mais que
faites-vous si éloigné de moi ? Je connois
votre aversion pour les affaires, et je ne
doute point que vous ne fussiez déjà de retour
si les plaisirs ne vous arrêtoient point.
Quoi qu' il en soit, ne croyez pas que je
vous sollicite davantage de revenir. Ne
pensez pas aussi me calmer par une lettre ;
ce n' est qu' en partant que vous pouvez vous
excuser, et me faire avouer ce que je sens
encore pour vous, tout ingrat que vous
voulez paroître.

Lettre 65.

Les voilà donc confirmés ces cruels
pressentimens que nous avons l' un et

l' autre ! Notre malheur n' est que trop certain ; l' ambition de mon mari me plonge le poignard dans le coeur, il a enfin obtenu ce qu' il desiroit, et il m' entraîne dans un pays qui, quelque beau qu' il puisse être, ne sera jamais qu' un pays barbare. Je suis enfin parvenue à tout ce qu' une passion malheureuse peut

p592

donner de tourmens. La crainte de votre inconstance m' occupoit autrefois toute entiere ; mais je ne sçais si je n' aimerois pas mieux vous voir inconstant, et vous voir toujours, que de vous perdre fidele. Sentez-vous bien toute l' horreur de ma situation ? Je vous aime ; mais que dis-je aimer ? Ah ! Que ce terme est foible pour ce que je sens ! Et je vous quitte pour jamais ! Et ce qui acheve de me désespérer, hélas ! Vous m' aimez aussi ! Comment pourrons-nous vivre éloignés l' un de l' autre, nous qui nous plaignions d' un seul moment passé sans nous voir, qui ne connoissions pas d' autres plaisirs ? Je vous quitte pour jamais. Pour jamais ! Grand dieu ! Puis-je écrire ce mot sans mourir ? Avons-nous pu mériter d' être si malheureux ? C' est donc moi qui trouble tout le repos de votre vie ; moi qui, pour la rendre heureuse, voudrois sacrifier la mienne. C' en est donc fait, nous ne nous reverrons plus ! Nous serons pour jamais séparés ! Seroit-il possible que les adieux que nous nous fîmes, il y a si peu de tems, fussent pour nous les derniers ? Cette idée m' accable, me tue. Quoi ! Toutes les heures, tous les momens vont nous éloigner l' un de l' autre. Occupés

p593

sans cesse à nous regretter, ne nous retrouverons-nous jamais ? Chacun de mes jours ne sera donc pour moi qu' un jour malheureux ! Je ne vivrai donc que pour souhaiter la mort ! Je les verrai s' écouler

ces jours affreux, sans jouir un
seul moment de votre présence ! Je ne
vous verrai plus ! Mes yeux vous
chercheront vainement ! Encore s' il me restoit,
dans un malheur aussi cruel, l' espérance
de vous revoir un jour ; toute
remplie de ce moment heureux qui vous
offrirait à moi, que l' espoir de vous
retrouver et de vous revoir fidele
soulageroit mes tourmens ! Un si grand plaisir
ne pourroit être acheté par trop de
larmes ; mais ce qui met le comble à
ma douleur, je ne vois dans l' avenir
que la continuation de mon infortune.
Attaché en France par trop de devoirs,
vous ne pourrez me plaindre long-tems ?
Hélas ! Je ne serai peut-être pas
arrivé au lieu de mon exil que je ne
serai plus présente à votre coeur, et
que notre amour ne vous paroîtra qu' un
songe, dont même vous ne trouverez
pas de douceur à vous rappeler le souvenir.
Seroit-il vrai que vous puissiez
me rendre si malheureuse ? Pourriez-vous
oublier combien je vous ai aimé, combien

p594

je vous aime encore ? Plaignez-moi
du moins quelquefois ; souvenez-vous,
et c' est la seule grace que je vous
demande, que mon amour a causé les
malheurs de ma vie, qu' il l' a terminée.
Oui, mon cher comte, je ne survivrai
point à votre perte, je n' ai point de
courage contre de si grands malheurs.
Adieu, je croirois vous faire injure si
je vous disois de presser votre retour ;
vous voyez combien j' ai besoin de votre
présence. Je vois faire des préparatifs
qui me tuent ; dans huit jours peut-être
je ne vous verrai plus : on pousse
la barbarie jusqu' à vouloir me priver
de mes larmes ; et dans le tems où je
meurs de douleur, il faut montrer un
visage ouvert à ceux qui viennent me
féliciter sur cette funeste dignité qui me
prive de vous pour toujours. Adieu.
Que je vous voie, que je puisse du moins
pleurer mes malheurs avec vous. Je sçais,
en souhaitant votre vue, toutes les peines
que je me prépare ; mais je serois

heureuse d' expirer entre vos bras !

p595

Lettre 66.

Non, ne me suivez pas ; je suis
dans un état où vous ne pourriez me
voir sans mourir de douleur, votre vue
augmenterait la mienne ; et dans l' affreuse
situation où je me trouve, c' est
un plaisir que je dois me défendre sévèrement.
Non, je ne vous verrai plus ;
en vain, vous m' avez flattée d' un avenir
plus heureux ; depuis six mois je
languis, et je ne doute pas que mes
chagrins ne rendent enfin ma maladie
mortelle. Cette idée me fait soutenir la
vie avec moins de désespoir. Que ferai-je
en effet dans le monde, accablée de
la plus vive douleur, sans espoir de la
voir finir, puisque je vous aimerai jusqu' à
mon dernier moment, et que nous
ne pouvons plus retrouver ces jours
heureux que nous passions à nous jurer
que nous nous aimerions toujours. Ils
sont perdus pour nous, et le souvenir
qui nous en reste ne peut qu' augmenter
notre désespoir. Comment pourrai-je
soutenir une absence éternelle,
moi qui compte tous les momens que

p596

je passe sans vous ? Encore si j' avois
la consolation de vous sçavoir heureux !
Si vous pouviez n' être pas sensible à
notre séparation, si vous me perdiez
sans regret, ah ! J' en mourrois de douleur !
Je ne sçais ce que je veux ; je
souhaite, je desire même que vous ne
m' aimiez plus, je n' envisage qu' avec horreur
ce que vous souffrez, et rien ne
me fait cependant supporter mes maux
que la certitude où je suis que vous les
partagez. Quand je songe à l' état où
je vous ai vu, à ces adieux si cruels,
où il nous a fallu l' un et l' autre dévorer
nos larmes, où tant d' yeux, témoins
de nos actions, nous forçoient à les

contraindre, où l' ame en proie au plus
cruel désespoir, mourant d' amour pour
vous, je n' ai pu vous dire que je vous
aimerois toujours. Conservez-vous du
moins, au nom de tout ce que vous
avez de plus cher ; que je serois heureuse
si c' étoit moi ! Ménagez-vous, vivez
heureux, mais ne m' oubliez point.
Rappelez-vous quelquefois mon idée,
vous recevrez bientôt la nouvelle de
ma mort ; je serois trop punie si je
traînois plus long-tems une vie si
douloureuse. Je pensai hier expirer en
approchant de la terre dont vous portez le

p97

nom. On fit arrêter, nous descendîmes ;
que j' eus de plaisir à voir ce lieu ! Nous
visitâmes les appartemens ; on me montra
celui que vous habitez : votre portrait
d' abord me frappa les yeux, je
tombai sans connoissance. Mon mal, qui
dura assez long-tems, m' obligea à prier
qu' on n' allât pas plus loin. J' ai passé la
nuit dans votre lit, nuit la plus triste, la
plus douloureuse qu' on puisse imaginer.
J' ai été le matin dans votre parc : hélas !
J' ai pensé qu' un jour vous viendriez
dans cette solitude me regretter, que
vous reverriez avec plaisir des lieux
où je vous ai laissé des marques de mon
amour et de ma douleur. De combien
de pleurs j' ai arrosé votre portrait. Il
me sembloit que j' allois expirer en le
baisant : hélas mon tombeau m' auroit
rappelée à votre mémoire. Mais pourquoi
vous entretenir de ces idées funestes ?
Veux-je augmenter votre désespoir ?
Je suis sûre que vous m' aimez,
et je tremble pour vous si vous êtes
dans l' état où je suis. Je les ai donc
quittés pour jamais ces lieux que vous
ne pouvez point abandonner ; je vous
y ai vu pour la dernière fois ! Ah dieu !
Vous m' y chercherez vainement ? Nos
souhais ne pourront point nous rapprocher.

p598

Est ce donc à moi à vous
rendre malheureux ? Ne serai-je donc
point délivrée de tant de peines ? Jours
funestes ! Ne finirez-vous jamais pour
moi ! Je le desire, je l' espere ; je mourrai
bientôt. Vous m' avez exhortée à
attendre des tems plus heureux : avez-vous
pu croire que mon ame fût au-dessus
de tant de maux ? Je sens que
j' y succombe, et je le sens avec joie.
Adieu mon cher comte, vous faites
tous les malheurs de ma vie, plutôt au
ciel que je ne causasse pas les vôtres !
Souvenez-vous quelquefois d' une infortunée
qui ne vivoit que pour vous.
Adieu, puisse cet adieu n' être pas le
dernier ! Hélas je vous ai perdu pour
jamais, que je me croirois heureuse de
mourir.

Lettre 67.

Il y a trois jours que j' attends inutilement
une lettre de vous, ah ! Vous ne
m' aimez plus ! Tout me manque. Mon
unique ressource étoit dans votre souvenir ;
je me flattois donc en vain ! Je me
suis donc trompée quand j' ai cru que mes

p599

malheurs ajouteroient à votre amour.
Pouvez-vous m' abandonner, ingrat,
lorsque vous sçavez que je meurs pour
vous ? Vous n' aviez pas long-tems à
vous contraindre. Mais pourquoi
souhaitai-je encore d' être aimée ? Quelle
est mon espérance ? Dans l' état funeste
où je suis, la certitude de votre amour
ne peut qu' augmenter mon infortune. Je
ne vous verrai plus, pourquoi chercher
à nourrir des desirs qui ne subsistent
aujourd' hui que pour mon tourment ? Apprenez-moi
à mourir à moi-même. Rendez-moi, s' il se peut,
mon repos. Barbare !
N' est ce donc pas assez de votre
absence pour m' accabler ? Il falloit pour
rendre mes jours plus infortunés, que je
ne doutasse plus de vous avoir perdu.
Vous m' abandonnez ! Ah ! S' il vous reste
encore de moi un léger souvenir, tournez
les yeux vers moi, envisagez ma
situation. C' est peu de ne vous plus voir,

ce seroit bien moins de mourir ; mais,
grand dieu ! Quel objet s' offre tous les
jours à mes regards ? Qu' il me reproche
de crimes, et qu' il me rappelle douloureusement
votre idée ! Vous ne sçauriez
concevoir mes malheurs ; ils sont au
dessus de toute expression. Quand même
vous m' aimeriez encore, et que vous

p600

sentiriez notre éloignement comme je le
sens, vous auriez toujours dans votre
affliction des ressources que je ne puis
trouver. Vous m' avez perdue ; mais
vous pouvez pleurer votre perte en liberté ;
personne n' interrompt votre
tristesse, personne ne peut vous interroger
sur le sujet de vos larmes, vous
n' êtes point forcé à montrer de la
tendresse à quelqu' un que vous n' aimez pas ;
vous pouvez me donner toutes vos pensées,
tous vos regrets ; vous ne connoissez
pas la contrainte, et vous avez le
plaisir d' employer tous vos momens à
votre douleur. Infortunée que je suis !
Ai-je depuis six mois joui d' un instant de
tranquillité ? Ah ! Que ne suis-je séparée
du reste du monde ! Dans la solitude du
moins rien ne gêneroit mes soupirs.
Attachée toute entiere à votre idée, je
goûterois la douceur de n' en être point
distracte. Vous m' avez conseillé de vous
oublier ! Ah ! Quand votre générosité
vous auroit dicté ce conseil ; quand,
touché de mes maux, vous vous seriez
résolu, pour les faire cesser, à n' être
plus aimé, que pourriez-vous me rendre
à la place de ma douleur ? Vous oublier !
Quand je le voudrois, pensez-vous
que je pusse y réussir ? Vous qui,

p601

dans le tumulte du monde, dans la
solitude, dans la nuit, m' occupez sans
cesse ! Vous unique objet de tous mes
maux, vous enfin dont autrefois l' indifférence
n' a pu vous arracher mon coeur !

Plus il est déchiré ce coeur, plus il se remplit de vous. Ah ! Souvenir trop douloureux ! Momens passés dans les plaisirs ! Momens perdus à jamais ! Pourquoi vous offrez-vous à ma mémoire ? Vainement je veux les en bannir, ils me suivent par-tout. Si le sommeil, au milieu de mes larmes, ferme un moment mes yeux, ne croyez pas qu' il soit pour moi un repos ; mes malheurs en deviennent plus vifs ; votre image occupe d' abord mes sens, je vous vois sensible, vous partagez ma douleur, j' ai le plaisir de pleurer avec vous, j' entends votre voix. Souvent ces idées funebres se dissipent. Je me vois avec vous dans ces lieux charmans où, nous laissant emporter à notre passion, nous nous livrions à tout ce que l' amour peut inspirer de plus tendre. Je me trouve dans vos bras, j' entends vos soupirs, je vous accable des plus vives carresses ; vos transports excitent les miens, je ne suis plus à moi-même, je meurs... mais cette illusion finit. Toute remplie encore

p602

du trouble où elle m' a jettée, je ne puis me persuader que ce ne soit qu' un songe ; je vous cherche, je vous appelle, je voudrois croire qu' en effet vous êtes auprès de moi ; mes desirs renouvelés me jettent dans une inquiétude affreuse, mes pleurs recommencent, je passe le reste de la nuit dans le plus cruel désespoir : le jour ne le dissipe point. Je ne le vois naître ce jour que pour le détester, et la seule espérance qui me soutienne, est d' apprendre que vous m' aimez encore. Une seule de vos lettres me calme ; je la relis sans cesse. Pourquoi cherchez-vous à m' accabler ? Craignez-vous qu' il ne manque quelque chose à mon infortune ? Et faut-il que ce qui y met le comble, me vienne d' une main si chere ? Dans l' état où je suis, à qui pourrai-je avoir recours ? Et si vous m' abandonnez, qui m' aidera à supporter les restes d' une vie si languissante ? Peut-être que, plein d' une autre passion, vous m' avez pour toujours oubliée.

Cachez-moi du moins votre infidélité. Par pitié, trompez-moi. Laissez-moi ignorer à quel point je suis malheureuse. Que je quitte la vie sans avoir à me plaindre de vous. N' ayez pas à me reprocher d' en avoir avancé le terme.

p603

Dans votre dernière lettre, vous voulez que je vous oublie, vous ne le voulez que pour en paraître moins perfide. Peut-être vous fais-je injustice. Peut-être que rempli encore de mon idée, vous ne trouvez dans mon absence que de nouveaux sujets de m' aimer toujours. Mais je ne vous vois pas, et vous ne m' écrivez plus. Adieu. S' il est vrai que je vous sois toujours chère, n' oubliez pas combien vous me devez de tendresse, et si je ne vous suis qu' indifférente, combien vous me devez de soulagement et de pitié.
Lettre 68.

Ciel ! Que venez-vous de m' apprendre ? Hélas ! Après les coups dont j' ai été frappée, devois-je croire qu' il me restât encore des malheurs à éprouver ? Quoi ! Madame De , cette amie si généreuse, si constante, vient de mourir ! Vous l' avez vue comme je serai dans peu, et ce malheureux Saint-Fer comme vous serez peut-être vous même ! Ah ! Que cette idée me fait frémir ! Ce n' est pas la perte de ma vie qui

p604

m' effraie, mais juste ciel ! Que vois-je après moi. Quelle horreur ! Que de fautes, et quel repentir ! Hélas ! Je la rejoindrai bientôt. Mais, que mon sort sera différent ! Elle est morte sans remords, et ses derniers moments n' ont point été troublés par les images cruelles qui accompagneront les miens. En perdant ce qu' elle aimoit le mieux, rien ne contraignoit sa douleur, ses larmes étoient légitimes ; mais quel funeste état que le

mien, puisque je dois me reprocher jusqu' aux
soupleurs que m' arrachent mes malheurs !
Ensevelie sans cesse dans les
idées les plus noires, je ne trouve dans
rien à m' en distraire. Votre perte,
l' affoiblissement de ma santé, une mort
prochaine, des remords dont je suis
perpétuellement déchirée, mon amour,
qui dans un corps abattu, et dans une
ame timorée, s' accroît et vit de ses tourmens.
Infortunée dès-à-présent, craignant
encore plus l' avenir, n' osant me
rappeller le passé, brûlant du desir de
vous revoir, et ne l' espérant plus : c' est
ainsi que mes jours se passent. Enchaînée
par des bienséances cruelles, de
tous mes malheurs je n' ai pu pleurer
que cette mort funeste, dont Monsieur
De M paroît aussi pénétré que moi.

p605

Son opiniâtreté à ne me point quitter,
sa pitié, son attachement, ces pleurs
qu' il répand sur moi, achevent de me
désespérer. Je voudrois être accablée de
sa haine ; je voudrois qu' il ne me vît
point ; je voudrois enfin qu' il me
détestât autant que je me déteste moi-même !
Je ne le vois jamais sans frémir.
C' est en vain que je veux quelquefois,
pour excuser ma foiblesse, me rappeller
ses désordres, je sçais qu' ils ne
peuvent justifier les miens, je m' abandonne
à toute l' horreur que je m' inspire :
je me flatte quelquefois que mon repentir
a pris la place de mon amour ;
mais je ne puis vous oublier. Que dis-je !
Vous oublier ! Vous regnez au milieu
de mes plus tristes idées. Je crois
que vous me regrettez, et je me console
de mourir. Mais ne pourrois-je
pas vous revoir ? Ah ! Si vous m' aimiez
encore, aurois-je besoin de vous
le demander ? Ne sçavez-vous pas que
votre vue appaiseroit mes tourmens,
ou du moins que j' en mourrois plus
contente ? Vous ne m' aimez plus ; vous
ne seriez pas si tranquille, je vous aurois
déjà vu. Hélas ! Et que viendriez-vous
faire ici ? Pourquoi veux-je vous
percer le coeur ? Quel spectacle j' offrirois

p606

à vos yeux ! Vous ne pourriez me reconnoître qu' à mon amour, et j' en verrois augmenter mes remords et mon supplice. Adieu. Ne m' oubliez jamais, que je vive dans votre coeur ! Vous me devez cette consolation, puisque rien n' a pu m' arracher à vous, et que si je ne vous avois pas aimé, je me serois épargné les malheurs qui m' accablent. Hélas ! Ce n' est pas que je vous le reproche, peut-être est-ce la dernière fois que je vous écris ; si cependant le ciel n' en dispose pas autrement, je vous assurerai encore que je ne cesserai pas un moment d' être à vous. Adieu, rendez à Saint Fer la lettre que vous trouverez ici. Aidez-le à supporter son désespoir, mais cachez-lui mon état. Hélas ! Vous n' aurez peut-être que trop tôt besoin des mêmes secours.
Lettre 69.

Vous ne sçavez pas dans le tems que vous vous obstinez à partir, et que vous me donnez de si fortes preuves de votre tendresse, vous ne sçavez pas que, quelque diligence que vous puissiez

p607

faire, vous n' arriverez que pour me voir expirer. La mort n' est-elle pas d' elle même assez douloureuse, et voudriez-vous, par votre présence, augmenter les horreurs de la mienne ? Croyez-moi, ce spectacle funeste seroit trop affreux pour vous, vous ne me verriez pas vous-même, sans mourir, dans un état si déplorable ; évitez une image qui ne feroit qu' aigrir votre désespoir et laissez-moi dans ces derniers tourmens, en supporter seule tout le poids. Il faut nous séparer pour toujours ! Tout espoir est perdu pour nous. Nous ne nous reverrons plus ! Recevez ce coup avec fermeté, et puisque rien ne peut changer nos malheurs, soumettez-vous comme

moi. Depuis que je vous ai perdu,
qu' avois-je à souhaiter, que de finir une
vie dont tous les instans sont marqués
par le désespoir ! Mes jours sont enfin
parvenus à leur terme, et puisque vous
m' aimez, puisque vous pouvez par vous
même juger des maux que je souffre,
loin de vouloir que je vive, félicitez-moi
d' une mort qui m' arrache pour
toujours à des tourmens cent fois plus
épouvantables qu' elle. Peut-être s' il
m' avoit été permis de vous revoir, ne
vous aurois-je revu qu' infidèle ? Faut-il

p608

que dans l' état où je suis, jouissant à
peine de la lumière, cette idée me soit
si douloureuse ? Dans quelles dispositions,
grand dieu ! La mort va-t-elle
me surprendre ! Que de momens dont
je ne devois me souvenir qu' avec horreur,
que je me rappelle encore avec
plaisir ? Quelle confusion d' idées ! Comment
se peut-il que devant être occupée
de tant de choses, je puisse seulement
l' être de vous ? Je ne serai donc
bientôt plus ! Cette personne que vous
avez tant aimée, qui vous consacroit
tous ses vœux, victime de sa passion
même et de son désordre, va expier
par la mort sa foiblesse et son crime !
Quelle épouvantable image ! Que
deviendrai-je ! Quels remords, grand dieu !
Seroient-ils inutiles ? Adieu, ne m' écrivez
plus. Vivez, et s' il se peut vivez
heureux. Je sens que ma fermeté
m' abandonne. Cruels momens ! Adieu ; s' il
le faut pour votre repos, oubliez-moi.
Hélas ! J' ai plus de peine à vous en prier
qu' à mourir.

p609

Lettre 70.

Il n' est plus tems de se flatter, le moment
approche, je vais vous quitter pour
jamais ; je sens que je me meurs. Ce n' est
plus une femme foible, emportée par sa

passion qui vous écrit ; c' est une infortunée
qui se repent de ses fautes, qui
les voit avec horreur, qui en sent tout le
poids, et qui cependant ne peut s' empêcher
de vous donner encore des preuves
de son attachement. Triste reste de ma
foiblesse, qui au milieu des horreurs
de la mort et de la crainte, me force à
penser à vous. J' ai brûlé vos lettres ; et
c' est par ce sacrifice que j' ai commencé à
me détacher de la vie. J' ai remis votre
portrait en des mains fidelles, et plutôt
à dieu qu' avec lui j' eusse perdu tout
souvenir de vous ! Que mon ame seroit
tranquille, et que je quitterois avec
douceur une vie dont vous n' aurez
pas rempli tous les instans ! Objet d' horreur
pour moi-même, quelle sera mon
infortune, si je ne suis pas un objet
de pitié ! Que je supporterois avec joie

p610

mes malheurs présens, si je n' en voyois
pas de plus affreux pour moi ! La mort
va donc pour jamais me fermer les yeux !
Que de tourmens à essuyer avant que
de finir ! Que j' en ai encore, et que
j' aurois peu de regret à la vie si mes
maux se terminoient à sa perte ! Mais
grand dieu ! Que ferai-je ? Que deviendrez-vous ?
Je vois dans un avenir dont
je ne jouirai pas, des malheurs qui
achevent de me tuer. Je vous vois, j' entends
vos regrets, je partage votre désespoir,
je le sens. Ah ! Funeste idée !
Mes larmes ont déjà prévenu les vôtres.
Je ne puis plus supporter ma douleur.
Adieu. Puissent vos jours être plus fortunés
que les miens ! Puissent mes vœux
être exaucés. Adieu. Je vous perds pour
jamais. Songez quelquefois à moi ; mais
ne vous rappelez pas mes foiblesses.
Assurez Saint-Fer que je meurs son
amie. Prenez soin de lui ; qu' il ne vous
abandonne pas. Sait-il combien je partage
son désespoir ? Aimez-vous toujours.
Mes pleurs et mon saisissement m' empêchent
de vous en écrire davantage.
Plaiguez moi ; mais conservez-vous.
Je ne serai peut-être plus quand vous
recevrez cette lettre. Adieu. Il faut songer

p611

à profiter des momens qui me restent.
Je suis parvenue au dernier de
mes jours, et je vais me préparer à recevoir
avec fermeté l'heure qui va les
terminer. Adieu, adieu, adieu pour
jamais.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)